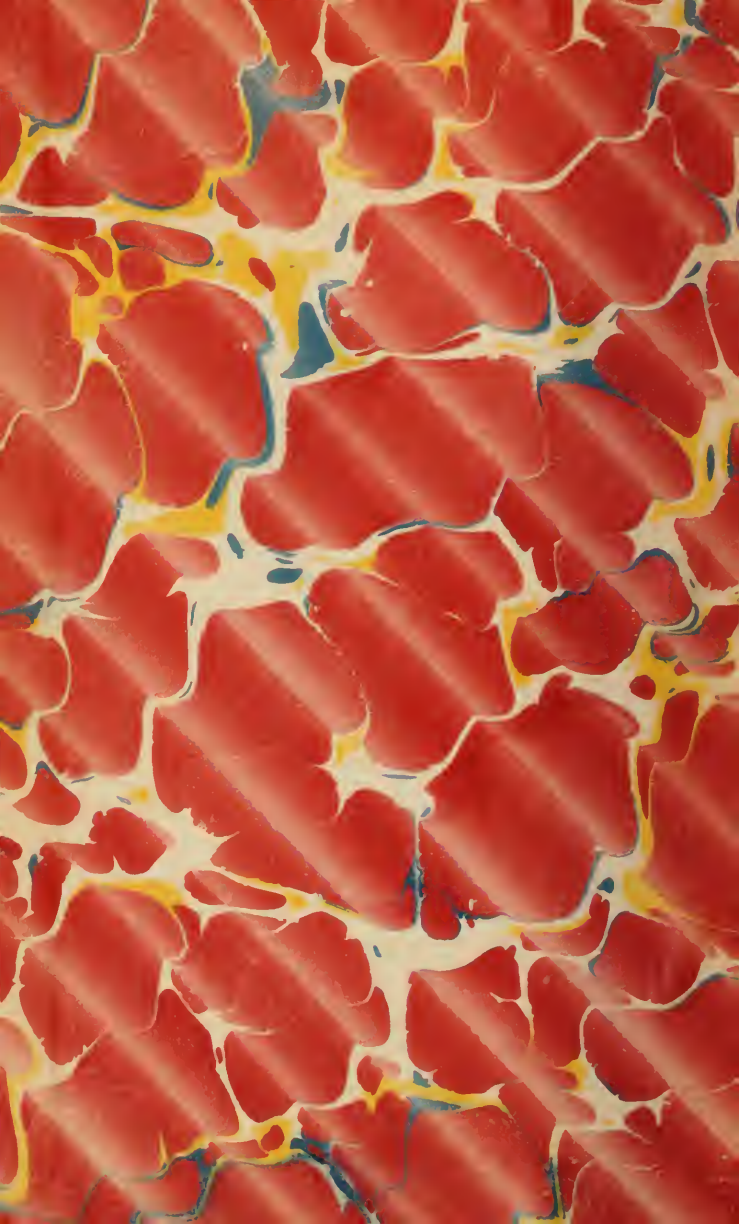
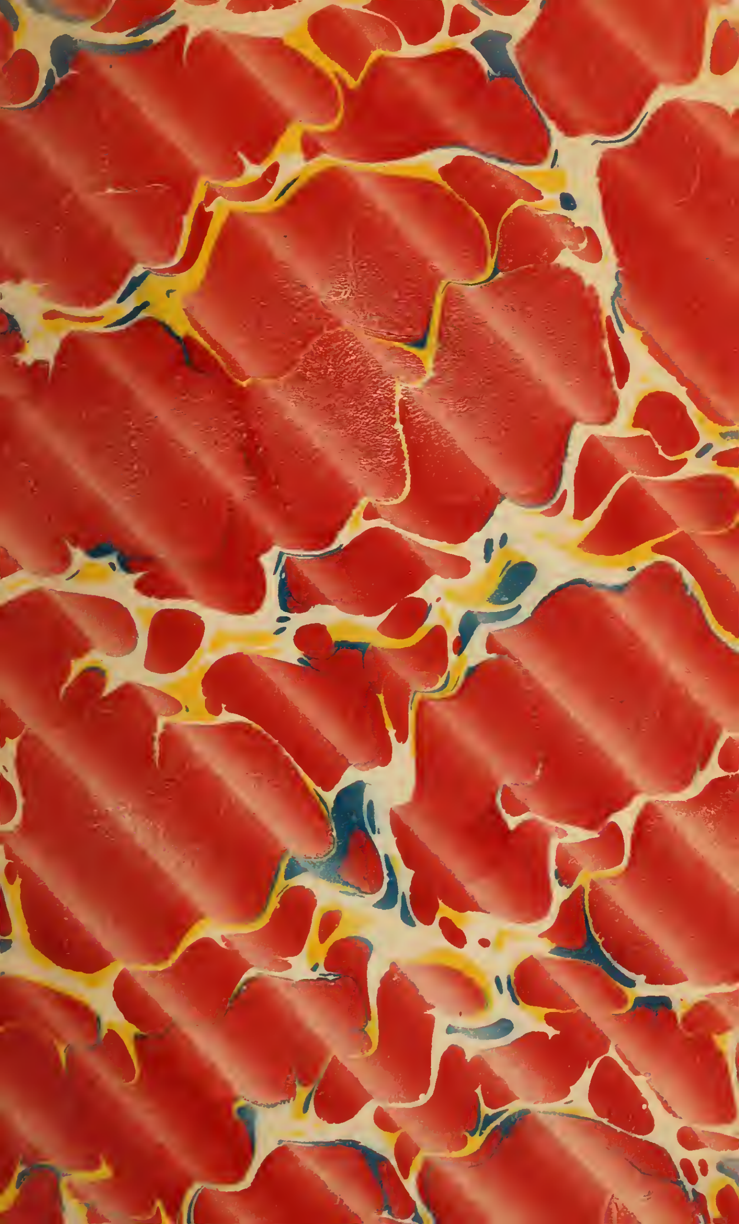








MÉMOIRES

D'UN

JOURNALISTE

PAR

H. DE VILLEMESSANT

CINQUIÈME SÉRIE

SCÈNES INTIMES



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

MÉMOIRES

D'UN

JOURNALISTE

CINQUIÈME SÉRIE

SCÈNES INTIMES

DU MÊME AUTEUR

MÉMOIRES D'UN JOURNALISTE

PREMIÈRE SÉRIE

SOUVENIRS DE JEUNESSE, 1 vol.

DEUXIÈME SÉRIE

LES HOMMES DE MON TEMPS, 1 vol.

TROISIÈME SÉRIE

A TRAVERS LE FIGARO, 1 vol.

QUATRIÈME SÉRIE

DERRIÈRE LE RIDEAU 1 vol.

Chaque volume, prix : 3 francs.

Clichy. — Impr. Paul Dupont, rue du Bac d'Asnières, 12. (1522, 75.)

MÉMOIRES
D'UN
JOURNALISTE

PAR

H. DE VILLEMESSANT

CINQUIÈME SÉRIE

SCÈNES INTIMES



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1876

MÉMOIRES

D'UN JOURNALISTE.

SCÈNES INTIMES

I

La première partie de ces mémoires, ou plutôt de ces notes, a été consacrée aux portraits à la plume de la plupart de ceux qui, de près ou de loin, ont joué un rôle au *Figaro*. Mon but est de compléter cette collection en faisant de nouveaux croquis de mes rédacteurs présents ou passés, en citant, comme échantillon de leur savoir-faire, leurs meilleurs articles, boutades ou nouvelles à la main.

Avant de commencer cette nouvelle série, il me semble qu'il serait à propos d'initier mes lecteurs au *Figaro* proprement dit, ou pour mieux parler de les promener dans l'intérieur de nos bureaux, et de leur

faire connaître ce que c'est que la vie intime d'un journal.

Qu'on se figure quelque chose de remuant, d'agité comme un passage de Paris, ou pour mieux dire la loge du concierge de la rue de l'Échelle avant que la République eût pétrolé les Tuileries. Tous les fous, les nécessiteux, ceux qui se croient malheureux, ceux qui le sont réellement, les flâneurs, les emprunteurs, semblent se donner chaque jour rendez-vous au *Figaro*. Les souscriptions en faveur des gendarmes, des incendiés, des inondés, etc., lui ont valu cette préférence. On envoie volontiers au *Figaro* un indigent comme on l'enverrait au bureau de bienfaisance.

C'est là le triste privilége attaché à toute notoriété, d'attirer à soi, outre les malheureux qui sont toujours intéressants, une foule bourdonnante, absolument convaincue qu'on n'est créé et mis au monde que pour s'occuper de ses intérêts. Aussi voyons-nous des gens qui viennent nous demander avec le plus grand sang-froid de leur prêter 80,000 francs pour telle ou telle opération, pour réparer, mari ou femme, telle ou telle imprudence financière que le conjoint doit toujours ignorer; car, en thèse générale, ce public ne veut pas être nommé. Il vous demandera de vous ruiner pour lui, mais avant tout il veut compter sur votre discrétion; il a à sauver une situation sociale, des

opinions politiques, etc., qui ne lui permettraient pas de paraître avoir pu être obligé par le *Figaro!*

On pense bien que ma vie entière ne suffirait pas à recevoir tout ce monde. Aucune des personnes qui viennent à moi ne semble se douter de ceci, que la parcelle de temps qu'elle m'enlève, jointe aux fameuses *deux minutes* que me demandent les autres, me prendrait plus de vingt-quatre mois par an!

Il me faut donc être constamment en état de défense contre tous les inventeurs à idées saugrenues, les emprunteurs, etc. Celui-ci vient de découvrir un nouveau jouet, celui-là veut se venger d'un parent, d'un ami, se faire faire de la réclame sans passer par le bureau des annonces; un monsieur qui est vêtu d'un petit paletot d'alpaga en plein hiver, veut former une société au capital de huit cent millions pour amener la mer place Breda, un autre me propose des primes insensées pour mon journal.

Ne croyez pas que j'invente, on m'a offert comme prime pour nos abonnés, de l'huile de foie de morue, des collections de papillons, des inhumations à prix réduit, des pâtés de foie gras, etc.; un bachelier ès lettres m'a demandé l'autre semaine à entrer comme commissionnaire au *Figaro;* celui-là, je dois le dire, m'a tout particulièrement touché. Mon palier est plein de gens que je n'ai jamais vus et qui en appellent à

mes souvenirs et qui (sans comparaison) entrent droit chez moi comme des ânes dans un sainfoin !



Mon tort est peut-être de recevoir tout le monde, mais je n'ai pas toujours le courage de congédier, sans les entendre, des gens qui tiennent tant à me parler. Par exemple, je ne renonce pas pour cela à me défendre, et j'ai à mon service divers moyens que je vais avoir l'imprudence de dévoiler. Mais, me dira-t-on, si vous démasquez vos batteries, que deviendrez-vous à l'avenir? Qu'on se rassure, j'en serai quitte pour en inventer d'autres et renouveler mon jeu.

Tout d'abord il faut défendre l'entrée de la place. Quand les importuns viennent me relancer jusque chez moi, j'arrive presque toujours pour les recevoir une serviette à la main ; cela signifie clairement : je déjeune ou je dîne. Si la personne me paraît ne pas suffisamment comprendre, je m'essuie les bouts de la moustache, tout en mâchonnant comme un homme assez bien élevé pour ne pas parler la bouche pleine. Au bureau, mon système de défense est tout autre ; il s'agit surtout d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans mon cabinet. Aussi vais-je sur le palier qui précède en disant, par exemple : Il est telle heure, je n'ai que

le temps (et avec un sourire à l'adresse de ceux qui sont là) le chemin de fer n'attend pas!

— C'est, me dit le plus entreprenant de la bande, pour une minute seulement!

— Parlez-moi ici!

Nous causons debout et le visiteur, un peu intimidé sous l'œil des autres, se retire sans avoir dit le quart de ce qu'il a dans la cervelle. Il se retire, mais il reviendra et sa vengeance sera terrible : il me prendra pendant une heure.

— Moi, avoue ingénuement un autre, je dois vous dire que je vous tiendrai un peu de temps, mais l'affaire dont j'ai à vous parler est tellement intéressante!

On ne peut pas expédier tout le monde; je fais entrer celui-ci dans mon cabinet. Il est composé d'un bureau et de trois siéges; ces siéges seraient la mort de mon temps si je n'avais le soin de les faire surcharger de livres, de brochures, de paperasses qui éloignent immédiatement toute idée de s'asseoir. Je recommande tout particulièrement ce mode de défense qui abrége de moitié tous les entretiens.

Malheureusement, on ne peut pas recevoir tout le monde avec ce sans-gêne ; il est difficile de congédier une dame, un personnage important.

— Faites entrer! dis-je au garçon de bureau et, avant que l'importun ait franchi le seuil de la porte,

je me suis assis et j'ai étendu une jambe sur un tabouret.

— Vous êtes blessé ? demande le visiteur.

— Oh ! un peu de rhumatisme !.. Dites-moi vite ce qui vous amène.

Et je pousse de temps en temps de petites exclamations.

Le visiteur sent qu'il serait indiscret de prolonger l'entretien avec un homme qui geint et il se retire.

— Je ne vous reconduis pas, vous voyez malheureusement pourquoi ! lui dis-je en lui faisant bonjour de la tête.

*
* *

Un dernier mot sur les importuns et sur la façon de s'en débarrasser.

Rien à faire par exemple contre ceux ou plutôt celles qui se précipitent sur vous en pleurant et qui sanglotent dans votre gilet. La logique seule peut vous en débarrasser ; on doit leur faire remarquer que le temps de leur audience s'écoule en larmes superflues, ce qui arrête généralement les élans de sensibilité et permet au visiteur de dire le chiffre de *l'emprunt* (c'est le mot poli), qu'il veut contracter.

Mais ceux qui pleurent ne sont pas les plus à re-

douter; il faut compter aussi avec ceux qui rient; je n'en veux pour preuve que l'aventure suivante :

(Avant de la raconter, ce qui est fort difficile, je prie mes lecteurs de *jouer la scène*, en la lisant, et d'exécuter, dans la mesure du possible, les indications imprimées en italique.)

Un soir que j'étais dans la salle de rédaction, entouré de tous mes collaborateurs, les uns écrivant, les autres fumant, ceux-ci causant debout, groupés, assis ou à cheval sur leurs chaises, on vint m'annoncer un monsieur qui témoignait un besoin pressant de me parler. Je lui fis dire qu'il pouvait entrer.

Je vis un jeune homme d'environ dix-neuf ans, vêtu, ganté de frais, comme un homme qui rend une visite à laquelle il attache une certaine importance; sa tenue était irréprochable de tous points; il s'avança vers moi en tenant visiblement un petit rouleau d'un papier très-blanc, lié d'une faveur rose. Un sourire général errait sur sa physionomie franche et épanouie; on eût dit qu'il venait de quitter un ami avec lequel il avait beaucoup ri; la joie la plus sincère éclatait sur son visage.

— M. de Villemessant? me demanda-t-il en souriant un peu plus.

— C'est moi, monsieur.

— Mon Dieu, monsieur, fit-il, en comprimant une

envie de rire, je viens pour vous lire... (*quelques mots entrecoupés par le rire*) un article (*rire très-franc vite réprimé*), un article... ah! pardon (*ici il s'essuie les yeux et contient un fou rire dans son mouchoir*)... c'est que c'est si drôle!... un article pour le *Figaro*!... (*il rit franchement*) que j'ai lu à des amis... (*il pouffe*) et ils.. hi! hi! hi! (*véritable accès de rire*) ils l'ont trouvé si... (*le rire reprend*) oh! oh! oh!

— Remettez-vous, monsieur, lui dis-je froidement et un peu étonné de tant de gaieté.

— Je continue... Ils l'ont trouvé si drôle qu'ils m'ont dit : Va donc le porter, ah! ah! ah! hi! hi! (*ici le fou rire reprend tout à fait le dessus*) le porter... au Fi... Figaro! (*Crise violente, suffocation; le visiteur essuie des larmes de rire avec son mouchoir et passe la main sur son front pour reprendre son sang-froid.*)

Pour moi, pendant cette scène d'hilarité tout à fait inattendue, j'avais pris ce que mes intimes appellent ma *tête de bois*, c'est-à-dire un air sérieux qui n'a rien d'encourageant, dit-on, pour ceux qui s'adressent à moi. Voyant que j'avais affaire à un homme décidé à paraître très-gai, je résolus de lui répondre dans son langage.

— Mon Dieu, monsieur, fis-je à mon tour en riant, je suis bien désolé (*demi-rire*), figurez-vous que... (*rire plus accentué, petits coups de poing sur la table*

pour surmonter le fou rire qui s'annonce) figurez-vous que nous n'avons pas, ah ! ah ! ah !... une seule place ici, hi ! hi ! hi ! (*je me redresse en éclatant de rire, je vais jusqu'à l'étouffement et je lève le pied comme un polichinelle qui aurait avalé sa pratique*)... pas de place pour votre article.... (*rire, contorsions ; je me dirige vers la porte en l'indiquant par mon mouvement à mon visiteur*). Impossible de l'insérer !... ah ! ah ! ah ! (*éclats de rire bruyants, je mets la main sur mon cœur, comme pour comprimer un point de côté*)... Il est vraiment... (*je tamponne mon mouchoir sur ma bouche, les éclats de rire sont plus violents ; j'ouvre la porte, le monsieur se prépare à sortir ; je ris toujours*) il est vraiment trop gai ! ah ! ah ! ah ! Portez-le donc à mon confrère, M. Philippon, rédacteur du *Journal pour rire*. Hi ! hi ! hi ! hi !

Et je refermai la porte sur ce monsieur qui a dû s'exagérer ma bonne humeur, sans cependant la comprendre.

*
* *

J'ai dit plus haut que parmi les visiteurs que le hasard m'amène, il en est quelques-uns qu'on regretterait de ne pas avoir vus. Celui-ci entre autres.

Il est inutile de dire que je n'invente rien ; si je me

livrais ici à cette fantaisie, je pourrais écrire pendant dix ans, et si mes récits ont une valeur c'est qu'ils sont faits d'après nature. J'ai, du reste, encore des témoins du fait que j'avance, et M. Legendre, le doyen de mes employés, pourrait certifier de ma véracité auprès des incrédules.

Victor Cochinat publiait dans *le Figaro* (à vingt ans de distance), le procès de Lacenaire qui obtint un très-grand succès ; il avait fouillé partout, puisé à toutes les sources et m'avait donné un travail très-complet. Les bureaux du *Figaro* étaient situés à cette époque rue Vivienne, n° 55, dans une cour au milieu de laquelle est placée une fontaine. L'aspect de cette cour est assez triste et fait involontairement penser à un petit cimetière.

Un jour je vis venir à moi un jeune homme d'environ vingt ans ; il était poli, très-doux et avait l'air fort bien élevé. Je lui demandai ce qui l'amenait :

— Monsieur, me répondit-il, nous sommes abonnés du *Figaro* et mon père m'envoie vous demander s'il vous serait possible de nous donner deux places pour assister à l'exécution de Lacenaire ?

Je regardai fixement le jeune homme pour savoir s'il se moquait de moi ou si j'avais affaire à un triple innocent. Je ne trouvai sur sa physionomie que les marques d'une entière bonne foi.

— Monsieur, lui dis-je, il m'est impossible de m'occuper de vous en ce moment, je suis obsédé de pareilles demandes, il faut, avant tout, attendre la fin de la publication du procès. Continuez à suivre les débats, et quand vous lirez que l'accusé a été condamné à mort, vous pourrez revenir ; je verrai si je puis m'occuper de votre affaire.

Le jeune homme me remercia.

Comme il allait se retirer, je dis à M. Legendre :

— Prenez le nom et l'adresse de monsieur, et mettez-le sur la liste de façon à lui conserver sa priorité.

On comprend si je tenais à savoir son nom. Il se retira enchanté.

Huit ou dix jours après cette demande, nouvelle visite du jeune homme. Le feuilleton était fini, Cochinat avait reproduit le verdict du tribunal.

— Monsieur, me dit-il, je viens pour vous demander si vous avez eu la bonté de me réserver les deux places que vous m'avez promises ?

— Mais certainement, lui répondis-je ; et vous faites bien de venir. Tenez, ajoutai-je en lui montrant la fontaine qui était dans la cour et à laquelle on faisait des réparations, voici les préparatifs de l'exécution ; on monte l'échafaud ! — Puis, me tournant vers M. Legendre : — M. Legendre, avez-vous deux places sur le devant? Non, n'est-ce pas? eh bien, donnez-moi

deux places à une croisée, il y en aura une devant et une derrière.

Je pris un papier sur lequel j'écrivis bien lisiblement n° 1 et n° 5; puis au-dessous : *Bon pour deux places pour voir exécuter Lacenaire* (fenêtres du deuxième étage à gauche), et je signai de mes initiales H. V. Ce travail fait, je remis le papier au jeune homme qui me salua avec toutes les marques de la plus profonde reconnaissance.

Là s'arrêta l'affaire, car jamais je ne revis mon crédule visiteur.

Je me souviens, à propos du procès Lacenaire, qu'un boursier me dit un jour :

— Mon cher monsieur de Villemessant, moi je suis franc et je ne prends pas de détours pour dire ma façon de penser. Je ne comprends pas que M. Cochinat se plaise à parler ainsi des crimes de Lacenaire ; certes son récit est intéressant, mais à quoi bon remuer ainsi le passé et flétrir encore la mémoire d'un homme, poëte à ses heures, et qui a payé de sa tête sa dette à la société !

— Vous avez raison, lui dis-je, avec le plus grand séjieux, il était poëte aux heures de loisir que lui laissait l'assassinat, mais si votre père avait été tué par Lacenaire, comme celui de Cochinat, vous tiendriez un tout autre langage !

— Ah! c'est bien différent, me répondit le boursier, peu instruit d'ailleurs des crimes de Lacenaire, j'ignorais complétement qu'il eût assassiné le père de Cochinat, je retire ce que j'ai dit, j'ajouterai même que Cochinat n'a fait que son devoir et que je lui serrerai la main quand je le rencontrerai.

Autre anecdote, plus dramatique celle-là ; elle date du siége de Paris.

C'était en plein novembre, à cinq heures du matin. Je m'étais couché assez tard et je dormais profondément. J'étais seul à Paris, je n'avais même pas un domestique auprès de moi. Je fus réveillé en sursaut par le concierge de la maison (j'habitais alors la rue Rossini) qui vint me remettre une carte ; c'était, disait-il, celle d'un général qui voulait me faire immédiatement une importante communication ; il s'agissait d'une affaire d'État. Je témoignai mon étonnement d'être visité à une pareille heure ; mais il fallait bien se rendre : le général venait de la part de M. Trochu, il était impossible de ne pas le recevoir.

Pendant qu'on allait l'inviter à entrer, je jetai les yeux sur la carte qui m'avait été remise. J'y lus ce nom : *Angé* ; au bas il y avait écrit au crayon : *gouverneur de la Défense nationale et généralissime de l'idée de bienfaisance.* Ce nom ne m'était pas inconnu,

mais ne réveillait aucun souvenir précis dans ma mémoire.

Le général entra ; c'était un homme âgé de quarante à quarante-cinq ans, portant toute sa barbe, se tenant très-droit et présentant l'air énergique qu'on aime à trouver à un militaire.

— Excusez-moi, monsieur, me dit-il en s'asseyant sur le fauteuil que je lui désignais, je viens, je le sais, à une heure inopportune, mais la gravité des événements commande, et force m'est de lui obéir.

En disant ces mots, le général avait débouclé son ceinturon, appuyé son sabre contre le fauteuil, et posé un revolver sur le guéridon placé près du lit dans lequel j'étais resté couché.



— Je me permettrai, continua le visiteur, de vous rappeler que nous avons dîné ensemble il y a quelque temps, à Enghien, avec M. X..., l'un de nos amis.

Je me souvins effectivement d'avoir assisté au dîner dont me parlait le général.

— Maintenant, continua-t-il, que nous avons renouvelé connaissance, j'arrive à mon but. Depuis quelques jours je ne quitte plus mes vieux amis, le général Trochu, MM. Garnier-Pagès et Picard ; certes, tous

ces messieurs sont animés d'excellentes intentions ; mais ils ne peuvent s'empêcher de se rendre compte de la situation ; et je vous avouerai que je comprends leurs appréhensions. Le général Trochu ne veut pas risquer le sort de la France en escarmouches incertaines ; d'un côté, il n'entend pas signer une paix entachée de honte et d'un autre côté, bien que déterminé à combattre pour l'obtenir, il répugne à son cœur de l'accepter ou de la proposer sur un monceau de quarante mille cadavres. On est homme, après tout, et il est bien triste de couvrir un pays de deuil pour sacrifier à ce monstre sanguinaire qu'on appelle la paix glorieuse !

« J'ai donc résolu de venir en aide au gouvernement, et voici comment :

« Grâce aux travaux importants que j'ai faits, ma fortune, composée, il y a dix ans, d'une vingtaine de mille francs de rentes, s'est accrue dans des proportions très-considérables; je possède des ateliers immenses, remplis d'une énorme quantité d'ouvriers et d'ouvrières. A l'aide de mon crédit et de ma persévérance, je puis organiser la paix. Il est bien évident que tous les hommes ne la veulent pas, que beaucoup d'entre eux, se contentant des trente sous que leur donne le gouvernement pour porter un fusil, préfèrent le bastion à l'atelier; mais pendant ce temps, les femmes, les enfants grelottent dans les mansardes ou vont mendier dans les rues. Quand la charité publique

ou les bureaux de bienfaisance seront épuisés, que fera-t-on ? Je vais vous le dire... »

Pendant tout le temps de son discours, prononcé avec une incroyable volubilité, le général n'avait témoigné aucune fatigue, son énergie semblait au contraire augmenter de plus en plus.

— Voilà ce qu'on fera, continua le général. Toutes les femmes, tous les enfants, qui n'ont parlé, eux, ni de *pierres*, ni de *forteresses*, ni de *pouces de notre territoire*, se lèveront en masse et, bannières vertes en tête, sortant de douze côtés à la fois par les portes de Paris, s'avanceront, en chantant des hymnes, vers l'armée prussienne. Pendant ce temps, traversant des tunnels blindés qui les conduiront une lieue plus loin que les avant-postes ennemis, d'autres colonnes s'avanceront précédées de leurs étendards et récitant des cantates en l'honneur de la paix !

Cette fois, bien que jusque-là j'eusse écouté avec beaucoup d'intérêt, j'ouvris des yeux où commençait à poindre quelque inquiétude ; il était évident que j'avais affaire à un fou.

— Je ne m'arrêterai pas là, fit le général, en se dressant de toute sa hauteur ; je répandrai l'instruction dans toutes les classes. Enfermés dans des parcs

immenses, les enfants seront livrés à l'éducation primitive ; ils apprendront l'histoire, la géographie, les langues étrangères à l'aide de cantates ; l'écriture et la lecture ne viendront qu'après ! j'en veux faire d'abord des athlètes, j'en ferai des hommes plus tard ! Pour moi tout doit être enseigné par les cantates ; la géographie par exemple !

En disant ces mots, M. Angé ouvrit un piano en me disant : — Voilà comme je leur apprendrai que Paris est la capitale de la France.

Et il se mit, en frappant nerveusement sur l'instrument, à crier : *Paris, capitale de la France !*

— Très-bien ! lui dis-je. .

— Ce n'est pas tout, continua-t-il avec véhémence ; si je leur dis qu'il y a six lieues d'Amboise à Tours, ils l'oublieront, mais si je leur dis (ici il se remit au piano et chanta de toute la force de ses poumons : *Il y a six lieues d'Amboise à Tours ! Il y a six lieues d'Amboise !*) ils ne l'oublieront jamais ! Si je veux qu'ils sachent qu'entre Amboise et Tours ils existe un village qui s'appelle Montlouis, je leur dis (*nouvelle musique*) :

« Et Montlouis qu'est àu milieu,
» Qu'on y boit du bon vin vieux ! »

Et il ajouta, en imitant la trompette ou le trombone : pin, pin ! tarata, ta, ta, ratata ! pin, pin !

— Très-bien, répétai-je; mais, sans me laisser finir, il ajouta :

— Et la peine de mort, croyez-vous que j'en veuille désormais ! Je la remplace par le suicide ! Sans m'apitoyer comme M. Jules Simon sur un homme, uniquement parce qu'il a enfoncé son couteau dans la poitrine d'un autre, je punis le meurtrier sans souiller de sang la main de la justice. Je dis à l'assassin : Tu es tombé dans la honte, par la lâcheté, sors-en par le courage. Voici un pistolet, brûle-toi la cervelle. La société te réhabilite !



La folie était manifeste. Je suivais attentivement, comme vous le pensez, tous les gestes du pauvre fou. Mais mon embarras était extrême ; pas de domestiques à appeler, pas un mouvement à faire, et entre moi et l'aliéné un revolver qui n'avait rien de rassurant.

Discuter avec cet homme était imprudent, car on sait que la coutume est de ne pas contrarier les fous ; leur donner raison est parfois bien dangereux aussi ; je n'en veux pour preuve que l'anecdote suivante dont je me suis trouvé le héros dans ma jeunesse :

Il y avait dans une maison de santé un fou dont l'occupation habituelle était de dessiner ; c'était un

homme fort doux, et dont le tort était de croire qu'après une altercation avec un cuirassier, il avait avalé, dans un accès de colère, et le cavalier et sa monture; à l'entendre, il sentait parfois le cheval piaffer dans son estomac et les éperons du cuirassier lui chatouiller le gosier.

Revenons à nos moutons. J'avais à ma grande joie été admis à visiter la maison de santé qu'il habitait; j'arrivai un jour que notre artiste venait d'achever un croquis et en paraissait assez satisfait; penché derrière lui j'examinai curieusement l'œuvre qui excitait ses propres suffrages; voyant l'intérêt que je paraissais y prendre, il se tourna vers moi et me demanda de lui dire franchement mon avis.

Moi, fort de ce principe qu'il ne faut pas contrarier les aliénés, je m'empressai de lui déclarer que son dessin était parfait. J'avais à peine émis cette opinion que je recevais du fou une giffle des mieux appliquées.

— Je n'aime pas les flatteurs! ajouta-t-il en me regardant sévèrement, comment voulez-vous que je fasse des progrès si vous me déguisez la vérité?

En présence de mon visiteur, je me rappelais l'histoire de ce fou si difficile à contenter, et mon embarras était extrême.

Heureusement pour moi, l'étrange général, tout entier à ses idées, continuait à les développer.

— Ce n'est pas tout, reprit-il, il faut que je marie la fille de la reine d'Angleterre. Armand Gouzien me plaît, il l'aura ! Je lui donnerai plusieurs millions de dot, je n'oublierai personne. Allons, mon cher maître, levez-vous, le cortége va partir, il n'est que temps. Nous sommes deux cent mille, il faut que nous trouvions cinq minutes pour manger un morceau sur le pouce ; surtout, amenez Jules Richard, j'adore ce garçon-là !

Jules Richard était mon Saint-Genest de cette époque-là !

Je pris l'occasion au bond.

— Vous avez raison, lui dis-je, mais je ne puis sortir avec vous. Il me faut le temps de m'habiller, allez en avant. Je vous aurai bientôt rejoint.

— C'est juste, répondit le général, je pars.

Et, rejetant son manteau en arrière, il commença à rajuster son équipement et son costume ; costume bizarre s'il en fut jamais !

A son képi et à ses manches étaient cousus quatre énormes galons d'argent. La coiffure était d'autant plus singulière qu'elle était ornée d'épingles, de diamants et de riches bijoux de femme liés ensemble, à l'aide de bouts de ficelle. Autour de son cou, on voyait des colliers de prix ; ses poignets étaient cerclés de bracelets d'or, ses doigts couverts de bagues ; il portait, en outre,

pendue à un bouton de sa tunique, une sonnette de table, et un vieux parapluie de soie rouge.

Le reste était à l'avenant.

Au moment où il allait se retirer, je remarquai que sa montre pendait hors de sa poche au bout d'une chaîne.

— Pardon, général, lui dis-je avec les marques d'un profond respect, commandé par les circonstances, je vous ferai remarquer que votre montre est sortie de votre gousset !

— Et vous aussi, mon cher Villemessant ! fit-il avec un léger haussement d'épaules et le sourire d'une douce compassion ; vous êtes pourtant un homme intelligent, et vous voudriez que comme un égoïste je portasse cette montre dans ma poche? Vous voudriez priver de pauvres gens qui n'ont pas le moyen d'en acheter de pouvoir venir y regarder l'heure !... Je ne l'ai pas voulu, moi, et j'ai décidé que tout le monde pourrait profiter de mon chronomètre, c'est une grande découverte que j'ai faite ; simple comme tout ce qui est bon ! Cela fera école et dans huit jours personne n'osera porter sa montre autrement !

Et il sortit majestueusement.



Curieux de savoir ce qu'était devenu ce malheureux M. Angé, je m'informai. J'appris que frappé par les

événements qui nous affligeaient tous, sa raison s'était tout à coup ébranlée, et que son aliénation avait pris une forme particulière; qu'il se croyait général, souverain, et rendait toute la journée décrets sur décrets.

Sans cesse poursuivi par son idée, il arrivait dans une maison et disait : Le gouvernement est changé. Naturellement, personne ne s'étonnait d'une nouvelle aussi admissible que désirable qu'un changement de gouvernement, et ce n'était que lorsqu'il avait développé son système que la vérité se faisait jour.



Il est impossible de se faire une idée de l'incroyable énergie qu'a déployée cet infortuné pour expliquer ses projets par paroles et par écrits. Nous avons sous les yeux un paquet de décrets qu'il a rendus et signés; nous en copions seulement quelques-uns.

Sur l'un d'eux, qu'il signe de son nom, tantôt en qualité de *gouverneur de la Défense nationale et généralissime de l'idée de bienfaisance*, tantôt comme *ingénieur en chef des éclaireurs de la société confortable*, etc..., etc..., on remarque la liste suivante :

« Moi, — général en chef ;
« M. Gouzien, général en chef, lieutenant ;
« M. Ed. About, colonel des gens d'esprit ;

« M. Gustave Doré, colonel du talent populaire.
« M. Victor Hugo, la dixième muse. »

Et bien d'autres dont nous ne pouvons pas donner la liste complète.

Voici la reproduction de quelques-uns de ces étranges décrets :

« M. le généralissime de la Société générale de l'idée bienfaisante nommera M... général du génie philosophique.

« 10 novembre 1870.

« *Le généralissime,*

« Angé. »

« 10 septembre 70. — Ordre du jour n° 2. — Faire photographier chez Carjat la chanson et le rapport au gouvernement.

« En faire photographier 100,000 exemplaires.

« Requérir toutes les voitures du quartier, me faire atteler un cheval magnifique.

« Acheter un drapeau de soie, y ajouter des bandelettes touffues de bandes de soie verte.

« Apporter chez moi tous les drapeaux en disponibilité.

« Que la garde nationale s'arme tout entière et forme la haie immédiatement derrière les dames assises. Que des processions d'enfants s'organisent partout. Par-

tout des fleurs, des fleurs de tenture. Même en plein jour, comme à la Fête-Dieu. Que le clergé en cause et disons à haute voix, quand passera le cortége :

« Notre père qui êtes aux cieux.

« *Le généralissime*,

« ANGÉ. »

« Devisme, l'armurier, est nommé colonel de l'armurerie dans la société universelle de l'idée bienfaisante.

« Sardou, général des magistrats municipaux.

« 10 novembre 1870.

« ANGÉ. »

« 10 novembre 1870.

« Commandez au bazar des Voyages douze grands sacs, pour faire la quête et une malle pour recevoir l'argent.

« *Le généralissime*,

« ANGÉ. »

« Sur ma parole et celle de mes féaux amis. Je rencontrerai M. de Bismark, comme le Christ rencontra Satan et comme l'Antechrist combattu.

« MM. de Bismark et Guillaume devront se constituer

prisonniers, ils entreront à Paris ; on se charge de les amuser de manière qu'ils ne voudront plus s'en aller.

« *Le généralissime.*

« Angé. »

ORDRE DU JOUR N° 217

« Que toutes les femmes, que les enfants mettent leurs plus beaux habits. On recommande surtout le vert. C'est la quatrième couleur ajoutée à l'étendard.

« Les femmes s'assoiront en ligne le long des boulevards et de toutes les maisons. *Silence absolu!!*

« On suivra la rue Pigalle jusqu'au marché.

« La rue Notre-Dame-de-Lorette jusqu'à la rue Le Pelletier.

« Le boulevard jusqu'au boulevard Sébastopol.

« Le boulevard Sébastopol jusqu'à la rue de Rivoli.

« La rue de Rivoli jusqu'à l'Hôtel-de-Ville.

« Nous partirons de bonne heure pour avoir le temps de nous masser.

« Le 10 novembre 1870.

« *Le généralissime.*

« Angé. »

Ses proclamations et ses décrets une fois confectionnés, il restait au généralissime à les faire imprimer ;

sans hésiter, il se rend au journal *le Gaulois*, et donne l'ordre, de la part du gouvernement, de faire arrêter les presses.

Interdits par l'accent d'autorité d'un étranger, les employés interrompent leurs travaux, et, obéissant d'abord à son injonction, vont informer M. Kugelmann de ce qui se passe; celui-ci se rend immédiatement à l'imprimerie, mais sans y rencontrer le général, qui, changeant de projet, est parti sans dire un mot.

Avant de venir chez moi, il avait déjà commis les excentricitrés qu'on va lire.

Voici un fait que je n'ai connu que depuis sa visite :

C'était peu de jours avant une sortie de l'armée de Paris. Le docteur Fauvel et Armand Gouzien, qui appartenaient au même bataillon, dînaient ensemble chez Bignon, en compagnie de M. Angé.

Celui-ci était resté silencieux pendant assez longtemps, regardant Gouzien avec attention, bien qu'en mangeant. Tout à coup, il se frappe le front et, apostrophant notre confrère :

— Mon cher Armand, vous êtes le gendre qu'il me faut, dit-il.

Gouzien regarde M. Angé avec surprise, puis Fauvel ; et celui-ci lui fait un signe de tête qui veut dire : « La tête de mon pauvre ami déménage. »

Pendant tout le reste du repas, M. Angé énuméra à

Gouzien, en l'appelant mon gendre, toutes les qualités de sa fille, sa fortune et espérances, et le quitta en lui disant :

— A bientôt, mon cher Armand, vous pouvez m'appeler mon père !



La nuit suivante, vers cinq heures du matin, Gouzien fut réveillé par un carillon effroyable ; il se leva et se trouva en face d'un personnage ruisselant de pluie, couvert de boue, un parapluie dans une main, et portant le costume que j'ai décrit plus haut. L'homme posa son parapluie sur le lit de notre confrère et, après l'avoir étreint dans ses bras en faisant un grand bruit de sonnette, il alla s'échouer sur un divan.

— Assieds-toi là, mon fils (j'ai le droit de te tutoyer à présent), et écoute-moi bien (Gouzien stupéfait s'assit) : j'ai marché toute la nuit et j'ai bien réfléchi à ce qu'il faut que nous fassions, autant dans ton intérêt que dans celui de la France. Voici mon plan : celle qui sera ta femme n'est pas à Paris, il nous faut aller la chercher et traverser les lignes prussiennes. Nous les traverserons ; et voici comment : nous invitons, par la voie de la presse, les familles de Paris à se réunir sur les différentes places de leurs quartiers. De là, elles se rendront processionnellement aux Champs-Élysées, aux boulevards (de la Madeleine à la Bastille), puis le

long des quais jusqu'à l'Arc-de-Triomphe pour former ainsi un vaste cercle. Les enfants vêtus de rose seront assis devant, sur de petits tabourets, et tiendront sur leurs genoux des corbeilles de fleurs; derrière eux seront les épouses et les jeunes filles vêtues de blanc. Puis, formant la troisième ligne, les hommes vêtus de bleu se tiendront debout, dans une attitude mâle et résignée.

Nous deux, nous partirons, à cheval. As-tu une culotte de peau? Je t'en procurerai une; moi, tu le vois, j'ai la mienne (et il montrait son pantalon couvert de boue), je serai, comme ce matin, en grand uniforme, avec toutes mes croix et mes insignes, et nous irons trouver Guillaume. Je lui dirai : « Sire, venez, je veux vous faire voir un spectacle qui vous montrera que ce siége ne peut, sans crime, durer plus longtemps. » Et le roi de Prusse nous suivra, accompagné de Bismarck et de de Moltke. La vue de cette ceinture tricolore de pères, de mères et d'enfants, calmes et résignés, attendrira ces cœurs de pierre, je n'en doute pas. La paix sera signée, sur-le-champ, et nous partirons rejoindre la fiancée que je t'ai choisie. Mais il me faut, et là tu dois m'aider, il me faut beaucoup de publicité. Veux-tu te charger de me conduire dans les divers journaux, afin que nous fassions mettre dans chacun, cette nuit même, une note détaillée?

— Avec le plus grand plaisir, dit Gouzien conser-

vant son sang-froid, je finis de m'habiller et je suis à vous, mon cher ami.



Pendant que notre confrère complétait sa toilette, M. Angé s'était mis au piano et jouait ce qu'il venait de baptiser « le siége de Saragosse », frappant à tour de bras les notes graves pour imiter le canon, en glissant les doigts sur les notes élevées pour exprimer disait-il, tout en s'agitant, les plaintes des mères et les gémissements des blessés !

— Venez, dit Gouzien, qui se hâtait, il n'y a pas de temps à perdre, partons !

Et il descendit avec l'homme à la clochette. En vain il essaya de lui faire enlever ses ornements, M. Angé lui défendit de porter la main sur ses insignes, et dit qu'ils lui étaient nécessaires pour en imposer aux rédacteurs. Il faisait heureusement nuit close.

Pendant le chemin, M. Angé montra à Gouzien, sous un pâle reverbère de pétrole, une série de photographies d'enfants et de jeunes filles sur lesquelles étaient écrites diverses notes :

« Mon fils à cinq ans. »

« Ma fille à huit ans, après une maladie. »

« Mon arrière-petite-fille le jour de sa première communion. »

« Mon fils aujourd'hui. »

Et les yeux de celui qui se croyait père (car il n'a jamais eu d'enfants), rayonnaient en les montrant.

Puis venaient les portraits-cartes des soi-disant parents avec des inscriptions :

« Le grand-père de ma petite-fille » (entre parenthèse le chiffre de la fortune).

« La grand'mère de mon arrière-petite-fille. »

« Le père de ma fille » (ici les parenthèses renfermaient cette formule N + 1).

— Je n'ai pas, dit M. Angé, indiqué le chiffre de ma fortune, car il sera considérable, et je ne le connais pas moi-même. Aussitôt la paix signée, je compte établir, en t'y intéressant, si tu le veux bien, rue Pigalle, une usine de vertu. Il faut, vois-tu, mon cher Armand, développer en France la vertu ; la vertu manque de bras ; je veux lui en fournir. Je te communiquerai mon plan ! Tu verras, par exemple, mon projet pour l'éducation des enfants : un grand square à cinq coins, un pentagone régulier, au milieu duquel sera une pelouse toujours verte, où les femmes des riches viendront allaiter les enfants des pauvres. A chaque coin seront plantés les arbres et les végétaux des cinq parties du monde ; dans chacun s'élèvera une petite case où logera une famille de chaque partie du monde, et les

enfants, sans quitter le square, voyageront dans l'univers entier, apprendront les mœurs, la langue, les coutumes et la botanique de chaque continent.

Tout autour, au premier étage, de petites chambres auront des fenêtres donnant sur le square ; et là, pendant la journée, des harpes feront entendre des chants suaves. Tu composeras pour elles quelque chose de séraphique, et tu verras le calme et le bonheur que produira mon usine de vertu.



Le jour commençait à poindre.

— Mais nous oublions les journaux, s'écria M. Angé très-effrayé.

— Que voulez-vous? vous êtes venu un peu tard chez moi, et les journaux sont sous presse à l'heure qu'il est, répondit Gouzien, qui avait, sans en avoir l'air, reconduit M. Angé jusqu'à sa porte. Ce sera pour demain. Tenez, nous voici chez vous, rentrez, couchez-vous ; dans la matinée, allez voir votre médecin et racontez-lui tout cela. Il est homme de bon conseil ; alors, vous m'écrirez pour me fixer un rendez-vous afin de nous occuper de tout cela.

Gouzien sonna, la porte s'ouvrit, et, après avoir embrassé « son gendre » avec effusion, M. Angé rentra.

Il faut croire que l'idée fixe de ne pas perdre de

temps et de faire insérer une note dans les journaux le poursuivit et le fit changer d'idée ; car, pendant que Gouzien rentrait tranquillement chez lui et écrivait au docteur pour le prévenir. M. Angé sortait de nouveau de son domicile dans le même accoutrement.

C'est alors qu'il vint chez moi me voir.



Mais, là ne devaient pas encore s'arrêter les exploits du réformateur ; pris d'une idée singulière, il se rend, en sortant de chez moi, chez une couturière, madame B..., rue Richelieu, y réveille tout le monde et se commande un costume de général, en soie rose, avec garniture bouillonnée en rubans couleur vert tendre, puis, sans rien dire, se déshabille complétement, et va se coucher dans un lit où il réveille le mari endormi, en lui annonçant qu'il le faisait colonel.

Sa carrière politique s'avançait, hélas ! Un quart d'heure après ces hauts faits, un commissaire de police et deux gardiens de la paix, qu'il nomma immédiatement généraux par décret, mirent fin à ses aventures ; et, au petit jour, le *général de l'idée bienfaisante* faisait son entrée dans la maison de santé de M. Brière de Boismont, croyant qu'il allait visiter les ambulances à la place du général Trochu !

Le malheureux M. Angé y mourut un mois après sa visite chez moi.

Pendant le siége, *le Figaro* a raconté cette singulière scène, et si j'y reviens aujourd'hui, c'est pour prouver à quel point la guerre impressionnait les cerveaux des Parisiens.



L'histoire du pauvre *général de l'idée de bienfaisance* m'en remet en mémoire une autre qui n'est pas moins authentique.

Un beau matin, il y a longtemps de cela, j'appris que j'étais poursuivi par un marchand de papier du quartier Saint-André-des-Arts; ce négociant, tiers porteur de titres endossés par moi, et qui, de 200 francs de principal étaient arrivés à 600 francs, frais et intérêts compris, paraissait déterminé à user des dernières rigueurs.

Il n'y avait pas à hésiter, je me rendis chez lui.

Il demeurait, je crois, rue Serpente. Bien qu'ayant commencé ma carrière par des jours d'adversité, j'ai toujours eu horreur de la situation secondaire que prend le débiteur devant celui à qui il va *demander du temps* et je n'allais pas chez ce créancier sans un certain serrement de cœur.

J'arrivai enfin à son domicile.

Il habitait un vieil hôtel, solidement bâti. L'escalier était large; après avoir franchi une porte cochère cintrée, ornée de sculptures Louis XV, du meilleur goût, on montait de grandes marches de pierre usées, bordées d'une rampe antique qui faisait honneur à la ferronnerie du temps. L'appartement, très-haut de plafond, montrait encore, malgré de grandes cloisons qui coupaient impitoyablement de superbes corniches, les restes d'une ancienne splendeur.

J'entrai dans un cabinet. Au milieu de cette pièce garnie de planches supportant plus de cent cinquante dossiers poudreux, était un superbe et ancien bureau en ébène dont les coins étaient ornés de vieux cuivres finement ciselés.

Devant ce bureau était assis un homme à la figure maigre, bilieuse, coiffé d'une calotte de velours à laquelle pendait un gland jaune ; il était enveloppé d'une robe de chambre d'indienne, à grands ramages, retenue par une cordelière qui avait fait un long service. Le fauteuil sur lequel il se tenait mérite aussi une mention. Il était en bois gris, et, sous le coussin qui l'exhaussait, on distinguait une vieille étoffe de soie qui, usée au delà de toute expression, montrait malgré elle, la toile grise qui lui servait autrefois de doublure.

Celui qui était installé dans ce fauteuil me fit signe de m'asseoir; tout en me gratifiant de cette politesse

obligée, il me lança de côté un regard plein de défiance.

— Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, lui dis-je pour ouvrir le feu, je suis M. de Villemessant, et...

— Ah ! fit en m'interrompant l'homme, d'un accent qui ne me laissait aucun doute sur la mauvaise opinion qu'il devait avoir de moi.

— Monsieur, lui dis-je, je suis poursuivi à votre requête pour des titres dont vous n'êtes que tiers porteur, je ne vous ai jamais rien acheté. Je n'en suis pas moins votre débiteur d'aventure, et pour vous prouver ma bonne volonté, je vous offrirai 50 francs par mois.

— Et vous payerez ces 50 francs régulièrement? me demanda-t-il en me regardant dans le blanc des yeux.

— Je n'y manquerai pas.

— A la fin de chaque mois ?

— Oui, monsieur, et même je vais vous donner le premier à-compte.

— Vous viendrez payer ici ; je n'aurai pas besoin d'envoyer chez vous?

— Je vous l'assure.

— Eh bien ! fit-il en se levant, voici ma réponse.

Puis, sans que rien de la physionomie triste de cet individu ne m'eût fait deviner ce qui allait se

passer, il souleva les deux pans de sa robe de chambre, les étendit comme s'il eût voulu imiter des ailes de chauve-souris, et se mit, avec le plus grand sérieux et en *s'appliquant*, à danser la *cachucha* sur l'air espagnol de la senora Dolorès, qui était fort en vogue à ce moment-là. Tout en dansant, il s'accompagnait de tra la la la la la la...

Sans me rendre précisément compte de sa pensée, qui pouvait peut-être se traduire par cette locution populaire : *Tu me promets tout ça, c'est comme si je dansais!* je me mis immédiatement à l'unisson avec lui. J'attaquai carrément ma partie, le prenant pour Dolorès et jouant, moi, le rôle de el senor Cambrudgi.

Mon exemple augmenta son ardeur ; j'exécutai consciencieusement le pas, me baissant comme pour cueillir une fleur, mettant un genou en terre, faisant des appels du talon, pivotant sur ma taille, comme une véritable manola, à ce point que, si j'avais eu un corset de satin, on l'eût entendu craquer ; puis, décrivant gracieusement un arc avec mon bras droit, je lui décochai des œillades assassines en dessous. Il fuyait, je le poursuivais, le corps amoureusement tendu en avant, le pied gauche relevé comme si je lui lançais une profusion de fleurs, et continuant, naturellement, à chanter l'air de la *Cachucha*. Ah! si j'avais eu des castagnettes !

La danse durerait peut-être encore, si la maîtresse de maison n'eût entr'ouvert la porte, et ne m'eût indiqué, en passant la main sur son front, que j'avais affaire à un fou.

Je la rejoignis dans l'antichambre ; elle me raconta son malheur et m'accorda tout naturellement le temps que je demandais.

*
* *

J'ai rapporté l'anecdote de ce jeune homme qui tenait tant à voir exécuter Lacenaire, vingt ans après sa mort. J'ai reçu à ce propos la lettre suivante :

« 18 novembre 1874.

« Monsieur de Villemessant,

« Le jeune homme qui désirait si ardemment assister à l'exécution de Lacenaire ne s'appelait-il pas Félix V......s? Il avait alors dix-huit ans à peine et était l'innocente victime d'une plaisanterie d'atelier. Ce qui le frappa le plus dans l'entretien qu'il eut avec vous, ce fut d'apprendre que M. Cochinat était le fils de Lacenaire et de la reine de Saba. Votre article de ce matin a dû lui ouvrir les yeux et réveiller de bien joyeux souvenirs dans l'esprit de ses anciens camarades. Il est, depuis, devenu homme de talent, et vous

pourriez trouver son nom dans la liste des récompensés d'une des dernières expositions (section d'architecture).

« Veuillez agréer, monsieur, l'expression de ma haute considération.

« *Un ancien camarade du jeune naïf en question, et un de vos lecteurs assidus.* »

Tant mieux pour ce jeune homme, qui pourrait bien être celui qui m'a écrit cette lettre et à qui son âge donnait certainement le droit d'être un peu crédule.

*
* *

Les mystifications que subissent dans les ateliers les nouveaux venus, ne prouvent pas d'ailleurs que les victimes de ces plaisanteries soient toujours dénuées d'intelligence.

Ainsi, nous connaissons tous au *Figaro* le héros d'une aventure analogue, qui est très-spirituel, quoique millionnaire. Voici son histoire :

Son père, un boulanger de Paris, qui avait fait une grande fortune dans son commerce, décida un jour qu'il ne voulait pas que son fils suivît sa carrière ; il résolut d'en faire un peintre et l'envoya à un ate-

lier célèbre, où, non contents de peindre et de dessiner, plusieurs élèves faisaient de la lithographie.

Comme il était le *nouveau*, c'était à qui inventerait de nouvelles farces à son intention. En voilà une qui dura longtemps, parce qu'elle était à la fois agréable et utile.

On envoyait chaque jour le jeune homme au bout de Paris, porter et rapporter de lourdes pierres lithographiques.

— Apprends-tu ? lui demandait de temps en temps son père.

— Oh ! oui, papa.

Et l'infortuné n'osait pas dire à quel point de vue on utilisait sa valeur artistique.

Un beau jour, pourtant, le futur Raphaël fut obligé de s'expliquer.

Le boulanger voulut se renseigner sur les progrès de son fils, et se rendit à l'atelier, où il exprima sa surprise du genre de travail auquel on employait son fils.

Le rapin auquel il s'adressa, lui répondit poliment :

— On ne vous a pas dit sans doute, sous quel bras nous faisons porter les pierres lithographiques à monsieur votre fils ?

— Non, monsieur.

— C'est sous le bras droit.

— Eh bien?

— Eh bien! monsieur, nous ne voulions pas vous chagriner en vous disant la vérité, d'autant plus que le mal est réparable.

— Quel mal?

— Votre fils a une infirmité fâcheuse pour un peintre : il a le bras droit trop court et c'est pour l'allonger que nous lui avons fait porter nos pierres; monsieur, vous pouvez mesurer maintenant les deux bras, vous verrez qu'ils sont d'égale longueur!

Le boulanger comprit que son fils n'avait sans doute pas de grandes dispositions pour la peinture. Pour prouver qu'il ne conservait aucune rancune de cette plaisanterie, il invita tout l'atelier à déjeuner, et fit entrer son fils dans la boulangerie. Ce qui prouve qu'il y a croûtes et croûtes, et que les unes sont quelquefois plus profitables que les autres.

Autre anecdote de la rédaction.

C'était en été. Je demeurais à la campagne et j'arrivais directement aux bureaux de la rue Coq-Héron. A ce moment *le Figaro* était l'objet de la curiosité et, disons-le, de l'animosité de beaucoup de gens. La moindre nouvelle à la main avait le don d'exciter des colères, des rancunes, qui se traduisaient, ou par du papier timbré, ou par des demandes de réparation, etc. J'avais à cette époque, dans ma rédaction, Alfred

d'Almbert, l'ancien secrétaire du prince Louis Napoléon, bien connu par l'énergie de son attitude devant la cour des Pairs au procès de celui qui devait devenir Napoléon III.

Il avait donné au *Figaro* une série d'articles sur le duel qui eurent un grand succès. C'était, et c'est encore un fort galant homme, toujours en éveil sur le chapitre du point d'honneur, en un mot très-friand de la lame.

Or un matin, quand j'arrivai au bureau, on me dit qu'il s'y était passé la veille la scène suivante :

D'Almbert, sortant de la rédaction, se préparait à descendre les quatre étages de l'escalier, lorsqu'un individu qui se trouvait sur le palier lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

— Est-ce vous qui êtes M. de Villemessant?

— Non, monsieur, répondit d'Almbert d'un air fort dédaigneux et en grasseyant un peu; si j'étais M. de Villemessant, je vous aurais déjà flanqué dans la cage de l'escalier pour vous être permis de m'aborder ainsi!

— Je reviendrai demain à onze heures! répondit l'individu en faisant la grosse voix; puis il disparut.

On m'apprit le fait. — C'est bon, dis-je, je serai ici à onze heures, puis je remontai dans un fiacre qui

m'attendait et je fis plusieurs courses; en revenant vers le bureau, la voiture passa devant un marchand d'habits, de costumes de toutes sortes. Je regardais machinalement par la portière, lorsque j'aperçus à sa devanture un magnifique habit de maréchal de France. Une idée me vint, je fis arrêter le cocher et je descendis chez le marchand d'habits.

— Combien, lui demandai-je, me vendriez-vous cet uniforme?

— Cela vaut, me répondit-il, de onze à douze cents francs.

— C'est beaucoup trop cher pour ce que j'en veux faire, lui répondis-je, je n'en ai besoin que pendant un quart d'heure.

Je me nommai en expliquant à peu près mon projet.

— Ah! c'est bien différent, me dit-il, si vous êtes M. de Villemessant, je suis un de vos lecteurs et je serai enchanté de vous prêter cet uniforme.

J'acceptai. Je passai cet habit, qui était énorme, par dessus mon veston, je pris un chapeau à plumes et je montai dans mon fiacre, à l'étonnement du cocher, qui ne comprenait rien à ma métamorphose. Je baissai les stores et criai : rue Coq-Héron!

J'arrivai bientôt. Le cocher descendit pour m'ouvrir la portière en me donnant les marques du plus profond respect.

Il était onze heures précises. Tout en montant mon escalier, je me disais : Je verrai bien si ce spadassin ose porter la main sur un maréchal de France ! Je gravis lentement, en faisant une pause sur toutes les marches; mon individu n'était pas là... Comme je ne pouvais décemment pas l'attendre dehors sous ce costume, je me décidai à entrer dans le bureau de rédaction. Dès que j'y parus, il n'y eut qu'un cri d'étonnement suivi de rires inextinguibles. Je ne me désarçonnai point et j'accomplis majestueusement le tour de la table verte comme eût fait un singe savant.

Je terminais à peine ma tournée, lorsque la porte s'ouvrit, et qu'une dame entra. C'était une ex-danseuse de l'Opéra, Mlle X..., qui venait se plaindre de ce qu'on avait annoncé à tort qu'elle avait hérité d'une actrice qui venait de se suicider.

— M. de Villemessant? demanda-t-elle.

— C'est moi, fis-je, le plus gravement du monde.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle (car elle me connaissait), comment vous trouvez-vous sous ce costume?

— C'est très-simple, répondis-je; je vais tout vous expliquer. Je suis avant tout un écrivain consciencieux. Je travaille en ce moment à un article militaire; pour mieux m'identifier avec la matière que j'ai à traiter, je prends un uniforme de maréchal de France. La semaine dernière, j'avais à parler de la magistrature,

j'étais coiffé d'une toque et d'une robe rouge ornée d'hermine ; demain je parlerai du clergé et je serai habillé en archevêque.

— Mais, fit malignement la danseuse, si vous aviez à parler du Jardin des Plantes?

— Ma foi! lui dis-je, je m'habillerais en lion!

Sa rancune était oubliée. Quant à mon bretteur, il ne parut point et force me fut de retirer mon habit.



Ce ne fut pas la seule aventure que j'eus avec mes costumes; témoin celle-ci :

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi ces mémoires peuvent se rappeler que j'étais parti avec Siraudin, d'Ennery, Victor Massé, Rochefort, Marx, pour découvrir dans le Midi la place de ma fameuse *villa Soleil.* Arrivés à Hyères, nous descendîmes à l'*hôtel des Iles d'or*, si bien nommé. Là, des appartements nous avaient été préparés sur les ordres de M. Godillot, l'homme le plus aimable et certainement un des plus intelligents de notre pays. Il a dépensé plusieurs millions pour embellir Hyères qui lui doit une grande reconnaissance.

Ma chambre correspondait avec celle de d'Ennery. En me levant le matin, je l'aperçus qui se promenait

dans son appartement vêtu d'une grande chemise de laine descendant jusqu'à terre et retenue au milieu par une cordelière. Je le complimentai du confortable de ce costume que je recommande à tous ceux qui veulent voyager en conservant leurs aises. C'est un vêtement chaud, léger, qui rend tous les services d'une robe de chambre et qui ne prend dans la malle qu'une place insignifiante.

Dès que je fus de retour à Paris, je m'empressai d'aller commander au Louvre deux chemises toutes semblables à celle-là, une rouge et l'autre blanche. Il me fallait bien les essayer, et ma vie est tellement tourmentée, que jamais le chemisier ne pouvait me trouver. Enfin, un jour que j'étais à l'imprimerie du journal, je fus pris. Je retirai ma redingote et passai la chemise blanche. A peine en avais-je noué la cordelière qu'on vint m'annoncer que deux personnes demandaient à me parler.

— Faites les passer dans mon cabinet, dis-je au garçon.

J'arrivai presque immédiatement, revêtu de la fameuse chemise. Je fus extrêmement surpris en me trouvant en présence de deux visiteuses, je croisai immédiatement mes mains sur ma poitrine, je marchai à petits pas, la tête penchée en avant, avec l'air le plus béat que je pus trouver.

Leur premier mouvement, en me voyant ainsi accoutré, fut de se reculer instinctivement et avec le respect qu'on doit à un homme qui porte un costume religieux.

— Nous sommes, me dirent-elles, directrices de la maison d'éducation C... et nous venons vous demander de vouloir bien parler d'un concert de bienfaisance que nous devons donner prochainement.

— Jamais, répondis-je, je n'ai refusé mon ministère à de saintes maisons comme les vôtres!

Nous causâmes pendant une ou deux minutes, et ces dames se retirèrent en me saluant avec componction, convaincues qu'elles m'avaient vu dans mon costume habituel. Jamais elles n'ont su la vérité, et elles ne la connaîtront que si ces lignes tombent par hasard sous leurs yeux.

*
* *

Je reviens aux importuns qui font perdre inutilement un temps précieux et qui s'abattent plus volontiers sur les directeurs de journaux. Je signalerai surtout à ces derniers, comme étant les visiteurs les plus dangereux, les poëtes, les faiseurs de vers. Le vers est l'ennemi du journal; si vous le laissez pénétrer par la moindre fissure, vous êtes perdu. Toute ma vie j'ai lutté contre lui et jusqu'à présent je ne l'ai pas

trop laissé empiéter sur mes domaines. Mais j'ai eu de rudes assauts à soutenir!

Le versificateur se présente généralement en s'autorisant de ceci, qu'il a vu la veille quelques vers dans votre journal. En vain vous cherchez à vous en débarrasser en alléguant qu'ils vous étaient imposés par des considérations exceptionnelles, qu'un mariage en dépendait, par exemple, ou tout autre acte important, le poëte insiste toujours et il est rare que vous puissiez échapper à une lecture. Ne le laissez jamais aller jusque-là, même s'il vous dit qu'il vous présente une satire greffée sur une actualité, ou vous êtes perdu. Refusez toujours, dites, si vous voulez, que vous adorez les vers, mais que vous craignez votre entraînement; flétrissez l'époque actuelle qui ne sait plus ce que c'est que la poésie, mais n'écoutez rien! J'ai passé par de rudes épreuves de ce genre et c'est ce qui m'a rendu prudent.



Je me souviens qu'un jour je vis arriver au bureau un grand garçon barbu, à l'air sauvage, qui m'était fortement recommandé par un compatriote; je ne me serais jamais douté à regarder cette tête-là qu'il y eût des vers dedans. Il demanda à me parler, je l'écoutai; il tira un manuscrit de sa poche et, avant que j'aie

pu me douter de rien, il me lisait une pièce de vers intitulée : *Petite Fleur des bois.*

Il paraît que cette lecture l'émouvait beaucoup, car sa voix se mit à trembler, d'un tremblement si communicatif que malgré moi, et sans rien comprendre à ce qu'il me disait, je sentis au coin de l'œil et dans la narine cette démangeaison piquante qu'on éprouve quand on se tire un poil du nez. Certes, cette larme-là ne venait pas du cœur.

Encouragé par ce succès inattendu, le poëte ne me ménagea plus. Comme le général Trochu, il parlait, parlait, parlait toujours, il se grisait avec sa salive et le tremolo redoublait d'intensité.

Il est vrai que j'aurais bien pu lui dire : Assez, malheureux ! mais je n'osais pas : il est difficile de jeter une pareille douche d'eau froide, même sur la tête d'un poëte. Je me jurai de n'y être point repris, et mes collaborateurs savent si j'ai tenu mon serment.

*
* *

Quelquefois, je dois l'avouer, lassé de la profession de victime, je prends celle de bourreau ; non pas que je sois cruel, comme on va en juger par l'aventure suivante.

C'était sous le règne de Louis-Philippe ; j'avais reçu comme hôte un de mes vieux amis de Blois, M. B... C'était un homme fort instruit, un savant dans toute la force du terme, mais, comme les savants, un peu étrangers à ce qui n'est pas la science, il croyait et répétait volontiers que Paris était le réceptacle de tous les vices, à ce point qu'il n'en restait plus pour la province, qui se trouvait ainsi détenir forcément toutes les vertus. Fort étonné de me voir tant de relations, il ne me portait pas envie et m'admirait naïvement comme une des curiosités de la capitale sans s'expliquer que je ne portasse pas un costume particulier.

Comme il avait quitté Paris depuis fort longtemps, tout était nouveau pour lui, et il n'était pas de plaisanterie que je ne lui fisse et qu'il n'acceptât pour la vérité avec la plus entière confiance.

Encouragé par ces succès, j'imaginai un jour le tour suivant. J'emmenai B... dîner avec moi et plusieurs amis, dans un cabinet chez Bignon. Sans qu'on s'en aperçût, j'avais, pendant qu'ils montaient, dit quelques mots à la dame du comptoir. Le repas fut excellent et bien fait pour éblouir mon compatriote. Quand il fut terminé, le garçon arriva et me remit l'addition.

— C'est bien, fis-je en l'examinant ; et je tirai de ma poche un objet que je montrai au garçon; nous sommes neuf!

— Parfaitement, monsieur, me répondit le garçon avec les marques d'une grande considération, et en reprenant son addition.

— Rendez-la moi, dis-je très-sérieusement, et, prenant une plume, je vérifiai et j'écrivis très-lisiblement : *Vu*, puis je signai.

— Ah çà ! me dit mon ami, quand le garçon fut descendu, est-ce que vous avez un compte ici ?...

— Moi ?... non, je ne paye jamais... vous savez bien...

— Mais non, je ne sais pas ! fit B... avec étonnement.

— Oh ! c'est différent, lui dis-je. J'ai montre la médaille de pair de France qui m'a été confiée et qui nous a rendu le service de nous laisser visiter les musées, les Gobelins, le Louvre, le musée d'Artillerie, etc... ; les restaurants, les théâtres sont gratuits pour tous ceux qui sont porteurs d'une de ces médailles.

— Comment, les théâtres aussi ! fit B... qui avait déjà admis que les restaurateurs donnassent des festins pour rien.

— Parfaitement, tout cela est vérifié, réglé plus tard par la cour des comptes et la liste civile, vous avez vu que j'ai apposé mon visa au bas de la note.

Nous descendîmes tous et sans qu'on s'en aperçût, j'envoyai le chasseur du restaurant donner le mot à

M. Leroux, qui était alors contrôleur en chef de l'Opéra-Comique.

Chemin faisant, nous passâmes devant un de ces petits établissements d'utilité publique, qui ne se trouvent pas seulement au passage de l'Opéra. Celui-là est situé boulevard des Italiens, près la rue de Grammont, entre un changeur et une marchande d'oranges, B... s'y précipita.

Pendant qu'il se recueillait, je remis douze sous à la buraliste en lui disant de m'en rendre la moitié quand mon ami sortirait.

Naturellement, en passant devant le comptoir, B... mit la main à sa poche pour payer.

J'arrêtai son geste.

— Silence, lui dis-je... je vais recevoir moi-même !

La buraliste me remit six sous, nous salua et nous sortîmes.

— Voilà, dis-je à B..., avec cela nous allons acheter nos cigares !

— Je ne comprends pas bien, fit B..., avec toutes les marques du plus profond étonnement.

— Est-ce curieux, lui dis-je, est-ce assez curieux qu'intelligent, instruit comme vous l'êtes, vous ignoriez tant de choses ! si je vous connaissais moins, je vous prendrais pour un homme qui se moque de moi ou pour un de ceux qu'on appelle les *innocents* dans les campagnes. Et comme je devinais à son regard

qu'il était entré dans la période de l'ahurissement le plus complet : — Voyons, lui dis-je, réfléchissez, croyez-vous que ce merveilleux engrais, le guano, se fasse avec des œufs à la neige ?

— Ah ! s'écria B..., je devine !... vous avez raison !

— Et, ajoutai-je, ces maisons font de bonnes et excellentes affaires. Il y en a qui distribuent de gros dividendes !

— Mais, hasarda-t-il après quelques instants de réflexion, on pourrait parfaitement les voler.

— Comment cela ?

— Mais... en ne déposant rien.

— Pardon, impossible de frauder, il a un compteur !

*
* *

Quelques jours après cette aventure, B... voulant éblouir un de ses amis par sa connaissance approfondie des habitudes parisiennes, l'avait conduit à son tour dans l'établissement du passage de l'Opéra. On devine la discussion qui s'y éleva quand, au lieu de payer ses six sous, il les demanda à la buraliste. Ce qui le désobligeait était, non pas de donner six sous, mais d'avoir l'air d'un provincial aux yeux de son intime.

Nous partîmes donc pour l'Opéra-Comique.

Nous passâmes devant le contrôle, je montrai seulement le quart de ma médaille, tous les employés qui

étaient dans la confidence se levèrent, nous saluèrent, et nous allâmes nous installer dans nos fauteuils.

Certes, mon ami eût bien voulu, en ce moment, être vu par un autre blaisois !

— Mon cher ami, me dit-il en sortant, vous nous avez offert un très-beau dîner à moi et à vos amis MM. Théophile Gautier, etc... ; voulez-vous accepter et leur transmettre de ma part une invitation à déjeuner pour après-demain matin ?

— Volontiers, lui dis-je, seulement laissez-moi vous poser une question tout amicale.

— Laquelle ?

— Est-ce que vous comptez payer ce déjeuner-là ?

— Mais sans doute !

— Voyons, lui dis-je, pas de folies ! je ne rends qu'après-demain matin ma médaille de pair de France, servez-vous en ; vous donnerez cinq francs de pourboire au garçon et vous en serez quitte à bon marché.

— Je ne sais vraiment pas si j'ai le droit...

— Mais parfaitement, lui dis-je.

— Alors, j'accepte.

Le surlendemain matin nous nous retrouvions tous chez Véfour. Je glissai la médaille dans la main de B... ; tout le monde était dans le secret, comme on le pense bien.

Enchanté de posséder un pareil talisman, B... commanda à déjeuner en homme qui ne regarde pas à la

dépense ; le repas fut splendide et il en fit les honneurs avec une aisance parfaite.

Mais tout a une fin dans ce bas monde, les déjeuners comme le reste. Quand les plats eurent succédé aux plats, le dessert aux plats, le café au dessert, les liqueurs et les cigares au café, le garçon apporta l'addition.

— B... la prit sans affectation, l'examina et la rendit au garçon en lui faisant signe du coin de l'œil de regarder dans sa main. Le garçon ne comprit pas et voyant qu'il n'y avait pas d'argent près de la note qu'il venait de déposer dans l'assiette, se mit à ranger pour se donner une contenance ; il emporta l'huilier, les porte fourchettes, etc.

Enfin, voyant qu'on prenait ses chapeaux, le garçon se rapprocha de B... qui, à bout de patience, lui souffla dans l'oreille : — regardez donc cela ! — et il faisait miroiter dans sa main la fameuse médaille.

— Eh bien ! monsieur ? fit le garçon.

— Eh bien ! c'est une médaille de pair de France...

— Eh bien ! monsieur ? fit encore le garçon, de plus en plus étonné.

— Ah çà ! vous êtes donc nouveau dans le service ! fit B... en haussant la voix malgré lui.

Nos rires le tirèrent bientôt de sa douce erreur, il apprit mon effroyable plaisanterie.

— Vous ne m'y reprendrez pas, me dit-il après avoir payé en riant comme nous.

— *Il ne faut jurer de rien!* lui répondis-je en le menaçant du doigt.

*
* *

Longtemps après cette aventure (nous avions encore avalé et digéré une république!), c'était en 1867, pendant la grande exposition, mon ami B... débarqua un beau jour chez moi. Les hôtels, les maisons particulières regorgeaient d'étrangers, il me faisait le plaisir de venir me demander l'hospitalité rue Rossini, où je demeurais à cette époque. Je me rappelai involontairement les dernières paroles échangées quand nous nous quittâmes : *Il ne faut jurer de rien.*

Un matin, pendant que B... était encore couché, on sonna à ma porte; je me trouvais dans l'antichambre de mon appartement quand mon domestique ouvrit. Je vis entrer M. Godillot, portant un gros bouquet de violettes à la main. Tout le monde se souvient de la ressemblance frappante qui existait entre l'empereur Napoléon III et M. Godillot. C'était à ce point que je ne l'appelais jamais que : *Sire!* Je le saluai de cette épithète dès que je l'aperçus. En entendant ces mots, mon petit domestique, que j'avais ramené de mon village, devint successivement blanc et rouge de sur-

prise. Je compris l'effet produit. Je fis passer M. Godillot dans mon salon, et, me tournant vers mon domestique, je lui dis très-sérieusement :

— Tu comprends, Alphonse, que je n'y suis pour âme qui vive!

— Oh oui, monsieur! me répondit-il à voix basse et en arrondissant ses yeux étincelants d'émotion et d'orgueil tout à la fois.

M. Godillot m'expliqua que son intention était de donner, à l'Exposition, un grand dîner à ses quatre mille ouvriers, par séries de mille, et qu'il désirait convier à ces repas des rédacteurs du *Figaro* pour lesquels il m'apportait des invitations. Je le remerciai, et comme il s'était levé pour sortir, je le reconduisis jusqu'à la porte de l'escalier. Je trouvai dans l'antichambre mes domestiques qui guettaient sa sortie. Pensant bien que M. B... devait être informé de l'événement, je dis à M. Godillot :

— Sire, donnerez-vous des cigares, à vos quatre mille invités?

— Mais bien certainement, me répondit M. Godillot.

Et comme il prenait son paletot et se préparait à l'endosser, Alphonse se précipita pour l'aider à en passer les manches.

— Non, non! fis-je en le prévenant, c'est moi, c'est moi!

Et je l'aidai à s'habiller en affectant le plus profond respect.

Il sortit.

— Ma foi, monsieur, me dit Alphonse, je n'avais jamais vu l'empereur de si près; je ne l'avais jamais vu qu'au théâtre. Oh! il a l'air bien aimable!

— M. B... est-il réveillé? lui demandai-je.

— Oh! monsieur, me dit Alphonse, si vous saviez comme il est étonné! car cela a fait du bruit dans la maison!

J'entrai dans sa chambre.

— Vous savez l'affaire?

— Qu'est-ce que vous voulez encore me faire avaler, fit-il de l'air d'un homme qui n'a plus d'illusion et qui se souvenait de la médaille et du compteur.

— Croyez-en ce que vous voudrez, lui dis-je, en ouvrant sa fenêtre, mais comme il n'a pas encore eu le temps de descendre l'escalier, donnez-vous la peine de le voir de vos propres yeux.

Aussitôt B... se précipita hors de son lit et vint s'accouder au balcon avec moi.

M. Godillot tournait en ce moment le coin de la rue Drouot. Non-seulement il ressemble à l'Empereur, comme je l'ai dit plus haut, par les traits du visage, par la coiffure ramenant sur ses tempes ce que les perruquiers du faubourg appellent des *rouflaquettes*, mais aussi par la démarche lente et une légère inclinaison à droite. Alors

le hasard voulut que deux personnes qui le connaissaient passassent près de lui et le saluassent profondément.

— Allons bon! fis-je avec étonnement, le voilà reconnu!

Cette fois, B... n'osa pas nier l'évidence. Mais ne voulant pas donner trop de satisfaction à mon amour-propre:

— Mon cher ami, me dit-il, je ne suis point un flatteur; voici mon opinion: il faut que l'empereur soit bien bas percé pour venir ainsi chez un journaliste!

— Cela ne prouve qu'une chose, lui répondis-je, c'est que Napoléon III est une grande intelligence et qu'il comprend la puissance du *Figaro*.

B... était anéanti.

Dix minutes après, je me rendis dans mon antichambre et j'agitai la sonnette de ma porte comme eût fait un visiteur très-pressé; puis je revins dans la chambre de B...

— Allons bon! on ne me laissera donc pas un moment de repos! le pape maintenant! m'écriai-je avec l'accent d'un homme accablé d'importuns.

Cette fois, B... rougit jusqu'au bout des oreilles et alla se recoucher: *il ne faut jurer de rien!* lui était revenu à la mémoire.

*
* *

L'histoire du cabinet d'utilité publique qui avait si

fort étonné mon ami B... me rappelle celle-ci que je certifie absolument authentique :

C'était sous l'Empire ; j'étais forcé d'aller ce soir-là aux Italiens et je me dirigeais vers le théâtre, cravaté de blanc et habillé de noir comme un notaire. Je ne me suis jamais aimé en cravate blanche et je n'ai jamais pu me défendre d'un certain mouvement de mauvaise humeur quand je me suis trouvé sous ce costume solennel. Bref, je me demandais comment je ferais pour me dédommager des quelques instants d'ennui que me procurait ma toilette.

En roulant ces pensées dans ma tête, j'arrivai sur la place de la Bourse. Il y faisait aussi clair qu'en plein jour ; le Vaudeville était tout illuminé, l'empereur, qui devait partir le lendemain pour l'armée d'Italie, assistait avec l'impératrice à la représentation de je ne sais quel ouvrage. Je passai devant la façade du théâtre et j'entrai dans la rue des Filles-Saint-Thomas ; chemin faisant, je jetai machinalement les yeux sur un de ces modestes établissements dont j'ai parlé plus haut ; celui-là était situé à gauche, juste en face de l'entrée des artistes du Vaudeville. Je me souvins de la plaisanterie que l'on faisait à Couderc le chanteur en racontant qu'avant son départ pour la Belgique il y avait contracté une dette de 1,700 francs, 15 centimes par 15 centimes ! Une idée me vint, je me dirigeai vers

cet établissement. J'y entrai avec l'air un peu froid et cependant affairé que doit avoir un homme qui précède une grande visite.

— Madame, dis-je à la femme qui se tenait dans une petite niche et du ton d'un ambassadeur qui parle de puissance à puissance, vous êtes la maîtresse de cet établissement?

— Oui, monsieur.

— Je vous annonce, madame, que LL. MM. l'empereur et l'impératrice vont honorer votre maison de leurs augustes présences. Voulez-vous me faire visiter vos cabinets.

A ces mots la *directrice* devint rouge, pâle, de toutes les couleurs, et me répondit en tremblant : — Oui, monsieur le chambellan !

Je commençai gravement ma visite et lui dis en me dirigeant vers la porte :

— Tout cela est bien, mais vous aurez soin de remplacer le papier par du linge.

— Oh ! oui, monsieur.

Puis revenant sur mes pas, et avec une grande dignité :

— Du linge, élingé, s'il vous plaît, madame!

Et je me rendis tranquillement au Théâtre-Italien.

Le lendemain j'appris par un artiste du Vaudeville

que toute la soirée la devanture du petit établissement avait été pavoisée de drapeaux tricolores.

*
* *

J'ai, dans le quatrième volume de ces mémoires, parlé de certains événements du siége ; en voici quelques-uns qui sont particuliers au *Figaro* et qui peuvent entrer dans l'histoire de l'intérieur de ses bureaux.

C'est pendant cette période que j'ai vu deux hommes dont il a été beaucoup question depuis, les citoyens Raoul Rigault et Antonin Dubost.

C'était dans les premiers jours d'octobre. Subitement privé de communications avec le reste de la France, Paris était avide de nouvelles, et tout homme qui apportait à un journal le récit d'un fait quelconque ayant eu lieu au dehors, était accueilli avec enthousiasme. Quelques industriels eurent l'idée coupable d'exploiter cette curiosité si naturelle des Parisiens.

Un vieillard, nommé Castillon, ayant toutes les apparences de l'honorabilité, vint trouver mon secrétaire de la rédaction d'alors, Alfred d'Aunay, et après s'être fait connaître comme ancien chef d'institution à Paris, il lui affirma que la Compagnie des chemins de fer d'Orléans, ayant le plus pressant besoin d'envoyer des instructions et des papiers importants à ses agents en province, avait chargé de franchir les lignes prus-

siennes un de ses employés nommé Forestier. Cet employé, affirmait Castillon, devait à tout prix tenter de revenir à Paris pour rendre compte de sa mission. C'était un de ses anciens élèves, presque son fils, et à son retour il aurait évidemment des renseignements curieux à fournir. Cette histoire était vraisemblable en somme, puisque plusieurs hommes ont été décorés par le gouvernement de la Défense pour avoir accompli un acte analogue. D'Aunay la crut vraie, et lorsque, quelques jours après, Castillon vint apporter un récit de Forestier, il l'inséra sans soupçonner que ce pût être une œuvre d'imagination.

Le soir du jour où parut l'article, j'étais à dîner avec mes collaborateurs dans mon appartement de la rue Drouot, quand on vint m'annoncer la visite du secrétaire général de la préfecture de police, Antonin Dubost, et du chef du service politique, Raoul Rigault. Je les fit passer dans ma chambre, où j'allai les trouver aussitôt.

Nous échangeâmes des salutations. Je rappelai à Rigault que j'avais connu son père et je lui en demandai des nouvelles. Il me répondit sur le même ton dégagé, et me dit : « M. le secrétaire général va vous exposer le but de notre visite. »

Le secrétaire général n'avait pas très-bonne mine. Sa tenue était fort négligée, ses cheveux étaient mal peignés, et il tenait à la main une paire de gants lisses,

cousus ensemble, et qu'assurément il n'avait jamais mis. Rigault était mieux vêtu et plus à l'aise.

— Monsieur, me dit Dubost, vous avez publié ce matin un récit très-curieux de faits qui se sont passés à Versailles. Pouvez-vous nous dire de quelle source vous le tenez ?

— C'est mon collaborateur d'Aunay qui a reçu l'article. Il est là, et il va vous le dire.

D'Aunay vint. Il raconta l'histoire Castillon-Forestier. Il ajouta que l'un ou l'autre de ces deux fournisseurs de nouvelles viendrait le soir même au bureau, et qu'il l'enverrait à la préfecture trouver le secrétaire général.

— Soit, dit Dubost. En tous cas, nous allons toujours aller à la Compagnie d'Orléans, où l'on pourra nous donner quelques détails. Il est évident que Forestier pourra fournir au gouvernement des indications utiles.

Et les deux fonctionnaires partirent, en nous saluant, et sans émettre le moindre doute, ni sur la véracité de la déclaration de mon collaborateur, ni sur l'authenticité du récit de Forestier transmis par Castillon.

*
* *

Le soir, d'Aunay attendit en vain son fournisseur

de nouvelles. Il en fut surpris, — car jusque-là M. Castillon lui apportait chaque jour le récit toujours très-exact de tout ce qui se passait aux environs de Montrouge, où il habitait, — mais il ne pouvait concevoir aucun soupçon. Quelle ne fut pas notre surprise à tous, quand nous trouvâmes le lendemain matin dans l'*Officiel* une note de la plus grande violence, disant que le récit que nous avions publié était : « *un de ces mensonges auxquels* LE FIGARO *nous a habitués.* »

D'Aunay courut au chemin de fer d'Orléans. Il apprit qu'on ne connaissait pas d'agent nommé Forestier. Il alla à Montrouge, à la demeure de Castillon. Ce vieillard affirma la véracité de sa narration, et déclara que la Préfecture ne l'avait pas fait venir, et que si la veille il ne s'était pas présenté au bureau du journal, c'est qu'il n'avait rien vu d'important sur le terrain ordinaire de ses investigations. Que Castillon fût ou non sincère, les deux fonctionnaires l'ignoraient, et il était de leur devoir de procéder à une enquête sérieuse, soit pour punir le fabricant de fausses nouvelles, soit pour savoir si ce mystérieux Forestier, n'étant pas agent de la Compagnie d'Orléans, ne remplissait pas quelque mandat illicite.

Mais ces deux singuliers fonctionnaires se souciaient bien de cela ! Ils avaient trouvé une occasion d'insul-

ter *le Figaro*, bien à l'abri derrière leurs fonctions officielles. C'était tout ce qu'il leur fallait.

Je l'ai déjà constaté bien des fois, les ennemis du *Figaro* finissent généralement mal. On sait quel a été le sort de Rigault. Son digne ami Dubost, après avoir quitté Paris en ballon, a été préfet de l'Orne et est redevenu bohême comme autrefois.

Voici la suite de l'aventure :

C'était dans les derniers jours du siége, vers le milieu de janvier. A cette époque où germait la Commune, une foule de caricatures écœurantes paraissaient librement et s'étalaient sur la voie publique au dégoût des honnêtes gens.

On m'en montra une, entre autres, qui me représentait en costume de blanchisseuse, allant conduire des femmes au roi de Prusse. Elle était signée : Pilotell. D'abord, cette immonde plaisanterie ne m'inspira que du mépris et je dédaignais d'y attacher la moindre importance, quand mes regards tombèrent sur la mention qui l'accompagnait et qui était ainsi conçue : « les preuves de ce que j'avance sont entre les mains de MM. Raoul Rigault et Dacosta ! »

Cette singulière assertion me donna l'envie de mettre ces citoyens en demeure de fournir la preuve de ce qu'ils avaient l'audace d'avancer et je priai mes

collaborateurs Saint-Albin et Blavet de se rendre chez eux en qualité de témoins pour demander une explication et une réparation.

*
* *

Après huit jours de minutieuses recherches, mes témoins étaient sur les dents et avaient perdu tout espoir de découvrir le domicile de Raoul Rigault.

Nous insérâmes la note suivante dans *le Figaro* :
« MM. Raoul Rigault et Dacosta sont priés de donner leur adresse, pour recevoir une communication importante. »

Cette fois, le moyen réussit, et nous reçûmes la carte de M. Dacosta.

Il demeurait dans une petite rue borgne du quartier des Écoles. Quand on se présenta chez sa concierge pour demander à le voir :

— Ah ! messieurs, nous répondit la brave femme, des fois, il reste quinze jours sans rentrer !

C'était peu encourageant. Où le trouver ? Un voisin indiqua à mes témoins un café qu'il fréquentait ; c'est là qu'ils parvinrent à lui faire passer leurs cartes et à lui donner un rendez-vous.

La première entrevue eut lieu au café du Helder, à onze heures. M. Dacosta se présenta accompagné d'un

second personnage qui ne dit pas un seul mot et resta absorbé dans la contemplation muette d'un bock qu'il avait devant lui. Dacosta était un grand jeune homme blond, de physionomie assez douce et de traits assez fins, son compagnon, lui, présentait un de ces types d'ahuris qu'on doit à l'absinthe; son teint, d'ailleurs, avait pris à la longue la nuance de ce liquide abrutissant.

— Monsieur, dit Saint-Albin au citoyen Dacosta, nous venons vous demander de nous prouver ce qui est avancé au bas de cette image :

Dacosta se récusa et mit tout sur le dos de Rigault.

— Alors, pouvez-vous nous mettre en relations avec M. Rigault?

— Parfaitement, répondit Dacosta.

Comme, au moment où ils étaient arrivés, on servait de la bière à MM. de Saint-Albin et Blavet, ceux-ci crurent poli de leur en proposer : ces messieurs acceptèrent.

Au moment de se séparer en convenant de se réunir de nouveau le lendemain en présence de Raoul Rigault, le compagnon de Dacosta, qui n'avait pas desserré les dents, se pencha à son oreille, et Saint-Albin entendit qu'il lui glissait ces mots :

— Faudrait peut-être payer notre tournée?...

Le lendemain Rigault fut exact. L'ex-secrétaire général de la préfecture de police et futur délégué à la

commission de sûreté générale de la Commune ressemblait à s'y méprendre à Daniel Bac avec la tête qu'il s'est faite dans *les Brigands*. C'était le même teint enluminé, le même œil mielleux, le même nez gonflé de tabac à priser. Il aborda mes envoyés la main en avant. Il va sans dire qu'ils gardèrent les leurs dans leurs poches.

— Monsieur, lui dirent-ils, on nous a promis que vous nous fourniriez la preuve que M. de Villemessant, déguisé en blanchisseuse, a conduit des femmes, à Versailles, au roi de Prusse.

— C'est bien simple, répondit-il, je vous dirai que je ne suis pas étranger à la police...

— On le devine en vous voyant, répliqua Blavet...

— Or, continua Rigault, j'ai su qu'un homme avait été arrêté porteur d'une carte signée H. V., ce qui veut dire Henri V, et que cet homme devait remettre cette carte à Versailles de la part de M. de Villemessant, et cette carte signifiait quelque chose... Le costume de blanchisseuse, c'est de la fantaisie de Pilotell !

Cette explication idiote se rapportait à la carte remise en effet par moi à un messager qui s'était chargé de porter des nouvelles à ma famille en franchissant les lignes prussiennes. Pour que cet homme pût prouver qu'il venait de ma part, j'avais mis mes initiales, H. V. sur une carte qui devait lui servir d'introduction.

Mes témoins traitèrent naturellement M. Raoul Rígault comme il le méritait, et il faut dire qu'il leur fit pour moi plus d'excuses qu'ils n'en avaient d'abord exigées.

Après s'être séparés à la suite de cette dernière entrevue, MM. Blavet et de Saint-Albin le virent s'en aller d'un pas léger jusqu'à la boîte du décrotteur le plus prochain et lui confier le soin de nettoyer d'immenses bottes qu'il devait étendre nonchalamment quelques mois plus tard sous les tables du tribunal révolutionnaire de la Commune.



On pense bien que durant le siége les frères et amis, prévoyant avec raison que le 4 septembre n'était que la préface de la Commune et que ceux qui l'avaient fait étaient leurs alliés, avaient pris de singulières audaces. La canaille en képis ne manquait pas de hurler devant notre porte toutes les fois qu'elle se trouvait sur son chemin ; après avoir bien crié contre *le Figaro*, on allait manifester quelque part où l'on buvait encore et l'on rentrait chez soi plus ivre qu'avant.

Naturellement nous disions leurs vérités à ces héros, et quelquefois nous en voyions venir dans nos bureaux pour demander en uniforme des rectifications insensées.

Un soir, que nous étions tous dans la salle de la ré-

daction, deux individus habillés en gardes nationaux, se présentèrent au milieu de nous. L'un était jeune, l'autre vieux, tous deux répugnants.

— Nous venons, dit le plus jeune, d'un ton fort grossier, protester contre un article que vous avez mis au sujet de notre compagnie et voilà la note que nous voulons voir mettre dans *le Figaro*. Et, en disant cela, il tirait un papier de sa poche.

Naturellement je restai assis devant ces drôles. Je pris la note et après l'avoir parcourue avec attention, je leur répondis :

— C'est très-bien, messieurs, votre réclamation sera insérée dans le journal.

— Il faut qu'elle paraisse ce soir même, me dit le plus jeune d'un ton impératif.

— Ni ce soir ni demain, répondis-je sèchement, si vous le prenez sur ce ton ; je veux bien être poli avec vous, mais c'est à la condition que vous le soyez encore davantage avec moi ! je me tournai vers Saint-Albin, à qui je donnai le papier : Ayez donc la complaisance de copier cette note avec ses fautes d'orthographe et de français !

A ce moment, ils parurent un peu ébranlés ; tous deux se consultèrent tout bas.

— Nous ne tenons pas, dit le jeune, à ce que ce soit imprimé comme cela ! un résumé suffirait, quelques lignes seulement.

— Non, messieurs, leur dis-je, votre note rend très-bien votre pensée, je dirai mieux, elle est très-bien faite, elle paraîtra telle quelle.

Saint-Albin écrivait toujours.

Les deux citoyens se consultèrent un instant, puis ils dirent : « Veuillez nous rendre la note », et ils décampèrent comme s'ils s'étaient trouvés en face de l'ennemi.

Quand ils furent partis, Saint-Albin me demanda où j'avais vu des fautes dans leur note.

— Nulle part, répondis-je, mais ils n'en savaient rien, vous en voyez la preuve.

*
* *

Un autre jour, c'était dans le bureau des abonnements, je vis arriver deux gardes nationaux à l'air plus grossier encore ; tous deux avaient le képi vissé sur la tête.

— Nous venons, dit brutalement le plus jeune, vous demander l'adresse de X..., votre rédacteur.

Je fis à ces deux goujats un salut aussi respectueux que si j'avais eu devant moi deux grands seigneurs.

X... venait, en effet, d'écrire un article très-violent

contre un des coryphées du parti rouge qui joua plus tard un grand rôle pendant la Commune.

— Pourquoi, leur demandai-je avec la plus exquise politesse, dire simplement X..., et non pas M. X... ; je suis bien persuadé qu'il ne se permettrait pas de parler de vous aussi familièrement.

— Monsieur a raison, murmura le vieux, qui était resté derrière.

On donna l'adresse.

— Vous trouverez certainement M. X... chez lui, leur dis-je en lui remettant le morceau de papier ; il s'attendait à quelque visite à propos de cet article. Veuillez, ajoutai-je en rendant le papier à M. Legendre, veuillez donc regarder si c'est bien dans la rue ou dans l'impasse du même nom que demeure M. X... je serais désolé que ces messieurs eussent la peine de faire une course inutile.

A ces mots, le vieux retira son képi.

Je me levai pour les reconduire en les saluant fort respectueusement.

— Un mot encore, leur dis-je avant qu'il aient franchi la porte, un avis bien désintéressé, mais comme on s'en doit entre gens bien élevés ; M. X... est excessivement violent, je vous en préviens, car je serais désolé qu'il arrivât malheur à lui ou à vous.

Jamais je ne les ai revus, jamais ils n'ont été chez

M. X..., et je suis convaincu qu'ils ont dû se dire : « Il est joliment bien élevé, ce monsieur-là ! »

*
* *

Enhardis par la faiblesse de ceux qui les avaient déchaînés, et qui devaient les faire fusiller plus tard, ces héros en képi ne s'en tinrent pas à ces visites platoniques.

Un beau matin, soixante-dix de ces bandits vinrent se coucher ivres-morts dans la cour du *Figaro*. Ne trouvant que mon domestique, ils lui firent signer un papier timbré quelconque et prirent possession de nos bureaux.

Leur chef était porteur de l'ordre suivant, dont j'ai publié le *fac-simile* dans *l'Autographe*.

COMMUNE DE PARIS

« *Hôtel-de-Ville*, 4 *h.* 1/2.

« Ordre au commissaire spécial séant préfecture de police, de saisir le journal *le Figaro* ainsi que son personnel, et d'empêcher militairement les presses dudit journal de fonctionner en y apposant les scellés.

« L'imprimeur est enjoint d'exécuter cet ordre, sauf par lui d'être mis en état d'arrestation.

« Fait à l'Hôtel-de-Ville, salle du conseil de la Commune de Paris.

« Par ordre :

« Général E. DUVAL.

« RAOUL RIGAULT. »

Heureusement que, prévoyant que tous les voleurs, ivrognes, etc., lâchés sur le pavé de Paris par le 4 Septembre, ne manqueraient pas de se venger sur *le Figaro* des vérités qu'il leur avait dites, la rédaction ne s'était pas rendue au bureau ce jour-là. Naturellement la caisse fut forcée par les citoyens, qui n'y trouvant pas ce qu'ils cherchaient se rabattirent sur des registres et des papiers qu'ils emportèrent triomphalement.

Les deux signataires de cet ordre, le général Duval et Raoult Rigault, ont seuls fait parler d'eux, Rigault qu'on a fusillé sur un tas d'ordures rue Gay-Lussac et le *général* Duval qui fut tué sur le plateau de Châtillon, le jour de la *sortie en masse*.

Notre collaborateur d'Aulnay se trouvait là au moment de l'exécution. Quelques instants après, arriva une députation de l'Assemblée.

— Oh ! ces grands yeux ouverts !... c'est affreux ! s'écria M. Charles Rolland, député de Saône-et-Loire.

D'Aulnay se baissa pour fermer les paupières de Duval, dont le cadavre était encore chaud. Une heure

après vinrent les Frères des Écoles chrétiennes qui creusèrent la fosse et y plantèrent une croix de bois blanc sur laquelle on écrivit : *Duval et ses deux aides de camp.*

D'Aulnay, comme souvenir de cette journée, prit le faux-col ensanglanté de Duval; il le porta dans son hôtel à Versailles, où un domestique trop zélé le prit et le rapporta le lendemain... blanchi et amidonné!



Toutes les visites des frères et amis n'ont pas eu de conclusions aussi dramatiques.

Ainsi, pendant le siége, un soir que nous étions réunis comme d'habitude à la rédaction, nous entendîmes un grand bruit dans la rue; c'étaient des gardes nationaux de la compagnie Razoua qui allaient manifester chez M. Thiers. N'ayant trouvé personne à l'hôtel, qui devait être démoli par eux deux mois plus tard, ils revinrent par le même chemin. Comme le cri de ralliement de la canaille a toujours été et sera toujours, je l'espère : A bas *le Figaro!* les citoyens ne manquèrent pas de le hurler en arrivant devant le journal. Tous ces gens, ivres-morts, comme il convient à de vrais démocrates, étaient armés jusqu'aux dents; et d'instinct, sentant que nous ne pouvions pas être nombreux, se préparaient à la lutte.

J'avoue franchement que la populace en foule m'a toujours paru redoutable ; rien à faire contre ces amas de brutalité et de lâcheté, contre ces gens qui sont mille contre un et sont d'autant plus féroces qu'ils savent n'avoir rien à craindre.

Nous aussi, quoique en bien petit nombre, nous étions armés de revolvers.

— Messieurs, dis-je à mes collaborateurs (nous étions au rez-de-chaussée), il est vraisemblable que nous allons être envahis, pillés et massacrés ; où vaut-il mieux nous défendre, dedans ou dehors ?

Tout le monde fut d'avis qu'il valait mieux se trouver dans la rue.

Au moment où nous sortions, un des gardes nationaux des plus avinés, horrible d'aspect, se mit à hurler d'une voix enrouée :

— A bas *le Figaro!* à bas les mouchards !

— Mon ami, lui dis-je, ne criez donc pas si fort!

— Et pourquoi que je ne crierais pas!

— Parce que M. Perrin, le directeur de l'Opéra, demeure en face, qu'il pourrait entendre votre voix de ténor et vous engager, car vous avez 70,000 francs dans le gosier.

Tout le monde se mit à rire.

— Il est rigolo, celui-là! dit un des héros.

Et la gaieté devint générale.

Et la troupe partit en plaisantant l'orateur qui m'avait interpellé, et en lui criant : Ohé ténor !

Je crois bien, par exemple, que si les citoyens avaient su qu'ils avaient affaire à moi, j'eusse trouvé le dénouement moins gai.

Rendons justice à tout le monde : le lendemain Razoua blâmait et désapprouvait la manifestation de sa compagnie. Quelle mauvaise compagnie ! soit dit entre nous.

HALÉVY.

J'ai déjà dit, et je ne l'ai que trop prouvé, je crois, que je ne voulais suivre aucun ordre dans ces notes, me réservant la facilité d'y faire entrer tel ou tel souvenir qu'éveillera en moi tel ou tel événement du jour.

Le dernier fait important de la vie parisienne, c'est l'ouverture du Nouvel-Opéra. Comme il a été grandement question, depuis quelque temps, de *la Juive*, que je considère comme le chef-d'œuvre de l'opéra français, je crois pouvoir réunir dans ces mémoires tout ce que je me rappelle de son auteur.

Sans vanité, je puis dire que le public me doit quelque peu d'avoir vu *la Juive* représentée à l'ouverture

de l'Opéra; bien que tout le monde ait été avec moi dans cette circonstance, on se rappelle que mes confrères firent en sorte, par leur silence, que toute la gloire m'en restât.

Revenons à l'auteur de ce bel ouvrage français. J'ai dit plus haut que je me croyais le droit de parler d'Halévy, de sa vie et de ses œuvres.

Non pas que j'aie été intimement lié avec lui, mais je l'ai assez connu pour apprécier ses qualités et pour protester contre l'espèce d'oubli dont les vivants intéressés enveloppent trop volontiers les morts.

*
* *

Bien que né dans une petite ville de province, je me sentais fait pour vivre à Paris; c'était pour moi la terre promise. Ce qui m'y attirait peut-être le plus, c'était l'idée de coudoyer dans la rue, de voir passer les gens en réputation, les grands artistes dont je lisais le nom dans les journaux. Je ne pouvais me figurer qu'on pût approcher tel ou tel personnage dont la gloire était alors dans toutes les bouches et à qui la postérité (nous y sommes déjà!) réservait des statues ou des bustes.

L'idée de me trouver en présence d'un homme de talent, d'un personnage célèbre m'a toujours fort impressionné et maintenant encore que j'ai eu le temps

d'être blasé sur les notoriétés artistiques ou autres, je ne dissimule pas le plaisir que j'éprouve à me trouver avec elles.

J'avoue, quelque respect que m'inspire la personne d'un souverain, qu'aucune impression n'égale celle que je ressens à la vue d'un de ces hommes qui ont puisé tout leur prestige dans leur valeur personnelle. On doit penser si ces sentiments, qui ne sont point éteints aujourd'hui, devaient être vifs alors que je débarquais de Blois en vrai petit provincial que j'étais.

Je me souviens que je débarquai en 1836; j'avais vingt-six ans et j'ouvrais de grands yeux à tout ce que je voyais; une cérémonie quelle qu'elle fût m'aurait fait courir d'un bout de Paris à l'autre.

Peu de jours après mon arrivée on inaugurait le pont du Carrousel; il y avait une revue en l'honneur de cette fête; les troupes étaient rangées dans la cour des Tuileries; on attendait le roi. Naturellement je cherchais tout d'abord à me bien placer lorsque j'aperçus un de mes amis, M. Janvier, l'avocat, qui venait de plaider à Blois, dans l'affaire de la duchesse de Berry. Il est le père du très-spirituel M. Janvier de la Mothe, mon ami aujourd'hui.

Je fis de mon mieux pour qu'il me distinguât dans la foule. Il me fit un signe et j'allai à lui.

— Voulez-vous bien voir? me demanda-t-il.

— Mais je ne désire que cela.

— Eh bien! venez avec moi.

Et, me faisant franchir les grilles, il me fit entrer dans la cour du Carrousel.

Je ne me tenais pas de joie; à peine à Paris, je me trouvais dans les rares favorisés qui pourraient voir le roi de tout près.

Tout à coup les tambours battirent aux champs. La famille royale venait de paraître. Louis-Philippe, escorté du duc d'Orléans, du duc de Nemours, des plus jeunes princes, commença à passer la revue. Certes, c'était pour moi, tout frais arrivé de Loir-et-Cher, un grand bonheur de pouvoir contempler de si près un souverain; eh bien, je dois le dire, je fus bien autrement impressionné la première fois que l'on me montra Horace Vernet, Lamartine, Gavarni, Musset ou Halévy.

Ce dernier était alors dans tout l'éclat de sa gloire; il venait de donner *la Juive;* l'on ne parlait que de lui, et l'on ne chantait que sa musique d'un bout de la France à l'autre. Curieux de tout voir, j'allai à l'Opéra. Ce fut pour moi un éblouissement. Non-seulement j'admirai le chef-d'œuvre que j'étais venu entendre, mais je fus surtout frappé par la composition du foyer. Les célébrités s'y promenaient par douzaines; c'étaient Roqueplan, Balzac, Beauvoir, A. Bertin, etc.; tous jeunes, étincelants, en plein talent; on me

montra au milieu d'eux un homme de trente et quelques années, assez grand, au front bombé, à la bouche fortement modelée, portant des lunettes et un collier de barbe noire. C'était Halévy.

Cette fois, et j'en demande humblement pardon à mes convictions royalistes qui sont cependant bien grandes, la majesté du talent l'emporta dans mon esprit sur celle du trône, et je regardai avec plus d'avidité la tête qui avait enfanté : *Rachel quand du Seigneur*, que celle qui avait produit la Charte de 1830.

Personne ne m'accusera d'être républicain, encore moins révolutionnaire, mais je ne puis me défendre d'admirer sans restriction ceux qui sont les premiers de leur nom, leurs propres ancêtres.

En résumé, quelque respect que j'aie pour la naissance, j'ai besoin de reconnaître une supériorité réelle, et la seule tête couronnée dont la vue pourrait m'émouvoir est celle de notre Saint-Père le pape.

Avec ces idées-là on peut juger de l'intérêt que m'offrait la moindre promenade à Paris. De tous les hommes remarquables que j'ai vus, Halévy est un des premiers, sinon le premier; aussi ai-je gardé très-vive l'impression que son aspect produisit sur moi.

Quant à son chef-d'œuvre, *la Juive*, je la sais par cœur; il n'est pas une phrase, un détail d'orchestre

qui ne soit gravé dans ma mémoire ; toutes les fois que je vois cet opéra, je l'écoute, je crois, avec plus d'intérêt encore ; car tout le monde sait qu'en fait de bonne musique, c'est celle qu'on a entendue le plus souvent qui fait le plus de plaisir.

Je n'ai pas la prétention de donner ici une biographie d'Halévy, ni une monographie de *la Juive*, le temps me manquerait pour réunir les matériaux nécessaires; mais je veux écrire tout ce que je sais de l'un et de l'autre et expliquer à la nouvelle génération ce qu'étaient les œuvres qui excitaient l'admiration de ma jeunesse.

Il suffit de prendre les journaux de février et mars 1835, pour voir que déjà la critique n'était pas toujours d'accord pour juger les ouvrages litéraires ou musicaux. Je copie, par exemple, ce que disait *le Voleur*, dans son numéro du 25 février 1835 :

« Nous rendrons d'abord une pleine justice à M. Scribe. Il a fait preuve l'esprit et de discernement dans le choix de son sujet. Les Grecs et les Romains, la pastorale, la féerie même, sont bien usés; le moyen âge commence aussi à se faire vieux et ne tardera pas à prendre rang parmi les antiquités...

. . . .

« Hâtons-nous de rendre les impressions que nous a laissées cette représentation. *La musique renferme plusieurs morceaux saillants ; mais plus d'une fois, il*

faut l'avouer, elle reste au-dessous de la situation, surtout au cinquième acte. En général, on sent le *manque de mélodies*, d'idées franches, larges et vraies. »

Si celui qui a écrit ces lignes étranges est encore vivant, il nous permettra de le trouver sévère, mais injuste. Le succès de *la Juive* est particulièrement dû à la profonde intelligence des situations qu'a montrée Halévy.

Plus loin, le critique anonyme avoue qu'on a vivement applaudi dans cette pièce chantée par Levasseur un finale habilement composé, mais où l'*école de Chérubini se fait trop sentir*.

Je rends la parole à ce juge difficile. Il dit en parlant du trio de l'anathème :

« Ce morceau finit à l'unisson, et cet excès de simplicité dans le moment où l'émotion est portée à l'excès, ne fait qu'ajouter à l'enthousiasme. Le finale du troisième acte est d'une belle facture, mais pourrait s'élever plus haut encore, car la situation est admirable..... Telles sont les parties les plus saillantes de cette œuvre qui fait honneur à M. Halévy, *mais ne saurait prendre rang à côté des chefs-d'œuvre de notre scène lyrique !* »

Mon Dieu, qu'il est heureux pour tout le monde et

surtout pour lui-même que ce critique n'ait point embrassé la profession de prophète!

Je ne parle pas de M. Castil Blaze, qui déclara carrément que *la Juive* était une pièce de Franconi. Pauvre Castil Blaze, il a, lui aussi, trouvé des juges sévères quand il s'est livré à la composition dramatique !

Lorsqu'il donna, à l'Opéra-Comique, son drame lyrique intitulé *Pigeon vole ou Flûte et poignard !* dont il avait commis les parole et la musique, le public, distrait, se mit à jouer à pigeon vole. Ainsi mourut cet ouvrage, qui n'avait rien de commun avec *la Juive*.

Je donnerai, du reste, quelques comptes rendus des journaux de l'époque, et on y verra que malgré quelques appréciations dont le temps a fait justice, le succès de *la Juive* fut immense. L'interprétation ne fit pas défaut plus que l'inspiration et il suffit de rappeler que Nourrit (plus tard Duprez), Lafont, Levasseur, mesdemoiselles Falcon et Dorus créèrent les principaux rôles de *la Juive*, pour faire comprendre l'intérêt qui s'attachait à de pareilles exécutions.

Au jour de la première représentation de *la Juive*, Habeneck était au pupitre de chef d'orchestre et on remarquait dans la salle : le duc d'Orléans et la famille royale, tout ce que la cour et le faubourg Saint-Germain, tout ce que la finance comptent de grands

noms, M. Vatry, le docteur Véron, le marquis de Lagrenaye, le docteur Pasquier, Lavalette, Lautour-Mézeray, M. de Boigne, le marquis d'Aligre, etc, etc. Ce fut une des grandes solennités de l'Opéra et ceux qui se trouvaient sur la scène après le cinquième acte ont pu constater que l'émotion avait gagné tout le monde ; on s'embrassait, on pleurait de joie.

Duponchel, qui était alors directeur et chez qui Halévy avait écrit sa partition dans sa maison de campagne de Crosne, bien que peu démonstratif d'ordinaire, ne pouvait s'empêcher de faire comme les autres.

Il avait donné des soins tout particuliers à cet ouvrage et fait appel à toutes ses connaissances artistiques. Le hasard voulut que tout vînt de lui jusqu'au costume de Rachel,qui est si connu maintenant. Duponchel possédait dans son cabinet une gravure de la Circoncision ; or un jour qu'on cherchait avec mademoiselle Falcon la forme de la coiffure qui convenait au personnage qu'elle allait jouer, ses yeux s'arrêtèrent sur la fameuse estampe. Immédiatement le costume entier fut décidé.

Il était composé de la manière suivante : pour la coiffure, un turban orné d'un voile et de bandelettes en barége blanc.

La jupe était en satin bouton d'or, coupée de deux bande de velours oreille d'ours et ornée de glands d'or.

On connaît les autres costumes popularisés par les lithographies de Grévedon.



Chose étonnante au théâtre, *la Juive* a été exécutée telle qu'Halévy l'a écrite, c'est-à-dire que les études n'ont occasionné que fort peu de coupures et de remaniements. C'était cependant le premier grand ouvrage du maître.

Aux répétitions, il n'y eut que fort peu de discussions avec les artistes ; chacun faisait de son mieux et Nourrit, qui avait choisi le rôle d'Éléazar, montrait autant de zèle que s'il avait été l'un des auteurs. C'est ce qui a accrédité cette erreur qu'il avait collaboré à la pièce. C'eût été, du reste, un grand honneur pour lui, car c'est un des plus beaux poëmes d'opéra que l'on ait faits. Scribe n'a jamais voulu démentir les bruits que l'on faisait courir sur les collaborations plus ou moins avouées qu'on lui prêtait.

— A quoi bon réfuter ces bruits calomnieux, disait-il à l'un de ses amis ; je perdrais à écrire des lettres rectificatives le temps que je mets à faire une pièce ; on ne fera jamais croire à personne que mon théâtre n'est pas de moi ; j'ai trop le respect de moi-même pour me défendre de pareilles accusations.

Et, de fait, l'honnêteté littéraire de Scribe n'a jamais pu être discutée ; combien de ceux qui lui ont envoyé des pièces exécrables, n'ont-ils pas été étonnés de voir un beau soir leur nom associé à celui du maître du théâtre moderne. Il lui eût été bien facile de démarquer telle ou telle idée et de se l'approprier, il avait plus de talent cent fois qu'il ne fallait pour que le propriétaire de l'idée s'en aperçût.

D'un mauvais drame en cinq actes, il faisait un vaudeville en un acte et disait à celui qui croyait son ouvrage bien oublié : « Votre nom sera sur l'affiche à côté du mien ; vous toucherez les mêmes droits que les miens. »

Bien des gens ont prétendu que Scribe avait accepté des collaborations anonymes ; il ne faut voir dans cette assertion que l'effort constant des médiocres pour rapetisser ceux qui grandissent.

La vérité est que Scribe a pu admettre dans les centaines de pièces qu'il a écrites, telle ou telle observation et en faire son profit, mais son théâtre lui est très-personnel, et la meilleure preuve, c'est que tous ses collaborateurs ont gardé vis-à-vis de lui la distance qu'il y a entre des talents inférieurs et un esprit de premier ordre.

M. Léon Halévy est peut-être le seul littérateur dont il eût accepté *la coopération*, sinon la collaboration, comme le frère du maëstro le dit lui-même.

Je transcris la note de M. Léon Halévy dans une brochure de souvenirs relatifs à son illustre frère :

*
* *

« Scribe, homme vraiment supérieur, du commerce le plus charmant et du caractère le plus sûr, avait, avec la passion du théâtre, celle du travail, mais du travail toujours nouveau... Il n'aimait pas s'appesantir longtemps sur le même ouvrage et sa merveilleuse facilité de conception et d'exécution ne le lui eût pas permis.

« On ne pouvait, du reste, raisonnablement exiger qu'un homme si occupé, si surchargé d'engagements et de travaux, et dont deux ou trois théâtres attendaient sans cesse les œuvres promises et exigibles par traités, après avoir livré un poëme au compositeur qu'il avait choisi, se mît pendant une année, pour d'incessantes modifications, au service de ses exigences, de ses caprices ou même des nécessités de son art. Certes, il n'aurait pas refusé à mon frère, qu'il aimait, ce sacrifice, si celui-ci l'eût réclamé ; mais mon frère avait près de lui un coopérateur toujours prêt : j'évite à dessein le mot de *collaborateur*, et j'emploie l'expression la plus propre à la modeste mission que je m'étais assignée, mission qui, je puis le dire, n'était pas exempte d'abnégation, et dont le moindre mérite fut le désintéressement.

« Un accord tacite s'était donc naturellement formé sur ce point entre nous. De précédents rapports s'étaient d'ailleurs établis entre Scribe et moi, et une circonstance nouvelle vint, un peu plus tard, les resserrer. Scribe avait été nommé à l'Académie française en remplacement d'Arnault, l'auteur de *Marius à Minturnes*, de *Germanicus* et des *Fables*. Il avait bien voulu, pour son discours de réception, me demander quelques documents, quelques aperçus sur la vie et les ouvrages d'un homme qui m'avait voué une constante et affectueuse bienveillance, et dont j'avais été, jusqu'au jour de sa mort, le répétiteur et le suppléant à l'École polytechnique, dans la chaire de littérature où, pendant trois années, il avait remplacé Andrieux. Scribe n'oublia pas ce léger service, qu'il m'avait été si doux de lui rendre, et il manifesta toujours le plus complet assentiment, la plus franche et la plus cordiale adhésion aux changements, qu'à la demande de mon frère, j'apportais aux poëmes dont il écrivait la partition; retouches de détails, sans doute, mais importantes pour le compositeur, parce qu'il lui suffit souvent de huit vers et même de quatre lignes rimées selon son oreille et accentuées selon son cœur pour tenir le public en haleine par un magnifique chœur ou un *andante* passionné.

« Je débarrassais, il est vrai, d'un grand souci le fécond et ingénieux écrivain, mais il m'honorait d'une

confiance dont j'étais touché, en même temps que j'appréciais vivement la faculté de contribuer au succès d'œuvres qui m'étaient chères. Que l'on ne croie pas, du reste, que Scribe y mît de l'indifférence, il n'aurait jamais accepté un changement mal fait ou qui, dans ses idées, pût nuire à l'ouvrage. Mais, quand il reconnaissait que la pièce et le musicien trouvaient également leur compte à ce qui avait été ajouté ou modifié, il applaudissait le premier et remerciait avec effusion. J'en fis mille fois l'épreuve.

« Placé près d'Halévy à l'une des répétitions de *Guido*, et entendant pour la première fois la romance : *Pendant la fête une inconnue*, chantée d'une manière si ravissante par Duprez, il s'écria avec un étonnement naïf et une joie sincère : « Oh ! le délicieux morceau ! Mais je n'ai pas fait ces paroles-là ! Où est donc votre frère, pour que je le remercie? »

« Je rendrai la même justice à Planard, à qui l'Opéra-Comique doit un si grand nombre d'excellents poëmes, et qui a fait *l'Éclair* avec M. de Saint-Georges, l'habile et heureux collaborateur de mon frère.

« Jamais homme ne fut plus agréablement surpris que lui, lorsqu'à l'une des répétitions de *l'Éclair* il entendit une mélodie charmante, qui avait paru faire longueur dans un duo du second acte, transportée au commencement du troisième sur des paroles nouvelles que mon frère m'avait demandées la veille, et que je

lui avais faites dans la nuit ; c'était la célèbre romance : *Quand de la nuit l'épais nuage*, dont la musique est devenue si populaire. Les deux auteurs du poëme me serrèrent la main ; ils auraient fait aussi bien, mieux sans doute ; mais j'étais là près du piano du compositeur, et, quand j'adaptais mes vers à ses mélodies, je croyais écrire sous sa dictée. »

*
* *

Revenons à *la Juive*. On a dit que les paroles de l'air : *Rachel, quand du Seigneur, etc.*, sont de Nourrit, c'est la une légende possible, mais je ne la crois pas assez fondée pour la répéter.

Non pas qu'il ne faille pas admettre que de grands artistes ne sont pas bien souvent utiles aux auteurs ; je crois, au contraire, qu'il n'y a pas de bons ouvrages, sans une sorte d'association de pensée, de collaboration entre les auteurs et les interprètes. Une idée vient à un écrivain, à un compositeur, mais elle n'est pas toujours à l'optique du public, et celui qui est constamment en communication avec lui, peut en trouver souvent le juste point de vue.

C'est ainsi que le fameux air de Rachel : *Il va venir*, que mademoiselle Krauss a chanté le soir de l'ouverture de l'Opéra, était dans l'esprit de Scribe et d'Halévy une mélodie qui devait être dite avec passion,

presque avec violence. Bien des fois mademoiselle Falcon la répéta en suivant les instructions des auteurs. Quelque zèle qu'elle y mît, jamais l'effet qu'on attendait ne se produisait. Enfin un jour elle s'adressa à eux :

— Il m'est impossible, dit-elle, de chanter cet air avec la passion exaltée qui m'est indiquée. Ce : *Il va venir !* n'est pas le cri d'une femme ardente et passionnée qui attend impatiemment son amant, c'est l'expression du désir contenu d'une jeune fille, qui craint en même temps qu'elle espère l'arrivée de celui qu'elle aime ; il n'y a là qu'un élan d'amour et de pudeur ; je suis certaine que toutes les femmes diraient comme moi !

En présence de tels arguments, les auteurs n'insistèrent plus. Mademoiselle Falcon chanta l'air comme elle l'avait compris. On sait quel succès il a eu. Les autres chanteuses ont suivi les indications de leur illustre devancière et tout le monde y a gagné.

Mademoiselle Falcon elle-même ne perdit rien à cette heureuse modification de l'air : *Il va venir*, car la légende affirme que ce fut à cette occasion que le marquis d'Aligre, que j'ai cité plus haut, et dont je parlerai plus loin, lui fit un legs fort important.

Désireux d'avoir quelques renseignements intimes sur *la Juive*, je m'adressai dernièrement à Duprez. On sait que le plus grand des chanteurs modernes

reprit le rôle d'Eléazar après Nourrit. Voici à peu près ce qu'il m'a raconté de ses relations avec Halévy :

« Après sept ans d'exil en Italie, je descendis, en 1836, à Paris, hôtel de Castille ; au bout de quatre jours Halévy, qui était alors directeur général de la musique à l'Opéra se présenta chez moi de la part de Duponchel. Il me demanda si je ne voudrais pas chanter à Paris, à l'Académie royale de musique.

« — A quelles conditions ? me demanda-t-il.

« Je lui expliquai ma situation et je lui dis quelles étaient mes prétentions.

« Ici j'aperçus une légère contraction de sourcils au-dessus de ses lunettes.

« — Soit, dit-il en se retirant, je communiquerai vos propositions à M. Duponchel.

« Nous nous saluâmes, et j'attendis.

« J'attendis cinq mois ; au bout de ce temps je pris bravement mon parti et j'écrivis à Duponchel. Je lui demandai carrément si je devais rester un ténor italien, ou si je pouvais espérer devenir un chanteur français.

« Le moment était probablement opportun, car un mois plus tard j'étais engagé à l'Opéra.

« Là, je retrouvai Halévy ; il me fit les honneurs du théâtre avec toute l'aménité qu'on lui connaissait.

« Entre autres incidents je me rappelle l'anecdote suivante :

« Un soir, pendant que le rideau était baissé et qu'il me présentait à diverses personnes qui se trouvaient sur la scène, j'entendis une des plus jolies filles du corps de ballet chuchoter à quelques pas du groupe que nous formions. Presque malgré moi je tendis l'oreille et je saisis le dialogue suivant :

« — Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

« — C'est Duprez, le nouveau ténor.

« — Ah ! et combien gagnera-t-il ?

« — Soixante mille francs !

« — Soixante mille francs, ce *crapaud-là*, pour remplacer Nourrit, ça serait drôle !

« J'avoue que ces quelques phrases me rendirent d'autant plus rêveur que je savais bien que tout le monde allait me jeter Nourrit à la tête. Enfin je débutai et vous savez le reste.

« Pendant mes débuts à l'Opéra, Halévy se trouva obligé de garder la chambre. J'allai le visiter.

« — Qu'avez-vous ? lui demandai-je en entrant.

« — Eh mon Dieu, me dit-il en souriant, j'ai mal aux genoux, et je vous assure que cela m'humilie beaucoup !

« Je lui affirmai que cela ne touchait en rien à sa gloire et nous parlâmes de l'ouvrage qu'il écrivait. C'était *Guido et Ginevra*.

« — Tenez, me dit-il, voici un morceau que je viens de composer pour vous ; et il me joua la délicieuse romance : *Pendant la fête une inconnue, etc.*

« Je l'appris et je retournai la chanter chez lui : il demeurait alors rue Papillon. Ce fut là notre trait d'union, et c'est d'après cet échantillon qu'il écrivit le reste du rôle.

« Halévy guéri, après que j'eus chanté *Guillaume Tell, Stradella* et *les Huguenots*, il fallut en passer à *la Juive*. Je n'hésitai pas à me transformer ; le rôle était coloré et me plaisait infiniment ; les répétitions commencèrent ; Halévy était enchanté ; ce n'était rien encore, et le jour où je lui témoignai le désir de rétablir le bel *andante* de la Pâque (*Dieu, que ma voix tremblante*) qui n'existait que dans la partition de piano, Halévy eut un moment d'enthousiasme, d'effusion, qui le poussa à me sauter au cou.

« Jamais je n'oublierai cette accolade.

« Les répétitions de *Guido et Ginevra* commencèrent ; le maëstro parut très-satisfait de moi, et je me souviens qu'un soir que je me promenais avec lui, il m'offrit un magnifique verre de cristal qui pouvait contenir une bouteille de champagne. Je fus très-touché de ce souvenir du grand maître et je gardai précieusement le verre.

« Arriva bientôt *la Reine de Chypre*. Je me rappelle

tout le petit remue-ménage qu'il y eut à ce sujet au théâtre. Non-seulement la reine de Chypre était reine à Chypre mais à l'Opéra. Madame Stoltz était alors au plus brillant de sa carrière. Bien qu'elle fût grande artiste, les succès de ses camarades ne lui étaient pas les plus chers. Le duo des deux chevaliers faisait grand bruit.

« Arriva la première répétition d'orchestre. Halévy s'était peut-être un peu trop complu à charger d'ornements et de dessins d'orchestre la délicieuse phrase : *Triste exilé sur la terre étrangère;* le charme de cette mélodie était plus qu'amoindri, presque écrasé sous la lourdeur de l'accompagnement.

« Barroilhet surtout se livrait à un désespoir tragi-comique; il courait de l'un à l'autre, se plaignant à M. de Saint-Georges, au directeur et me disant à moi, son partner : — « Mon cher, si cela reste ainsi, nous sommes f...lambés! » puis il se frappait la tête contre les coulisses, donnant au diable la tendance qu'ont les musiciens savants de défigurer trop souvent leur première inspiration mélodique.

« Heureusement que le directeur, le collaborateur, les artistes firent tant auprès du maëstro, qu'il se vit obligé de faire le sacrifice de ses dessins d'orchestre. — « Soit! dit-il, j'accompagnerai le duo comme une simple romance! »

« Ce qui fut dit fut fait, et le succès a prouvé ce jour-

là, par exception, qu'une opposition peut quelquefois avoir raison.

« Plus tard, quand il fut question de *Charles VI*, Halévy et Casimir Delavigne me dirent qu'ils me confieraient ce rôle. Le jour de la distribution arriva. Barroilhet devint Charles VI et moi Charles VII.

« Cet ouvrage fut le dernier opéra d'Halévy où j'eus une *création*. Il me causa bien des désagréments, mais je n'en restai pas moins dans d'excellents termes avec le grand compositeur qui, bien qu'un des chefs de l'école officielle du Conservatoire, envoya souvent des élèves à mon école spéciale de chant. »

*
* *

Il me semble intéressant pour mes lecteurs, et surtout pour les artistes, de constater une fois de plus que les chefs-d'œuvre ne s'enfantent pas d'eux-mêmes et sont presque toujours le résultat de longs tourments et de terribles inquiétudes.

Bien des gens ne se doutent pas, en entendant une phrase musicale qui entre dans l'oreille avec tant de facilité, de la peine que le compositeur a mise à la polir, à arrêter ses contours.

On a beaucoup parlé de la facilité merveilleuse de Rossini ; on a raconté cent fois qu'un matin qu'il

écrivait dans son lit, il avait mieux aimé composer une nouvelle mélodie que se lever pour reprendre une page tombée à terre dans sa chambre. C'est là une chose possible, mais tous les ouvrages ne se font pas avec ce laisser-aller, et je suis convaincu que Rossini lui-même, s'il avait laissé tomber le trio de *Guillaume Tell* se serait empressé de le ramasser.

La Juive fut composée à cette heure solennelle où l'artiste sent que la bataille décisive va se livrer, que l'occasion de vaincre se présente aussi belle que possible et qu'il est condamné à ne pas la manquer. Comme l'a dit M. Beulé dans son éloge académique, on est alors forcé de faire un chef-d'œuvre et il ajoute : « Halévy sentait le danger et n'en était que plus enflammé. Ceux qui l'ont vu de près à cette époque étaient frappés de son exaltation. Il était malade et il avait peur de mourir, non point à la façon des âmes pusillanimes ou troublées par la superstition, mais à la façon des âmes éprises de la gloire : il avait peur de mourir avant que son œuvre fut achevée et son nom sauvé de l'oubli. »

Un de ses amis raconte ainsi les souffrances auxquelles Halévy était livré pendant qu'il composait *la Juive*.

En proie à toutes les terreurs, il se croyait atteint d'une maladie grave qui n'exista jamais que dans son

imagination. La mort lui apparaissait sans cesse, et pour la fuir il changeait de place à tous moments : il travaillait tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, rarement chez lui. A cette époque le *Don Juan* de Mozart était en répétition à l'Opéra français. Pour la conclusion dramatique et musicale de l'œuvre, on avait ajouté au dénouement une longue procession de damnés, de squelettes, s'avançant une torche à la main, un cortége de jeunes filles déposant à terre le cercueil de leur compagne. Dona Anna sortait à moitié de sa bière, avec son voile noir et une couronne blanche. La funèbre cérémonie s'accomplissait sur le *Dies iræ* du *Requiem*.

Halévy, que ses fonctions appelaient au théâtre, ne pouvait concevoir que l'on supportât un pareil spectacle ; il s'éloignait en toute hâte et allait chercher un refuge bien loin, dans les Champs-Elysées, au bois de Boulogne. Le soir, il éprouvait une invincible répugnance à regagner seul son logis, rue Montholon.

Parmi les chefs de service, il y en avait un à l'Opéra, que du reste il connaissait de longue date, mais qui se trouva tout à coup l'objet d'une prédilection dont la cause lui échappa toujours. Il demeurait près de la rue Montholon, et Halévy n'oubliait pas de lui dire : « Mon ami, si rien ne te presse, attends-moi, nous ferons route ensemble. »

L'autre ne demandait pas mieux et ne voyait en cela

rien que de très-flatteur. Il attendait Halévy et l'accompagnait jusqu'au coin de sa rue. De là il n'y avait plus que quelques pas, et l'auteur de *la Juive* les franchissait presque d'un seul bond.

Les étranges conditions dans lesquelles fut conçue *la Juive* et que je viens de raconter, ne nuisirent heureusement en rien à l'œuvre d'Halévy qui a encore triomphé sur le nouveau théâtre de l'Opéra.

Malgré moi, en entendant la Rachel d'aujourd'hui, Mlle Krauss, une grande et vaillante artiste, je me rappelai une autre interprète de *la Juive*, dont j'ai parlé tout à l'heure, Mlle Falcon. On sait comment elle fut forcée de quitter l'Opéra ; sa voix, ce merveilleux instrument d'une intelligence hors ligne, était brisée.

Comme il est de la nature humaine de toujours espérer, l'infortunée cantatrice crut à la possibilité d'une guérison. On la soumit à un traitement emprunté à la médecine russe d'alors ; on imagina de la mettre sous une sorte de cylindre de verre, sous une cloche, sans doute pourvue d'un air spécial ; je ne sais, à vrai dire, quel fut le traitement qu'elle subit ; toujours est-il que la voix revint quelque peu et que Mlle Falcon, croyant qu'elle pourrait encore supporter les fatigues d'une représentation, donna dans *la Juive* une représentation d'adieux.

Je dînais ce soir-là à l'hôtel des Princes, invité par

les *dominotiers* qui avaient un dîner tous les ans dans la salle mauresque qui est maintenant celle du restaurant Noël, passage des Princes. Parmi les convives je citerai d'abord Jobert de Lamballe, Dantan jeune, Jules Gérard, Robert Houdin, le marquis de Turgot, Laborie, Toirac, Velpeau, tous morts aujourd'hui, puis Berthoud, Edouard Renaud, l'architecte, Salle de Gosse, Jousserandot et votre serviteur, tous fort enchantés d'être encore de ce monde.

M. Privat, le maître de l'hôtel, donnait, moyennant 40 fr. par tête, un dîner qui valait au moins cent francs. Tous les mets recherchés y figuraient, les laitances au coulis, tous les raffinements gastronomiques y étaient accumulés.

Ce soir-là je fus fort maltraité par les autres convives parce que je quittai la table presque au commencement du dîner. Je voulais être à la représentation d'adieux de Mlle Falcon avant le lever du rideau. J'y arrivai malgré tous les obstacles.

Quelle soirée! je ne l'oublierai jamais! Je verrai toujours la pauvre chanteuse lutter de toutes ses forces contre cette voix qui ne pouvait plus former un son. Par des salves d'applaudissements répétés, le public lui faisait comprendre la part qu'il prenait à sa douleur et elle, Mlle Falcon, baissant la tête et laissant tomber ses bras, semblait dire : « Vous voyez! je ne peux pas! »

Tout le monde pleurait, et rien qu'en écrivant ces lignes, je ne puis me défendre contre mon émotion.

Revenons à Halévy.

Il était, disait son ami Édouard Monnais, du nombre de ces artistes qui, toujours mécontents d'eux-mêmes, cherchent sans cesse un mieux possible et ont besoin de contrainte pour se résigner à faire seulement bien. Pour eux le dernier moment seul triomphe heureusement de leurs scrupules et met un terme à leurs hésitations. Ce dernier moment, Halévy l'attendait presque toujours pour se décider à écrire. Au milieu des occupations qui l'assiégeaient du matin au soir, et avec sa défiance habituelle de lui-même, on conçoit que sa partition (il composait alors *Guido et Ginevra*) n'avançât pas vite.

Enfin, quand il n'y eut plus moyen de reculer, on indiqua une répétition, et un chœur fut mis à l'étude. Les autres morceaux arrivèrent au fur et à mesure que l'auteur les terminait. Le finale de l'un des actes se fit désirer avec tant d'impatience, que l'on pria quelqu'un de veiller auprès du compositeur, et, quelle que fût l'heure de la nuit, de ne le quitter qu'avec la certitude que le finale était achevé et qu'il n'y avait plus qu'à le livrer à la copie. — Si l'on me donnait trois ans pour faire un ouvrage, disait Halévy à

M. Édouard Monnais, je voudrais bien savoir si je parviendrais à me satisfaire ?

— Si l'on vous donnait trois ans, lui répondit celui-ci, vous ne commenceriez que le douzième mois de la troisième année, non par paresse, mais parce que vous ne sauriez pas vous passer de la plus puissante des muses, le dernier moment.

Halévy plaisantait lui-même sur cette invincible disposition à toujours différer, dont les exemples sont si communs chez les compositeurs les plus célèbres.

Il était à la veille de donner un opéra-comique et un ami lui demandait s'il avait fait son ouverture.

— Pour qui me prenez-vous ? répliqua-t-il en souriant.



Halévy, comme tous les grands producteurs, travaillait sans cesse, presque à son insu ; une idée germait dans son cerveau, s'y développait et se manifestait comme spontanément. Il avait même parfois besoin de se distraire pour laisser à son esprit le soin de mûrir une pensée. La conversation lui était alors nécessaire, le bruit presque indispensable ; il composait généralement en causant, en jouant au whist, ou se mettait dans son fauteuil en fermant les yeux comme un homme qui dort ; peu à peu les invités s'en allaient, il se levait et écrivait sa pensée. Rare-

ment il travaillait au piano ; il ne se servait guère de cet instrument que lorsqu'il orchestrait, et pour se rendre compte de tel ou tel accord.

Ses manuscrits, qui sont tous entre les mains de sa veuve, offrent cette singularité qu'ils sont couverts de petits dessins, de *bonshommes*, pour dire le mot, esquissés d'une façon presque inconsciente et évidemment tracés par la main, pendant que l'esprit travaillait à bien autre chose. Un grand nombre de ces dessins, qui sont tantôt un profil, un ornement, un vase, etc., ont pour point de départ ou une clef de sol, ou un dièze, ou un bémol, ou un accord, ou un signe musical quelconque ; peu à peu le premier dessin est modifié par une adjonction, un caprice de plume et devient soit une tête, soit une maison.

Ces partitions, qui sont écrites sur papier à musique de grand format, sont du reste d'une netteté parfaite, presque calligraphiées.

Parfois aussi, et je tiens ce détail de madame Halévy, quand il était accablé de travaux divers et qu'il avait un opéra à composer, il partait avec elle pour la campagne passer une journée. Il s'absorbait en chantonnant à la promenade, et au bout d'un long temps de silence il disait :

— Je viens de faire une grande scène. On rentrait et il écrivait ce qu'il avait pensé ; quelquefois, sous

l'impression de la scène qu'il venait de composer, ses yeux s'emplissaient de larmes, c'est ce qui lui arriva quand il écrivit le beau trio : *O souffrance mortelle*, du *Val d'Andorre*.

— Je me rappelle, me racontait madame Halévy, qu'un matin il vint à moi et me dit : — J'ai mon second acte à terminer aujourd'hui. Je suis de commission à l'Hôtel-de-Ville, j'ai deux réunions à l'Institut, tant de rendez-vous au Conservatoire, ceci pour tel ministère, etc., etc., je ne vois qu'un moyen de sortir de là : allons déjeuner à Saint-Germain.

On partit et il travailla comme je viens de le dire.

Ainsi que presque tous les compositeurs, Gounod excepté, Halévy n'aimait pas à jouer sa musique ou du moins, il ne le faisait qu'en petit comité, en famille. Si quelqu'un des siens lui parlait de ses travaux, il répondait avec une grande simplicité : — Je viens de faire tel morceau ; je crois que c'est une bonne chose.

Les jours de premières représentations étaient de cruelles épreuves pour Halévy ; cette nature sensible au delà de toute expression, dégustait, pour ainsi dire, les souffrances du musicien. Il ne pensait qu'aux accidents qui peuvent résulter de l'inintelligence d'un chanteur, d'un choriste, d'un musicien de l'orchestre, d'un garçon d'accessoires ; tout lui semblait redoutable.

Comme on le pense bien, sous le poids de pareilles émotions, il dînait peu ou point les jours des premières représentations de ses ouvrages. Le soir de la première des *Mousquetaires de la Reine* et quand il eut constaté son grand succès, Halévy rentra chez lui avec madame Halévy. Il s'était soustrait aux nombreux amis qui viennent vous féliciter plus ou moins sincèrement aux jours de succès.

Heureux d'être enfin seul, il dit à madame Halévy : « Je souperais bien ! » Il était deux heures du matin, tout le monde dormait. On court à l'office, on y découvre un morceau de bouilli froid et de la salade. Halévy tout joyeux se met à table. A ce moment, un coup de sonnette retentit. — Qui peut sonner à pareille heure? demande Halévy inquiet, comme Gaveston dans *la Dame Blanche*.

On ouvre en hésitant et qui voit-on entrer? M. de Saint-Georges, l'auteur du poëme des *Mousquetaires de la Reine*.

— Comment, on soupe ici! s'écrie M. de Saint-Georges, mais je meurs de faim, donnez-moi de ce que vous mangez!

— Voilà notre menu! dit Halévy en montrant le bœuf.

— Comment, rien que cela? fait Saint-Georges un peu désappointé. Puis, se tournant vers madame Halévy : — Avez-vous des œufs?

— Oui, il en reste quelques-uns.

— Avez-vous du fromage ?

— En voici.

— Nous sommes sauvés! donnez-moi un réchaud! et, retroussant ses manches, le collaborateur d'Halévy se mit au travail en disant : « Je vais vous faire une omelette à la moelle de paon ! »

Si le repas fut bon, inutile de le dire, car on avait l'appétit que donne un grand succès.

Et voilà les soupers que ne soupçonnent pas bien des gens qui se figurent que les vrais artistes ne peuvent pas se passer de truffes ni de champagne. Une omelette, du bouilli, une salade leur suffisent : avec un peu de gloire, par exemple!

Dans la conversation que j'eus avec Duprez, le grand chanteur, en me parlant de *la Reine de Chypre*, m'avait, comme on l'a vu, nommé M. de Saint-Georges; or, comme l'auteur de *l'Éclair*, du *Val d'Andorre*, des *Mousquetaires de la Reine*, etc., collaborateur de presque tous les ouvrages d'Halévy, était de mes meilleurs amis, je ne manquai pas de m'adresser à lui.

Je lui demandai de vouloir bien me donner quelques renseignements sur le grand compositeur.

M. de Saint-Georges me répondit par la lettre suivante, que je copie sans y changer un mot :

« Mon cher Villemessant,

« Vous me demandez quelques souvenirs de ma longue collaboration avec mon ami Halévy ; ma mémoire n'a aucun effort à faire à cet égard, car je n'ai pas plus oublié l'homme dont il s'agit, que le public n'oublie ses œuvres !

« Halévy, grand prix de composition musicale, élève distingué de *Chérubini*, qui l'aimait comme un fils, était de retour de Rome, depuis trois ans, sans avoir pu trouver un poëme à mettre en musique.

« Un poëme!!! Le rêve de tous les jeunes musiciens, cette clef magique qui doit leur ouvrir la porte du temple.

« Clef bien souvent rouillée par le temps avant d'entrer dans la serrure !

« Une circonstance heureuse favorisa le jeune maître.

« M. le duc d'Aumont, gentilhomme de la chambre du roi Charles X, chargé de l'administration supérieure des théâtres royaux, racontait un jour, devant Chérubini, l'étrange aventure d'un pauvre ouvrier charpentier qui travaillait à son château de Montgeron, et qui, un beau matin, se trouva héritier d'une immense fortune; mais l'amour de son état était si grand, chez le nouveau millionnaire, qu'il ne consentit à jouir de

sa succession qu'après avoir achevé le travail qu'il avait commencé.

« — Mais voilà un charmant sujet d'opéra-comique, dit aussitôt Chérubini, et si M. le duc voulait m'autoriser à faire traiter cette anecdote au théâtre, pour un de mes élèves, j'oserais lui répondre qu'il n'en aurait aucun regret !

« Le duc y consentit, charmé, comme la plupart des gens du monde, d'être pour quelque chose dans une œuvre dramatique.

« Peu de jours après, *Guilbert de Pixérécourt* me demanda une pièce sur cette donnée. Je ne connaissais pas Halévy. — Pixéricourt nous présenta l'un à l'autre, et nous fîmes *l'Artisan*, le premier ouvrage de mon illustre collaborateur.

« — Je ne vous promets pas un grand nombre de représentations, nous dit le directeur, mais vous en aurez au moins douze ou treize.

« Il tint sa promesse, nous fûmes joués TREIZE fois — pas une de plus !

« Pourquoi *treize* ?

« Mystère !... que nous n'avons jamais pu éclaircir !

« Lorsque Véron, directeur de l'Opéra, qui avait le flair des gens de talent, choisit Halévy pour écrire la musique de *la Juive*, le jeune maëstro, ravi d'avoir une pareille œuvre entre les mains, se livra au travail

avec une telle ardeur qu'il prenait à peine quelques heures de sommeil.

« Une fièvre ardente le consumait, la fièvre du génie !

« Il se levait la nuit, courait à son piano, frappait quelques accords, puis revenait chercher un repos qu'il ne trouvait pas.

« On m'a raconté que dans une de ces nuits d'hallucination, on l'entendit remuer la vaisselle de son buffet; réunissant tous les bouchons de liége, qu'il rencontrait sous sa main, et les rangeant sur sa table de travail, pour se représenter à lui-même le défilé de son premier acte, et se rendre compte des différents groupes, qui devaient passer sous les yeux du public.

« Le résultat de tant de labeurs fut une œuvre magnifique, avec laquelle devait s'ouvrir un théâtre qui semble créé pour elle !

« Après *la Juive*, *l'Éclair* vint affirmer la flexibilité du talent d'Halévy.

« Une courte anecdote à propos de cette dernière pièce !... Il est d'usage que l'auteur des paroles touche un tiers du prix de la partition.

« Le lendemain de notre première représentation, Halévy, le plus désintéressé des hommes, vint m'annoncer avec un vif embarras que l'éditeur de sa première partition (*l'Artisan*) ne l'avait gravée qu'à la

condition de payer 3,000 francs son premier ouvrage à l'Opéra-Comique.

« Je lui répondis que je consulterais mon collaborateur, M. de Planard, qui trouva, comme moi, le traité désastreux pour notre musicien ; et nous convînmes de la réponse.

« —Libre à toi, dis-je à Halévy, de vendre ta musique 3,000 *francs*, quoique franchement elle vaille mieux que cela, mais quant à notre poésie, dans laquelle on trouve des vers sublimes comme ceux-ci :

A mes deux cousines
Je pense toujours,
Les gentilles mines,
Ce sont deux amours ;

nous l'estimons à un plus haut prix ! On n'a pas tous les jours de pareilles inspirations, et nous en exigeons des sommes immenses.

« Halévy rit beaucoup de cette prétention, mais l'éditeur paya neuf mille francs la partition !

« Le lendemain, on nous en offrait dix-huit mille !

« Je ne suivrai pas Halévy dans sa vie artistique, ce serait une biographie intéressante, mais qui dépasserait les bornes de cette lettre. Je ne procéderai plus que par anecdotes. Un mot, un trait suffisent souvent, pour mieux peindre un homme, que tous les biographes ne pourraient le faire.

« *Les Mousquetaires de la Reine* étaient en pleines répétitions ;

« Quelques jours encore et la première représentation devait avoir lieu.

« Halévy orchestrait dans son cabinet les dernières pages de son ouverture, lorsque, tout à coup, il pâlit, une sueur froide inonde son front.

« Une cruelle déception venait de l'atteindre !...

« On chantait dans la cour de la maison voisine la ronde militaire qui termine son premier acte.

« — Ah ! mon Dieu, s'écria-t-il ; cet air, que je croyais original ; que j'avais composé avec tant de soin, ce n'est qu'une réminiscence ! — Je suis perdu... je n'ai plus d'idées...

« Et tremblant, consterné, il prêta de nouveau l'oreille aux voix des chanteurs... Plus de doute, c'est bien son motif, son motif mal chanté, mais son motif, enfin !...

« Plein d'angoisses, prêt à se trouver mal, il sonne son domestique et lui dit d'une voix émue :

« — Joseph, allez savoir quels sont ces chanteurs qui m'empêchent de travailler ?

« — Ça, des chanteurs, répond Joseph ; c'est une bande de peintres qui badigeonnent le mur d'en face !...

« — Allez me les chercher, continue Halévy, prévenez-les que je désire leur parler.

« Joseph sort stupéfait en grommelant :

« — Après tout, monsieur veut peut-être en faire des choristes !

« Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que trois gaillards coiffés de bonnets de papier, pinceaux en main, faisaient leur entrée dans le cabinet du maëstro.

« — C'est vous qui chantiez tout à l'heure, mes amis, leur dit-il... avec une vive émotion, c'était ma foi, fort joli, quelque vieil air, sans doute, une ancienne chanson oubliée... et que vous aurez entendue quelque part ?

« — Ma foi, non, monsieur, répondit le plus hardi de la société, c'est du nouveau ; ça se chante dans une pièce qu'on répète à l'Opéra-Comique, et nous avons retenu ce refrain-là en travaillant aux peintures de la salle.

« Le pauvre maître eut un tel transport de joie, qu'il faillit embrasser ses trois visiteurs.

« Il se contenta de leur faire donner une belle gratification et quelques bouteilles de vin, et ceux-ci, charmés de l'aventure braillèrent à tue-tête jusqu'au soir, le refrain qui leur valait cette bonne fortune.

« Au bout de deux heures de cet infernal concert en plein vent, Halévy, tout assourdi, quittait son cabinet, en disant : C'est charmant, mais vrai, c'est un peu trop... Après tout, ça sera populaire ! »

Je continue le récit de M. de Saint-Georges :

« La modestie d'Halévy était sincère et touchante à force d'être naïve.

« — Figure-toi, me disait-il, que mon portier s'est élancé hors de sa loge pour me faire son compliment sur notre ouvrage qu'il avait entendu la veille ; il en fredonnait même quelques notes. — C'est à n'y pas croire !

« Ce jour-là même, nous allions aux Tuileries, où, par ordre du roi *Louis-Philippe, les Mousquetaires* devaient être joués sur le théâtre du château.

« Le roi, qui n'était pas musicien, avait subi pendant trois heures le charme de ces ravissantes mélodies ; il adressa les paroles les plus flatteuses à leur auteur, et lui exprima le désir d'entendre une seconde fois son ouvrage ; et pourtant, comme nous revenions tous deux de cette belle soirée, Halévy s'arrêta tout à coup, et me dit : « Parle-moi franchement, *crois-tu que ce soit un succès ?* »

« — Ma foi, lui répondis-je, ton portier t'a complimenté, le roi en a fait autant, que diable veux-tu de mieux ! »

*
* *

« Bon, tendre, sensible à l'excès, Halévy avait une impressionnabilité nerveuse qui le rendit souvent bien malheureux !

« Doutant de lui, doutant de ses œuvres, il allait

jusqu'à trouver parfois de l'impartialité dans la critique la plus injuste... Après tout, me disait-il, *ils ont peut-être raison!*

« Il eut, hélas! de cruels mécomptes dans sa brillante carrière...

« On lui disputa souvent sa place au soleil du lustre, et pourtant il expiait ses succès par tant de générosité, de bienveillance pour ses confrères, par tant de dévouement à ses élèves!...

« Cet homme excellent devenait inabordable pendant nos premières représentations...

« Aussi le fuyais-je avec le plus grand soin tant que duraient ces terribles batailles.

« Je me dissimulais de coulisse en coulisse, je m'effaçais derrière les châssis.

« Mais lorsqu'il parvenait à me rencontrer.

« — Tiens, me disait-il... écoute... — Tu n'entends rien... quel silence de glace dans la salle!... Attends donc, je crois qu'on a bâillé... je te l'avais bien dit, tu m'as fait faire un finale trop long... Oh! ces poëtes! — Ils n'ont jamais dit leur dernier mot!

« — Ma foi, lui répondis-je un jour agacé par ses reproches, tu devrais faire des opéras sans paroles.

« — Mais j'y songe, reprit-il, et ça n'en sera pas plus mauvais!...

« Mais, lorsqu'à l'attention silencieuse de la salle

succédait une belle salve d'applaudissements, il me tendait la main tout ému et me disait :

« — Allons, il paraît que je me trompais ; mais le troisième acte, mon ami, le troisième acte?...

« Une des plus grandes préoccupations dramatiques de cet esprit inquiet naquit à propos de son magnifique duo de *la Reine de Chypre :*

« Triste exilé sur la terre étrangère...

« Halévy avait supplié Duprez et Barroilhet, de le passer à toutes les répétitions, ou du moins de le chanter à mi-voix et sans y mettre aucune intention.

« Il craignait, avec quelque raison, la susceptibilité artistique, et la suprême influence de la reine de Chypre... et de l'Opéra !

« Cette grande artiste ne voulait pas de rivalité dans son royaume (1) !

« Le maître redoutait le succès probable de ce duo, sur l'esprit un peu ombrageux de sa belle interprète, qui ne paraissait pas dans ce troisième acte, dont tout l'effet appartenait à MM. Barroilhet et Duprez.

« Il fallait donc à tout prix éloigner notre cantatrice

(1) Et comme on le chante dans *la Fiancée :*

Dans ce temps-là,
C'était déjà comm' ça
... à l'Opéra !

H. DE V.

de la scène, pendant l'exécution de ce morceau...

« Une habilleuse nous sauva!

« — Combien de temps faut-il, lui demandâmes-nous, pour le changement de costume de la fiancée de Lusignan?

« — Dix minutes, nous répondit-elle. Le plus long sera de placer dans leurs boutonnières les douze gros rubis de son corsage.

« — Douze rubis seulement! m'écriai-je, mais ce sera pauvre, misérable! ajoutez-en vingt autres à sa robe, je vais prier *Duponchel* de s'occuper de cela.

« Les vingt rubis furent ajoutés, et le troisième acte était chanté avant que la toilette ne fût finie!

« — Comment a été le duo? demanda notre souveraine, en sortant de sa loge.

« — Couci, couci, lui répondit le régisseur, à qui nous avions donné le mot, ça pouvait aller mieux.

« Et jamais *la Reine de Chypre* n'entendit le duo du troisième acte.

« Deux jours après la représentation de cet opéra, un pair de France fit à la tribune une violente sortie contre un ouvrage dans lequel on avait eu l'audace d'exhiber un archevêque et une procession.

« Comme ce temps-là est loin du nôtre!... On ne tolère plus les faux archevêques sur le théâtre, mais on conduit les véritables rue Haxo!

*
* *

« Halévy avait la repartie vive et piquante... il trouvait toujours, comme on dit au théâtre, le mot de la situation !

« Lorsque nous montâmes *le Val d'Andorre*, il me proposa, pour le *rôle du chevrier*, un élève du Conservatoire qui avait obtenu le premier prix au concours.

« — Quel âge a-t-il? lui demandai-je.

« — Vingt-deux ans, me répondit-il, mais rassure-toi, il est né si vieux, sa voix en parlant est si cassée, qu'il me rappelle mon grand-père!...

« Et nous donnâmes notre rôle à *Bataille.*

« Ce personnage eut une grande influence sur le sort de cet habile artiste, car depuis, il *parla chevrier* dans tous ses rôles !

« Le ballet de *la Tentation* allait être donné à l'Opéra. *Simon*, un danseur comique, assez célèbre à cette époque, vint demander au compositeur harassé de ses nombreuses répétitions de lui écrire un pas infernal, à sensation.

« — Volontiers, fit le maître, de fort mauvaise humeur, j'ai l'idée de ce pas diabolique, seulement, je vous préviens qu'il faudra le danser sur les cornes !

« Le danseur ne demanda plus rien.

« En 1848, Halévy eut des velléités politiques.

« Il voulut être représentant du peuple !

« — Toi ? un musicien ! lui dis-je, stupéfait.

« — C'est pour cela, me répondit-il ; Orphée domptait les bêtes féroces !

« Je n'ai touché dans cette lettre qu'aux petits côtés, aux détails anecdotiques de la vie d'un grand artiste !

« Je n'ai parlé ni de son génie musical, ni de sa profonde instruction, ni de son aptitude à tout ce qu'il y a d'élevé dans les sciences et dans les arts.

« Sa haute valeur aurait pu lui ouvrir les portes de l'Académie française tout aussi bien que celles de l'Institut, dont il fut un des meilleurs et des plus brillants secrétaires perpétuels !

« H. DE SAINT-GEORGES. »

*
* *

On comprend aisément quelle bonne fortune a été pour moi ce récit. Je ne crois pas qu'il soit possible, en aussi peu de lignes, de mieux tracer la physionomie d'Halévy.

Nul, du reste, ne pouvait mieux s'acquitter de cette tâche que M. de Saint-Georges, non-seulement son collaborateur, mais un de ses amis les plus intimes et les plus dévoués.

La vie multiple d'Halévy, comme compositeur, comme professeur, comme secrétaire de l'Institut, lui avait créé de nombreuses relations. On ne saurait se

faire une idée de la quantité de lettres qui lui étaient adressées. Naturellement il ne conservait que celles qui avaient quelque valeur ou par le sujet qu'elles traitaient, ou par la signature qui les terminait.

Sa famille a bien voulu me laisser jeter un coup d'œil sur ces précieuses collections et me permettre de copier quelques-uns de ces autographes. Je ne puis résister au plaisir de les donner à mes lecteurs.

On trouvera avec juste raison que mes Mémoires sont un peu les Mémoires de tous les gens que j'ai connus, ce qui est vrai, et on pourra ajouter qu'il ne m'est pas bien difficile de les continuer ainsi longtemps, surtout si je me contente de copier des lettres.

J'avoue que c'est avec le plus grand plaisir que je trouve parfois ma besogne toute faite, mais on pardonnera vite à ma paresse en lisant les lettres suivantes et en voyant quelle prose je substitue à la mienne.

Voici d'abord une charmante invitation de cette pauvre Rachel, qui se sentait déjà atteinte du mal qui devait l'emporter.

« Mon cher monsieur Halévy,

« Me voilà bientôt arrivée au bout de ma carrière, dans cinq semaines je dirai adieu à la Comédie-Française, à mon cher public parisien, que je ne quitterai pas, je vous assure, sans éprouver quelque chose de bien douloureux au cœur, mais ma santé est déplorable,

je vais essayer d'un repos de six mois en Italie pour tâcher de me conserver encore quelques années à mes enfants, à ma famille.

« Avant mon départ définitif je désire ardemment serrer la main à plusieurs de mes vieux amis ; pour ne leur pas prendre trop de temps et, persuadée que tous dînent vers six heures et demie, je les ai priés de venir chez moi lundi prochain.

« Vous ne pouvez manquer à ma table ; quel chagrin vous me causeriez si vous alliez trouver un prétexte à ne pas venir !

« RACHEL.

« Samedi, 27. »

Plus loin je trouve cette lettre de monseigneur Morlot, l'archevêque de Paris ; on voit que les princes de l'Église d'aujourd'hui sont plus éclairés que les intéressés ne voudraient qu'ils le fussent et que notre archevêque ne se demandait pas, avant d'écrire, si celui à qui il s'adressait était de sa religion ou d'une autre :

« ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

—

« *Paris, le* 17 *mars* 1859.

« Monsieur,

« Grâce à vos bontés, je viens de lire ce qui m'avait si vivement intéressé, il y a cinq ou six semaines,

et cette nouvelle lecture m'a causé une de ces jouissances que l'on ne saurait guère exprimer, mais qui reposent à la fin d'une journée laborieuse et font du bien à l'esprit et au cœur au milieu des sollicitudes d'une vie comme la mienne.

« Veuillez donc agréer mes plus empressés remerciements d'une attention dont je sens tout le prix, et croire à la reconnaissance avec laquelle j'aime à me dire, monsieur, votre très-humble et dévoué serviteur.

« ✝ F. M., card. archev. de Paris. »

Si l'on veut savoir à quel point M. Villemain était homme de tact et d'esprit, il faut lire, sans en perdre un seul mot, la lettre qui suit ; ceux qui ont entendu les cantates de l'Institut constateront que l'illustre écrivain savait juger juste.

« Mon cher et illustre confrère,

« Je suis vraiment confus de votre nouveau et magnifique présent. Je n'ose rien vous offrir en retour : la réciprocité n'est pas possible. Je suis réduit à remercier. J'ai entendu déjà une de vos charmantes filles essayer plusieurs de vos mélodies, et je vous assure qu'elle n'abusait pas de la qualité retentissante que vous avez reconnue hier au piano-forte. Elle avait le bon esprit de s'abstenir de ce progrès, dans la crainte d'altérer trop ce qu'elle sentait un chef-d'œuvre. Pour

moi, dans mon ignorance, j'ai trouvé tout simple que votre musique fût svelte, légère, spirituelle, comme votre parole que je venais d'entendre. Votre discours du matin m'a fait comprendre vos partitions et tous les tons si fins, si gracieux, si variés que vous portez dans ces deux langues.

« Oserais-je vous dire seulement, mon cher confrère, que lorsque l'Académie des beaux-arts est représentée par une éloquence si naturelle et de si bon goût, elle ne devrait pas enchaîner l'harmonie des concurrents à de si pauvres cantates ? Je ne parle pas de la vieillerie du sujet, des images et des paroles ; mais faut-il, à l'Institut, faire des phrases ainsi construites :

La félicité suprême,
C'est d'aimer et qu'on vous aime.

« Galathée elle-même aurait eu la parole qu'elle n'aurait pas répondu à cela.

« Et que dire des regrets et de la sensibilité du Cyclope ! Cela n'est pas meilleur pour le sens que pour la musique, cela est contre nature.

« Polyphème ne pouvait pas plus s'affliger d'avoir écrasé un berger langoureux que le duc d'Albe de voir brûler un hérétique.

« Pardon, mon cher et illustre confrère, de cette observation désintéressée. Je puis vous assurer que deux membres de l'Institut, un géomètre et un prosateur,

qui avaient été charmés de vous entendre, sont sortis d'impatience, avant la fin de la cantate, malgré la musique, et à cause des mauvais vers.

« Agréez, mon cher confrère, mes excuses de cette témérité critique et tous mes sentiments de haute considération et de dévouement.

« Villemain. »

Je copie une lettre de Rossini, dans laquelle je souligne une phrase bien caractéristique et qui pourrait bien viser Meyerbeer.

« Illustre ami,

« Laissez-moi me servir du titre qu'autorise une vieille amitié pour vous présenter M. X...

« Les distances, cher ami, n'existent plus, vos triomphes arrivent jusqu'à moi avant que vos dernières émotions soient éteintes. Recevez-en mes félicitations, ne pouvant rester indifférent à tout ce qui donne de l'éclat à l'art. Votre ouvrage, m'écrit-on, est d'un style élégant, de facture coquette et suave, fournissant de beaux morceaux ayant toute l'originalité musicale qui convient à l'esprit de Scribe. Votre opéra enfin est digne de l'auteur de *la Juive*. Puissent mes vœux arriver jusqu'à vous voir conserver pour longtemps encore le sceptre en main; *que l'école ne périsse pas dans la furie dramatique qui domine le jour.*

« Adieu, cher Halévy, n'oubliez pas celui qui vous

aime, qui s'honore d'être le plus sincère de vos admirateurs comme il est le plus dévoué de vos amis.

« Rossini.

« Florence, le 24 septembre 1853. »



Toujours en feuilletant, je découvre une lettre de Boïeldieu, de l'auteur de *la Dame Blanche ;* elle n'est pas adressée à Halévy et a dû lui être donnée comme une perle ; elle est d'une gaieté inconsciente qui en fait tout le charme. Jamais mari n'a annoncé plus légèrement son veuvage.

« *Ce* 18 *décembre*.

« Madame,

« Je reçois à l'instant de M. votre fils une nouvelle instruction pour le transport de votre piano et je la suivrai exactement...

« J'ai deux nouvelles intéressantes à vous annoncer, la première est que la dent de mon cher Adrien est arrachée, et c'était une opération douloureuse et difficile. Je suis allé passer deux jours seul à la campagne et comme c'était le 15 dernier mon jour de naissance, la bonne madame Merlin et ce cher Adrien ont voulu, pour bouquet, me faire cette surprise et m'éviter une séance bien douloureuse pour moi. Ils savaient

que le tremblement m'en prenait toutes les fois que j'allais chez le dentiste... Est-on plus aimables que ces deux êtres!

« La deuxième nouvelle, c'est que je suis veuf depuis trois jours... c'est-à-dire que sous un mois j'aurai la meilleure et la plus aimée des femmes... Dites cela bien vite au bon oncle, je suis bien sûr qu'il jouira de mon bonheur...

« Je vous écrirai quand votre piano sera choisi.

« Votre bien affectionné serviteur,

« Boieldieu. »

Le dernier paragraphe contenant la deuxième nouvelle n'est-il pas un pur chef-d'œuvre!

Désireux de compléter ces notes par une lettre d'Halévy, je la demandai à madame Scribe. J'eusse désiré surtout une lettre relative à *la Juive*. Malheureusement, à cette époque, les deux collaborateurs se voyaient tous les jours et ne s'écrivaient pas. Leurs observations se faisaient de vive voix. La veuve de l'auteur du *Verre d'eau*, du grand librettiste, voulut bien me communiquer l'autographe suivant.

Halévy écrivait à Scribe :

« Mon très-cher collaborateur et ami,

« Voici deux jours que je veux répondre à votre aimable lettre du 28, et que le temps me manque. Je

profite de mon premier moment de liberté, je suis *encommissionné* de cinq ou six côtés, et le meilleur de mon temps y passe.

« Votre première demande, mon cher illustre, est une grande flatterie, et mon cœur en a bondi d'orgueil. Il y a un petit buste de moi, de Dantan, il date de quelques années, et a conservé un petit air de jeunesse qui m'a quitté. Heureux privilége des bustes! Duret allait en faire un autre quand la révolution est venue nous distraire de ces sortes d'amusements. Je vais m'occuper de vous adresser, à Séricourt, le petit buste de Dantan, car je suis très-fier de figurer dans votre galerie...

« Nous avons de nouveaux directeurs à l'Opéra-Comique, MM. Émile Perrin et Doux; je ne les connais pas. Le théâtre fait *relâche* ce soir lundi, à cause, dit l'affiche, du changement de direction. Je ne comprends pas trop ce relâche, cependant, je viens de recevoir un bulletin de répétition pour ce matin. Nous verrons ce que tout cela deviendra, et je m'empresserai de vous faire connaître ce qu'il pourra y avoir d'intéressant dans les faits et gestes des nouveaux autocrates.

« Mille remerciements de votre bonne invitation. Voilà le soleil qui nous arrive en même temps; depuis deux jours le printemps semble vouloir se montrer tout de bon, j'espère bien que nous trouverons le temps d'aller admirer Séricourt. Nous étions garçons

tous deux lors de ma première visite, ce n'est pas un des moindres changements que nous y trouverons; mais n'est-il pas vrai que nous n'avons qu'à nous féliciter, qu'à nous applaudir pour chacun et mutuellement? Ma femme se fait une fête d'aller vous visiter dans votre beau domaine; en attendant ce beau jour, recevez pour vous et madame Scribe l'expression de tous mes sentiments de vive et bien affectueuse sympathie.

« A bientôt donc, j'espère, nous travaillerons pour le présent, heureux s'il en reste un peu pour l'avenir! Pour vous, cela est certain.

« Tout à vous de tout cœur.

« F. Halévy.

« Lundi, 1er mai. »

Madame Scribe a bien voulu aussi me communiquer cette jolie lettre d'Auber. Elle est charmante de philosophie et de gaieté; c'est de la musique d'Auber en prose.

« Mon cher ami, votre lettre et M. Perrin que j'ai vu à son retour, me promettent un premier acte à la fin du mois. Je vous en remercie, et je ne puis vous dire assez à quel point je désire de me mettre à la besogne.

« Je ne suis plus d'âge à m'amuser en chemin, et d'ailleurs l'époque de l'année me commande de me

dépêcher. Je compte donc, comme j'y ai toujours compté, sur votre bonne amitié pour me mettre à même de commencer et d'avoir bientôt fini cette partition, qui sera peut-être la dernière...

« Bah ! j'en ferai encore trente.

« A vous de cœur,

« AUBER.

« Paris, 23 juillet 1851. »

Je passe des lettres fort intéressantes adressées à Halévy par M. Mérimée et bien d'autres illustres écrivains. Je rentre dans la vie privée d'Halévy, rapetissant le cercle que mon habitude de raconter m'a fait tant de fois élargir.

Voici cependant une lettre que M. Magnier m'a adressée relativement à Nourrit; je la reproduis sans commentaires, en annonçant toutefois à mes lecteurs un travail sur Scribe, fait par un homme dont l'opinion doit faire autorité en matière de théâtre. Il y sera question du quatrième acte des *Huguenots*.

A Monsieur de Villemessant directeur en chef du Figaro.

« Monsieur,

« Je lis dans vos *Mémoires d'un journaliste* (n° du 5 janvier) :

« On a dit que les paroles de l'air : *Rachel, quand du* « *Seigneur*, etc., sont de Nourrit; c'est là une légende

« possible, mais je ne la crois pas assez fondée pour « répéter.

« Halévy lui-même va se charger de dissiper vos doutes à propos de cette légende. Dans ses « Derniers souvenirs et portraits », p. 166, il s'exprime ainsi :

« Nourrit nous donna d'excellents conseils. Il y avait « au quatrième acte un finale ; il nous demanda de le « remplacer par un air. Je fis la musique de l'air sur « la situation donnée. Nourrit demanda à M. Scribe « l'autorisation de faire lui-même les paroles de l'air, « dont la musique était faite. Il voulait choisir les « syllabes les plus sonores, les plus favorables à sa « voix. M. Scribe, généreux, parce qu'il est riche, se « prêta de bonne grâce au désir du chanteur, et « Nourrit nous apporta peu de jours après les paroles « de l'air : *Rachel, quand du Seigneur*, etc.

« Qu'on me pardonne d'avoir parlé si longuement « de *la Juive*. Je sais cette histoire mieux que les « autres histoires que j'ai eu à raconter, et je la raconte « comme je la sais. »

« Le fait est donc incontestable. Qu'en faut-il conclure? Nourrit a-t-il effectivement et dans le vrai sens du mot *collaboré* à *la Juive*, et plus tard aux *Huguenots?* Non, sans doute ; mais ce qu'il convient de reconnaître à l'honneur du grand artiste, c'est qu'avec ce goût sûr, cet instinct scénique incomparable, ce don de savoir se mettre à l'optique du public (l'expression est de vous), il proposait avec un rare bonheur et une

autorité que Scribe acceptait de grand cœur, non pas seulement des retouches légères, mais des remaniements d'une réelle importance. S'il fit substituer dans *la Juive* un grand air au finale qui terminait le quatrième acte, il osa plus encore pour *les Huguenots ;* il demanda et il obtint, non sans peine, il faut le dire, la refonte entière, paroles et musique, du quatrième acte. Scribe était consterné ; rien ne l'importunait plus, lui qui avait toujours cent projets dramatiques en tête, que d'avoir à revenir sur un ouvrage terminé. Il céda cependant et arrêta avec Nourrit un nouveau plan de cet acte célèbre; mais il ne consentit pas à en écrire les vers, qui sont de M. Émile Deschamps. Meyerbeer, malgré qu'il en eût (il fut quelque temps en froid avec Nourrit à cette occasion), Meyerbeer dut se remettre au travail, et c'est ainsi que du concours de ces trois grandes inspirations artistiques naquit cette page, la plus sublime peut-être du drame lyrique moderne.

« Il m'a semblé, monsieur, que ces quelques détails, que je trouve dans l'ouvrage de M. Quicherat sur Adolphe Nourrit étaient de nature à rétablir sous un jour plus vrai le rôle peut-être un peu trop effacé que vous prêtez à ce grand artiste, dans votre charmant article du 5 janvier, d'ailleurs si bienveillant pour lui.

« Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

« MAGNIER. »

*
* *

Cette lettre me rappelle une anecdote qui, en même temps qu'elle donne une juste idée de la sincérité du grand chanteur, peint d'un trait les petites passions du monde dramatique.

Nourrit, je l'ai dit, était un artiste dans toute la force du terme ; ses aspirations le faisaient vivre au-dessus de ces bas-fonds de coulisses où pullulent les amours-propres, les haines, les jalousies de comédiens inférieurs.

Un de ses amis et des miens le félicitait d'avoir échappé à toutes ces petites passions qui gagnent parfois des artistes de talent.

— Ne croyez pas que je sois si parfait, répondit Nourrit, il n'est pas de cœur de chanteur dans lequel la jalousie ne soit entrée au moins une fois. En voici la preuve :

« Mme Damoreau, la grande cantatrice, était une de mes meilleures amies ; nous avions commencé nos études ensemble au Conservatoire, j'avais pour elle toute l'amitié qu'on a pour un cœur qu'on sait excellent, pour une artiste qu'on admire ; en un mot, je ne sais pas quel service j'aurais pu lui refuser, je me serais jeté au feu si elle me l'avait demandé.

« Arriva le soir de sa représentation d'adieux à l'Opéra ; je chantais avec elle ; le public, qui savait entendre sa cantatrice favorite pour la dernière fois, la saluait d'applaudissements frénétiques ; une couronne lui fut jetée. J'étais auprès d'elle en ce moment ; mon devoir d'homme, d'ami, était certes de la ramasser pour la lui donner ; eh bien ! je l'avoue, il m'a été impossible de me baisser pour la prendre et la lui offrir ! »

Nous garantissons l'authenticité de cette anecdote qui n'étonnera personne dans le monde dramatique. Ce fut un petit trait de jalousie isolé dans la vie de Nourrit et la meilleure preuve qu'elle ne s'installa jamais dans son cœur est la confession qu'il en a faite.



Autre exemple de jalousie artistique ; celui-ci est véritablement féroce.

Halévy et M. de Saint-Georges venaient de terminer *le Lazzarone*, dont l'action se passe, comme on le sait, à Naples. Ils avaient écrit le principal rôle pour Gardoni qui réunissait toutes les qualités de chant, de talent et de physique exigées par le personnage.

Les auteurs portent leur pièce à M. Léon Pillet, qui était alors directeur de l'Opéra. On lit l'ouvrage ; il

est jugé charmant ; reste la question de distribution des rôles. Halévy et Saint-Georges parlent des artistes qu'ils ont choisis et nomment Gardoni.

— Tout cela est excellent, dit Léon Pillet, en reconduisant les deux collaborateurs, je vous rendrai réponse demain.

Pour ceux qui connaissaient les détours du sérail, cela signifiait qu'il voulait consulter Mme Rosine Stoltz, qui tenait, à l'Opéra, l'emploi de favorite en partie double.

Le lendemain, Léon Pillet va chez les auteurs, leur dit que tout marche merveilleusement, et qu'il ne désire qu'une légère modification.

— Bravo ! laquelle ? demandent en chœur Halévy et Saint-Georges.

— C'est que je voudrais, répond le directeur, que ce fût Mme Stoltz qui chantât le rôle que vous destiniez à Gardoni ; elle porte admirablement le costume d'homme et il sera excellent pour vous qu'on puisse la voir dans un rôle plus léger que ceux qu'elle joue d'habitude.

C'était, comme on dit, à prendre ou à laisser ; les auteurs acceptèrent ; les répétitions commencèrent.

La pièce était parfaitement montée, et Mme Dorus, l'excellente et célèbre vocaliste, avait un rôle de bouquetière qui faisait grand effet.

Tout allait à ravir, lorsque un jour, l'avant-veille de la première représentation, Mme Stoltz entraîna Ciceri dans un coin et lui dit :

— Vos décors sont charmants, mais ne vous semble-t-il pas que celui de la place est un peu nu, un peu froid ?

— Il est cependant exact, répondit Ciceri.

— C'est vrai ; mais je crois que si vous ajoutiez ici et là une ou deux boutiques sans importance, cela donnerait un peu plus de vie à l'ensemble de l'acte.

Ciceri réfléchit un peu ; la chose lui paraît possible ; il exécute cette légère modification.

Arrive le jour de la première représentation ; le succès est assuré : Mme Dorus entre en scène portant au bras un panier rempli de fleurs ; elle entame de charmants couplets qui ont produit beaucoup d'effet aux répétitions.

Tout à coup, on entend un petit rire dans la salle ; le rire s'accentue, il monte de l'orchestre aux loges, aux galeries, on rit partout !

Étonnés d'un effet aussi imprévu, les auteurs se demandent ce qui peut exciter un tel accès d'hilarité dans une situation sérieuse.

Enfin M. de Saint-Georges s'avance légèrement de la coulisse, et que voit-il de l'autre côté de la scène? Mme Stoltz qui, à la mode des Napolitains, s'était mise

à manger du macaroni, et comme eux en suspendait un filant écheveau au-dessus de sa bouche ; la tête renversée, le bras élevé, elle semblait déguster les brins de la fine pâte comme on le vit, depuis, faire à Debureau, son élève, sans doute.

L'effet de chant de Mme Dorus était complétement coupé, perdu !

Indigné, M. de Saint-Georges passe derrière la toile de fond pour arrêter la plaisanterie de Mme Stoltz ; celle-ci, qui a suivi son mouvement de l'œil, traverse la scène et recommence, à gauche, les exercices de macaroni qu'elle vient de faire à droite.

Il fallut que les auteurs attendissent que la chanteuse voulût bien mettre fin à leur supplice et à celui de Mme Dorus.

Enfin elle sortit de scène.

— Madame, lui dit M. de Saint-Georges au comble de l'indignation, c'est indigne ce que vous venez de faire là !

— Dans ce monde, répliqua Mme Stoltz, on se défend comme on peut !

Et elle remonta dans sa loge.



Halévy avait une réputation méritée de bienveillance.

Il aimait les jeunes, il tendait la main à tous. Auber, qui, sans jamais chercher à faire ce qu'on appelle un mot, avait tant d'esprit, disait, en parlant de lui et des sollicitations indiscrètes auxquelles sa nature facile l'exposait : « Halévy a tort de demeurer chez lui, il devrait demeurer ailleurs. »

Ces deux maîtres de l'opéra français ont toujours vécu en parfaite intelligence et Auber disait un jour à son secrétaire : « Faites tout ce qu'Halévy vous demandera pour ceux qu'il croira devoir vous recommander; n'est-il pas mon successeur désigné ! »

On a parlé souvent de la bienveillance d'Halévy pour les jeunes gens qui venaient à lui; j'en citerai un exemple inédit et que je tiens de mon collaborateur Philippe Gille.

« C'était, me disait-il, en 1850, j'étais sur le point de sortir du collége et j'avais profité de je ne sais quel congé pour aller voir *la Fée aux Roses* à l'Opéra-Comique. Cette charmante partition, cette fée (madame Ugalde), cette mise en scène m'avaient beaucoup frappé; bref j'avais découvert avec mes oreilles de lycéen qu'Halévy n'était pas sans mérite. Décidé à lui témoigner à ma façon la reconnaissance du plaisir qu'il m'avait fait, je résolus de lui *confier* un livret, et j'écrivis, entre deux discours latins, un opéra-co-

mique en trois actes, que j'intitulai (je ne sais trop pourquoi maintenant) *Pepita la bohémienne.*

« Dès que je crus mon ouvrage parfait, je me présentai (un dimanche de sortie) chez Halévy, dont j'étais allé demander l'adresse à l'Institut. Il demeurait alors rue Larochefoucauld, au coin de la rue de Labruyère. J'avais bien pensé à remettre mon libretto roulé entre les mains d'Halévy, mais je pensai justement que les concierges n'étaient pas inventés pour rien, et je déposai mon manuscrit chez le portier du maëstro.

« On devine la semaine que je passai ; toute la journée je cherchais à me figurer les impressions qu'Halévy avait dû ressentir en lisant mon poëme. Certains passages devaient, selon moi, décider du succès de la lecture.

« Enfin le dimanche arriva, et, sans en dire rien à personne, je me décidai à voir Halévy, que je ne connaissais pas même de la façon la plus indirecte. Chemin faisant, je sentis faiblir mon courage ; je marchais plus lentement qu'en partant de chez moi, je craignais presque d'arriver. Enfin je me trouvai devant la maison d'Halévy. Là, je fus repris d'un violent accès de timidité, je me rudoyai et, me saisissant pour ainsi dire au collet, je m'entraînai jusqu'à la loge du concierge.

« — A quel étage M. Halévy? lui demandai-je.

« — Au premier !

« Je montai lentement et regardai la porte. — C'est là! me dis-je. Puis tout d'un coup surgit en moi cette réflexion : *Pepita la Bohémienne* n'est peut-être pas une excellente pièce? Allons donc, lâche! me cria ma conscience, et comme malgré moi je tirai assez fort le cordon de la sonnette. Le Rubicon était franchi, il n'y avait plus à reculer!

« Je fis passer mon nom et l'on m'introduisit dans un salon qui s'éclairait, je crois, sur les rues de Larochefoucauld et Labruyère.

« Dans ce salon où je remarquai quelques bons tableaux et une superbe bibliothèque étaient deux toutes petites filles, les enfants d'Halévy. Elles jouaient à monter et descendre sur une chaise qui était devant la cheminée. Un instant après entra un fort jeune collégien, très-brun, au profil hardiment découpé. Il embrassa les enfants qui lui dirent : — Bonjour, Ludovic! — et passa dans une pièce à droite.

« Le temps me paraissait fort long, j'étais de plus en plus intimidé, et je me demandais ce que j'étais venu faire là. J'écoutais de toute mon attention pour savoir par quel côté viendrait Halévy, mais les enfants faisaient un tel tapage que je ne pus rien distinguer. Enfin une porte s'ouvrit, mon juge entra.

« Il était vêtu d'une grande robe de chambre, et

portait une petite calotte sur son front; à la main, il tenait mon fameux manuscrit.

« Je le saluai, il me rendit mon salut en souriant et s'adossant à la cheminée.

« Je m'excusai de mon mieux sur ma hardiesse, tout en rougissant jusqu'aux oreilles.

« — J'ai lu votre pièce, me dit Halévy, en me regardant à travers ses lunettes avec ce regard bienveillant, gris, un peu incertain que se rappellent ceux qui l'ont connu, j'ai lu votre pièce et elle m'a paru assez faible ; c'est négligé, il semble que vous ne vous relisiez pas !

« Je m'excusai encore, je sentais que tout ce qu'il me disait était plus que vrai ; je tendis la main et repris mon manuscrit: j'avais peur qu'il ne m'en lût quelque chose.

« — C'est égal, me dit-il, il ne faut pas vous décourager, vous paraissez avoir le sentiment de la scène, de la coupe des morceaux. Mais il faut travailler !

« Puis il me questionna sur mes études, sur ma famille.

« Aujourd'hui que je me rappelle cette conversation, je comprends tout ce qu'il y avait de charmant dans l'accueil que faisait à un collégien l'auteur de *la Juive*.

« Au moment où je sortis, je vis rentrer dans le sa-

lon le jeune lycéen que j'avais aperçu un quart d'heure avant. Il emmena dans une autre pièce ses deux petites cousines. C'était le futur auteur de *la Grande duchesse*, de *la Belle Hélène,* de *Froufrou*, etc., qui jouait avec mademoiselle Esther Halévy, cette charmante jeune fille si cruellement enlevée au plus bel âge de la vie, et avec mademoiselle Geneviève Halévy, aujourd'hui madame veuve Georges Bizet!

« Je ne m'en tins pas là, je payai cet accueil charmant de la plus noire ingratitude. Quinze jours plus tard j'apportais un second livret : *Les Dernières Amours de François,* à Halévy. J'y mis le moins de mauvais vers que je pus, et je fus bien flatté quand le maître me dit : — « J'ai été fort étonné, il y a un second acte qui est presque bien ! »

« En rentrant au collége, je fus un peu hautain avec tout le monde; je me croyais devenu quelque chose! Je travaillai, je m'initiai davantage aux œuvres dramatiques et du jour où j'y vis plus clair, je n'osai plus retourner chez Halévy. Je me reprochais d'avoir fait perdre une heure à cet homme dont toutes les minutes étaient si bien employées.

« Je le revis à l'enterrement de Scribe, en 1861. Il pleuvait à verse, j'étais caché sous mon parapluie. Clapisson m'aperçut, me prit par le bras et m'entraîna avec lui parmi les membres de l'Institut. Halévy

me reconnut, nous parlâmes de mes premières armes.

« — Je m'en vais, lui dis-je au bout d'un instant, rejoindre le reste du cortége, je suis ici au milieu des habits verts de l'Institut, ce n'est pas là ma place.

« — Comment! s'écria Clapisson avec véhémence, vous n'êtes pas de l'Institut, mais vous en serez! votre place est entre nous deux, car vous avez de l'esprit, du cœur...

« — Et un parapluie! me dit doucement Halévy qui avait compris pourquoi Clapisson m'avait entraîné à son bras. »

*
* *

On voit d'après ce récit qu'à l'encontre de bien des grands et des petits auteurs d'aujourd'hui, Halévy ne repoussait pas les jeunes.

On n'oublie pas un accueil aussi charmant que celui que le grand maître a fait à Philippe Gille, et je suis sûr que ce dernier eût été bien heureux, toutes les fois qu'il a été applaudi au théâtre, de pouvoir dire à Halévy : C'est à votre sourire encourageant que je dois un peu cela!

Je n'entreprendrai pas de citer tous les ouvrages musicaux ou littéraires d'Halévy ; ils empliraient à eux seuls une bibliothèque. Le dernier grand opéra qu'il

fit représenter fut *la Magicienne*. Sévère d'abord pour cette œuvre, qui renferme de magnifiques pages, la critique revint bientôt sur son jugement. Mais, il faut bien le dire, on ne lui fit pas l'accueil qu'elle méritait. Déjà pour *le Nabab*, *Valentine d'Aubigny*, le maître avait pu juger de l'exigence du public à l'égard de ceux qui lui ont donné des chefs-d'œuvre. Tout se paye ici-bas et surtout le succès. Très-affecté de cette sorte d'indifférence, du manque d'examen pour des ouvrages écrits avec une rare conscience, Halévy ressentit les premières atteintes de ce mal indéfinissable qu'on appelle la consomption. En vain son activité se rejetait-elle sur d'autres travaux ; écrire un livre ne lui suffisait pas, il lui fallait le théâtre avec toutes ses émotions. Comme Napoléon, il avait, lui aussi, la nostalgie des champs de bataille.

Par une fatale coïncidence, il eût semblé que les théâtres de musique se fussent entendus pour oublier le nom de celui à qui ils devaient leurs plus beaux succès.

Cela est triste à dire, mais pendant les quinze mois qui ont précédé la mort d'Halévy, *la Juive*, son chef-d'œuvre, ne fut représentée que trois fois, et, comme le disait son frère, M. Léon Halévy, si le théâtre où il obtint de si grands succès, eût fait relâche, à l'exemple de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Lyrique, le jour de ses obsèques, cette soirée eût été la première

que l'Opéra lui eût consacrée depuis près d'un an.

Deux heureuses reprises de *Jaguarita* et du *Val d'Andorre* au Théâtre-Lyrique vinrent cependant adoucir l'amertume d'un pareil oubli : ce furent peut-ère les dernières joies de sa vie.

J'emprunte à M. Léon Halévy les lignes suivantes :

« Bien que sa famille et ses amis eussent voulu se faire illusion, il leur fallut bien constater qu'Halévy dépérissait et que cette haute intelligence ne rayonnait plus que dans un corps languissant. L'altération de ses traits, l'amoindrissement progressif de ses forces avaient frappé tous ses amis et indiquaient une lésion profonde. Un voyage dans le Midi fut ordonné par les médecins. Lui-même désigna Nice et s'attacha avec une sorte d'obstination au choix de ce séjour. Il partit avec les siens le 23 décembre 1861. La science espérait tout de ce changement de climat ou feignait de tout espérer pour rassurer la famille d'Halévy.

« Le séjour de Nice ne lui fut pas favorable. Il y arriva fatigué du voyage ; une saison exceptionnelle, un temps inégal, variable, n'apporta qu'une amélioration passagère à sa santé si gravement atteinte. Dans les lettres qu'il m'écrivit, je remarquai le soin qu'il mettait à garder sur sa santé le silence le plus absolu et j'en conçus de tristes pressentiments. »

Ces pressentiments, tout le monde des arts les partageait et les lettres d'adieux qu'Halévy écrivit à plusieurs personnes avant son départ ne les confirmèrent que davantage.

Il paraît cependant que tout espoir n'était pas perdu pour lui, car j'ai sous les yeux la lettre suivante qu'il écrivit à l'Institut, peu de jours après son arrivée à Nice :

« *Nice, jeudi* 16 *janvier* 1861. »

« Monsieur le président et cher confrère,

« Éloigné de l'Académie depuis plus de trois semaines, c'est pour moi un véritable besoin de m'adresser à elle, de me retremper, pour ainsi dire, dans son sein, et de l'assurer avant tout des sentiments qu'elle ne peut ignorer et qui m'animent toujours à son égard. J'espère qu'elle m'aura conservé ceux qu'elle a voulu si souvent me manifester et me continuera son amitié. Que ces relations de commun dévouement, de mutuelle affection sont douces et précieuses! Il n'y a pas seulement dans les Académies ces travaux qui réunissent et combinent l'effort des esprits, il y a aussi ces liens que le temps et une estime réciproque établissent et resserrent chaque jour.

« Veuillez dire à nos chers confrères, que j'espère retrouver ici des forces qu'un long travail, je pourrais dire de longs travaux avaient fatiguées. La douceur

de la température, la beauté du climat, le repos, ont déjà fait beaucoup, et je me flatte qu'en revenant parmi vous, je pourrai de nouveau me consacrer utilement au service de l'Académie. C'est mon espoir et ma joie.

« Veuillez, Monsieur le président et cher confrère, agréer pour vous et pour la Compagnie, l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

« F. Halévy.
« 5, rue de France. »

*
* *

Pour combattre un état de faiblesse qui devenait chaque jour plus alarmant pour ceux qui l'entouraient, les médecins, pensant qu'une nourriture forcée parviendrait peut-être à rendre la vie à ce sang qui s'appauvrissait progressivement, lui prescrivirent les excitants, les viandes saignantes.

C'était bien, mais il eût fallu aussi prescrire l'appétit !

Madame Halévy avait remarqué que son mari dînait mieux en causant, en se trouvant avec quelques amis. A deux pas de chez lui demeurait un homme qu'il aimait beaucoup, autant pour son cœur que pour son esprit. C'était Alphonse Karr. On le pria à dîner. Il accepta. L'auteur des *Guêpes*, qui est une

sorte de géant, possède un estomac en rapport avec sa taille, c'est-à-dire qu'il dînerait mal d'un œuf à la coque et d'une mouillette.

On se mit à table; l'appétit merveilleux de l'invité réjouit tout d'abord le malade, qui s'efforçait de l'imiter. Bien des fois, à la joie d'Halévy, ces petites fêtes se renouvelèrent.

— C'est superbe, disait Halévy, en parlant d'Alphonse Karr; il a mangé le gigot presque entier!

Une autre fois c'était un canard qui avait le même sort.

A l'admiration d'Halévy se mêla bientôt un autre sentiment qu'il n'avait jamais connu : l'envie.

— Est-il heureux! cet Alphonse Karr, disait-il en le regardant et en essayant d'avaler une bouchée.

Mais l'estomac ne voulait plus de nourriture et Halévy laissait retomber sa fourchette avec découragement.

Il arriva un moment où cette lutte tout à fait inégale lui causa un vif chagrin. La santé de fer d'Alphonse Karr lui soulignait encore davantage son état de débilité.

Dès ce jour, il ne se mit plus à table.

*
* *

Malgré les beaux jours qui se succédaient, Halévy s'affaiblissait de plus en plus. Une somnolence pres-

que continuelle absorbait toutes ses facultés. Vers le milieu de mars pourtant on put constater une sorte de mieux dans son état de santé.

Il demanda un matin son barbier; quand celui-ci l'eut rasé et fut parti, Halévy pria madame Halévy de lui remettre 25 francs, et comme elle lui faisait remarquer qu'on le payait au mois, il insista en ajoutant : — Et il faudra le remercier de ma part. — Tout cela avec une grande simplicité et sans qu'on pût penser qu'il avait un pressentiment de sa fin prochaine.

Le lendemain, dès qu'il fut éveillé, il se fit habiller et se rendit dans son salon; une certaine inquiétude se lisait sur ses traits; il demanda un miroir, s'y regarda, et dit : — C'est incroyable!... J'ai cependant bonne mine!... C'est étonnant!

Que s'était-il passé, quel avertissement la nuit lui avait elle donné? Il ne voulut rien dire à ce sujet.

Le 17 mars 1862, au matin, son état de faiblesse s'était beaucoup aggravé ; le soleil, ce jour-là, fut l'un des plus beaux qui se fût levé sur Nice ; il entrait à pleins rayons par la fenêtre près de laquelle Halévy avait voulu qu'on le plaçât sur un canapé. Effrayée par l'état de somnolence continuelle dans lequel elle voyait son mari, madame Halévy se préparait à faire appeler ses deux jeunes filles qui se trouvaient dans un jardin près de la maison, lorsque toutes deux arrivèrent presque aussitôt.

Elles rentraient les mains pleines de fleurs et de fraises qu'elles venaient de cueillir.

— Oui, cela me fera plaisir, dit Halévy, en les voyant; puis, quelques instants après, il ajouta : — Je suis fatigué ; donnez-moi des oreillers.

Les oreillers furent apportés, et comme on cherchait à les glisser sous sa tête :

— Non, dit-il, ce n'est pas cela ; et faisant comprendre qu'il voulait qu'ils fussent échelonnés, — *comme une gamme : Couchez-moi en gamme!*

Le médecin arriva et lui fit prendre quelques gouttes d'une potion qu'il avait préparée : — Ah! je vous remercie, lui dit-il avec un pâle sourire, c'est le coup de l'étrier!

Je copie ici la fin d'une lettre écrite par Ludovic Halévy qui se trouvait au chevet de son oncle mourant :

« ... Un assez grand soulagement a suivi cette crise de la nuit, et ce matin (le 17), de sept à neuf heures, mon oncle a été mieux qu'il n'avait été hier; il a un peu parlé, nous a remerciés de nos soins et s'est beaucoup attendri sur ma tante sans que rien cependant nous donnât à penser qu'il se rendît compte de sa situation. Nous avons dû empêcher ma tante de reprendre quelque espoir, car nous comprenions bien

que ce calme et cet apaisement même étaient le signe de la fin. Vers dix heures il a voulu se lever et on l'a mis près de la fenêtre, sur le canapé, C'est de dix heures à trois heures qu'il s'est éteint. Il n'y a pas de mot pouvant mieux rendre ce qui s'est passé.

« Il est impossible d'imaginer une mort plus douce, plus calme, plus exempte d'angoisse et de trouble. Il nous entendait et nous répondait. Nous lui disions : « C'est un spasme comme celui que vous avez eu cette « nuit; cela ne sera rien, ne vous inquiétez pas. » Il était si tranquille à ses derniers moments, que le médecin, qui était là, a dû nous prévenir que tout était fini. J'insiste sur ces détails, à cause de toi, mon pauvre père. J'ai vu de près cette triste scène, j'en ai été déchiré. Cependant, il y avait une véritable consolation à voir que nous étions seuls à souffrir. Esther, qui a été très-forte et très-courageuse, a demandé à entrer une dernière fois et elle n'a plus quitté sa mère... »

*
* *

Telle fut la fin d'Halévy.

La nouvelle de sa mort fut un deuil général.

On lui fit de magnifiques obsèques, et son corps fut inhumé à Paris au cimetière Montmartre. On y plaça sa statue en marbre. Une loi fut votée, accordant, à titre

de récompense nationale, une pension de 5,000 francs à sa veuve.

Les journaux répétèrent à l'envi les louanges de celui qu'ils avaient souvent et cruellement maltraité ; la justice et la vérité se firent jour devant ce cercueil, et l'on ne discuta plus la valeur du grand compositeur français.

Plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe ; celui de M. Ambroise Thomas se terminait ainsi : « Halévy était un homme de génie, je maintiens le mot ! »

A ce propos, j'écrivis dans *le Figaro* du 27 mars 1862, les lignes suivantes :

« Le discours de M. Ambroise Thomas était excellent ; mais quelle nécessité, après avoir dit qu'Halévy était un *homme de génie*, d'ajouter : *je maintiens le mot!* M. Thomas n'avait que faire de défendre son expression, personne n'en contestait la justesse. »

C'est du reste (constatons-le par parenthèse) assez l'habitude de M. A. Thomas, dans ses discours funèbres, de fondre la lance au poing sur des ennemis qui n'existent pas.

Le pendant à son « *je le maintiens*, » se trouve dans le discours qu'il prononça aux funérailles d'Auber ; je copie :

« Quel talent montre mieux que le sien les facettes

« brillantes de l'esprit français? *Ne va-t-on pas aujour-*
« *d'hui plus que jamais reprocher à notre maître d'avoir*
« *été frivole, superficiel, incapable de vigoureux et*
« *persévérants efforts?* »

Voilà qui est vraiment d'un esprit inquiet. Qui diable a jamais songé à tout cela, et à qui répond l'auteur d'Hamlet? La phrase de M. A. Thomas le conduit parfois un peu loin et, pour ceux qui ne le connaissent pas, ces protestations intempestives pourraient être mal comprises, quand elles ne sont que de purs *remplissages* et ne lui servent qu'à allonger, en le dévidant, le fil de son discours.



J'ai écrit, en commençant ce cinquième volume de mes Mémoires, que mon but était de donner des croquis de mes rédacteurs présents ou passés, fixes ou d'aventure, en citant, comme échantillons de leur savoir-faire, leurs meilleurs articles, boutades ou nouvelles à la main. La plupart de ceux qui ont écrit au *Figaro* littéraire, tels que Villemot, Duchesne, Paschal Grousset, Lespès, Rochefort, etc., etc., ont pris place dans ce carnet de mes souvenirs.

Puisque quelques-uns de ces noms reviennent aujourd'hui sous ma plume, je profite de l'occasion pour répondre au reproche qui m'a été fait d'avoir accueilli

dans mon journal des gens qui devaient plus tard échouer dans la Commune et se faire transporter à Nouméa. La raison que j'ai à donner est bien simple : *le Figaro*, à cette époque, était un journal exclusivement littéraire, et je me préoccupais infiniment plus, en prenant un rédacteur, du talent qu'il avait que de ses opinions politiques ; surtout, je le répète, pour un journal absolument étranger à ce qui se passait en dehors de la littérature ou du monde des arts.

Le Figaro était pour moi alors ce que les Bouffes-Parisiens étaient pour Offenbach. Nés en même temps, le journal et le théâtre, tous deux de même genre, s'adressaient au même public, et je ne sache pas que jamais ledit Offenbach se soit préoccupé des principes politiques de Berthelier, de Pradeau ou de Léonce pour leur faire jouer *les Deux Aveugles ;* ces principes étaient excellents, je le sais bien, mais le public s'en souciait peu. Je crois que de même quand M. Bertrand, le directeur des Variétés, fait jouer et chanter le rôle du carabinier à Baron, il ne se préoccupe pas de savoir s'il appartient ou non au *grand* parti de l'ordre ou s'il lit *le Rappel*, *le Siècle*, ou *le Figaro*.

C'est ainsi que je jugeai la question, et quand Paschal Grousset m'apportait ses portraits de médecins, Vermersh son étude sur Carpeaux, etc., etc., je ne les arrêtais pas en leur disant : — Voyons, mes gaillards,

avant de vous prononcer sur la valeur d'un chirurgien ou d'un statuaire, vous allez me confesser si vous êtes blanc, bleu ou rouge?

Je sais bien que ceux qui me font de tels reproches se garderaient bien de se souvenir que j'avais plus de légitimistes que d'autres dans la rédaction, et qu'à côté des noms de républicains que je viens de citer, j'avais aussi des noms comme ceux-ci : Théodore Muret, Crétineau-Joly, A. de Pontmartin, Arthur de Boissieu, Carayon-Latour, de Rovigo, de Lapierre, Nettement, etc., etc. Je ne sais, du reste, quelles opinions n'ont pas été représentées au *Figaro*. Je m'en suis d'ailleurs peu soucié, et qu'on fût légitimiste, orléaniste, bonapartiste ou républicain, je ne demandais à ceux qui venaient que d'être gens de talent et d'esprit.



Parmi tous ces collaborateurs du passé, il en est un entre tous, homme de grand talent, dont la physionomie étrange mérite de n'être point oubliée. Malheureusement, les agitations de sa vie ont beaucoup nui à sa réputation d'écrivain, et l'exemple de celui dont je vais parler peut servir à prouver, une fois de plus, que le public ne sépare pas volontiers l'artiste de son œuvre; il aime, au contraire, à savoir qu'un homme de lettres pense et agit comme il écrit, et c'est pour cela qu'il met

tant de curiosité à connaître les choses intérieures de sa vie. C'est par là qu'a péri Jules Lecomte, l'homme de lettres, dont je vais essayer de tracer un croquis.

Je n'ai connu Jules Lecomte qu'assez tard. C'était vers l'époque où il écrivait une revue parisienne à *l'Indépendance belge*. Comme il avait beaucoup de talent, les ennemis ne lui manquèrent pas. Contrairement au système de ces journalistes, qui de loin en loin, pondent un article soi-disant sérieux parce qu'il est ennuyeux, Jules Lecomte produisait beaucoup et apportait le plus d'éléments possibles dans ses revues de semaine. Les sommaires de ses causeries ne se composaient pas de moins d'une trentaine de lignes et son article tenait toutes les promesses qu'il avait faites. Son courrier est certainement et de beaucoup le meilleur qu'ait jamais eu *l'Indépendance* et pourtant bien des gens de talent y ont passé, Villemot entre autres. C'est qu'il avait inventé un procédé qui n'est pas à la portée de tout le monde.

Faisant toute la semaine la chasse aux nouvelles, aux cancans, aux petits scandales, il réunissait dans son feuilleton une grande quantité de faits, si bien que le lecteur y trouvait toujours quelque chose d'intéressant. Le grand avantage de Jules Lecomte, c'est qu'il savait qu'une salade de légumes ne se fait pas avec un seul légume, mais avec des pommes de terre, des haricots

verts, des haricots flageolets, des truffes, des anchois, des câpres, des betteraves, des olives, des carottes émincées, des pointes d'asperges, des jaunes d'œufs, des petits pois, etc., etc., tandis que des confrères avaient le tort de croire qu'ils feraient une pareille salade avec une carotte seulement ou un simple navet.

Tout autre était le procédé de Villemot, ou de madame de Girardin, qui, peu informés et ne cherchant point à l'être, remplaçaient par une verve et un esprit intarissables les renseignements qui leur manquaient. Il suffit de feuilleter *la Vie à Paris* et le Vicomte de Launay pour constater ce que j'avance.

Il est vrai d'ajouter qu'on aura maintenant encore grand plaisir à relire ce qu'ils ont écrit, tandis que les courriers de Jules Lecomte, tous remplis, bourrés d'actualités, n'offrent plus guère aujourd'hui d'intérêt. Chacun fait comme il peut, et madame de Girardin, convaincue qu'elle ne pouvait être autre chose qu'une femme d'esprit, en mettait le plus possible dans ses chroniques. Elle en avait beaucoup par elle-même et savait profiter de celui des autres. Ceux qui la connaissaient savaient qu'un bon mot ne vieillissait pas dans ses salons et que le lendemain il paraîtrait dans le Vicomte de Launay.

*
* *

Personne n'eut plus à souffrir que Jules Lecomte de

la haine de ses confrères ; j'expliquerai plus loin et on comprendra la cause de cette inimitié persistante en lisant les pièces que je reproduirai. Il faut ajouter qu'à cette époque l'*éreintement* littéraire était à l'ordre du jour. Bien que pratiqué déjà avec une certaine âcreté, il était cependant fort loin des fureurs et des perfidies de celui que nous possédons maintenant ; un journaliste en polémique avec un autre cherche avec soin si son adversaire n'a pas quelque plaie de famille, un parent éloigné qui a été au bagne pour le lui reprocher dans le débat. De pauvres diables qu'il faut plaindre, rien que pour tâcher de faire monter la vente de leur feuille de quelques centaines de numéros, injurient à la journée des gens qu'ils ne connaissent pas et dont ils défendraient la cause pour un ou deux sous de plus la ligne ; ils ont fait enfin, du journalisme qui autrefois était une vocation, un simple métier, et quel métier !

On ne saurait se figurer, par exemple, ce que les pièces et surtout la prose de Scribe étaient disséquées, épluchées, et par quels écrivains, grands dieux ! Décidés à en finir avec un homme dont les succès emplissaient tous les théâtres de Paris, les prétendus *jeunes* (ceux-là sont toujours au moins de l'âge de *l'homme arrivé* qu'ils persécutent) ne laissaient pas passer une incorrection, une tournure vicieuse ; ils poussaient des cris à faire croire qu'ils avaient quel-

que chose de commun avec la grammaire française et qu'en l'écorchant on avait touché à leur peau.

J'ai parlé de l'acharnement avec lequel les envieux, ennemis de tous ceux qui réussissent, avaient persécuté Scribe. Il est des journalistes qui ont vécu pendant plusieurs années rien qu'en citant les étourderies ou les négligences suivantes du maître du théâtre moderne :

— Aux quatre coins de la machine ronde !

Comme si la machine ronde pouvait avoir des coins.

— Un vieux soldat sait souffrir et se taire
Sans murmurer.

On s'exclamait, avec mauvaise foi du reste, sur ce vers des *Huguenots :*

— Ses jours sont menacés, ah ! je dois l'y soustraire !

Voici, par exemple, qui est plus grave :

— Au théâtre le secret
Par qui l'on plaît
C'est du rouge et du blanc,
Mettons-nous-en,
Et donnons-nous des appas
Pendant qu'on ne nous voit pas !

Ces derniers vers sont de *Jenny Bell.*

Puis cette phrase qui est la première du *Verre d'eau :*

« Oui, monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine.. Je trouverai les moyens, je vous le jure... et elle sera reçue avec les égards dus à l'envoyé d'un grand roi. »

On faisait malignement remarquer que cette pièce était la première que Scribe signait : de l'Académie française.

Puis venait le :

— Si tu parles... sa mort!

intérprété : Si tu parles, ça mord ! que l'anabaptiste disait en montrant un poignard à la mère du Prophète. Sans oublier que dans *les Huguenots,* Raoul, après s'être laissé traiter d'idole :

RAOUL

« Ce sont mes frères qu'on immole, etc.

VALENTINE

« Toi mon seul bien, toi mon idole, etc.,

s'écrie une minute plus tard comme au comble d'un étonnement vraiment étonnant lui-même :

« Tu m'aimes! »

Dans *le Drapier*, qu'il fit avec Halévy, on remarquait les paroles suivantes, sous l'air le plus réussi de la partition.

« Ah, devenez mon père
Et d'un cœur loyal,
Je saurai me taire
Sous le coup fatal ! »

Plus loin, dans le même ouvrage, on remarquait cette singulière pensée :

« On remplace un mari
Plus aisément qu'un père! »

Pendant que j'y pense, rappelons ce charmant passage d'un vieil opéra, *la Caravane du Caire*, je crois, qui se trouve au début d'un acte.

Le rideau se lève, et un personnage est en scène, profondément absorbé devant des liasses de papiers, des chiffres, etc., etc. Il compte tout haut :

« Un... deux... trois... finissons,
Tout ce calcul me fatigue la tête! »

Et il se lève en donnant les signes d'une grande fatigue de l'intellect.

*
* *

Ceux qui critiquaient Scribe n'épargnèrent pas non

plus ses collaborateurs, et je me rappelle ces vers de *Jaguarita* qui défrayèrent quelque temps la gaieté du boulevard :

« Glissons-nous dans l'herbe,
Comme le serpent.
Qui, *fier et superbe*,
S'avance en *rampant*. »

Dans le même opéra je trouve cet autre quatrain :

« La dent de la panthère,
Le ventre du boa,
Voilà sur cette terre,
Voilà le sort qu'on a ! »

De même que dans le célébre chant des gardes-chasse du *Songe d'une nuit d'été* on entend les quatre vers suivant :

« Lièvres si timides,
Chevrettes rapides,
N'ayez plus souci
Vous aurez merci,
Etc., etc. »

Quel écrivain pourrait résister à de pareilles inquisitions, et, si l'on voulait chercher dans les vers de l'opéra moderne, ne trouverait-on pas aussi bien des choses invraisemblables?

Qui a jamais songé par exemple à ces mots que Jeannette chante à son aiguille :

« Avec un bon baiser demain
On nous paiera de notre peine ! »

Que Jeannette se réjouisse à l'idée du bon baiser, c'est bien naturel, mais son aiguille ! Sans compter : les *meubles joyeux*. Que de fois je me suis demandé comment un meuble pouvait arriver à témoigner sa gaieté ; à moins que ce ne soit par ces craquements qu'on entend parfois la nuit : si c'est cela on pourrait bien dire aussi qu'ils éclatent de rire.

Je ne sais même pas si le gâchis poétique n'est pas parfois aussi précieux pour les compositeurs que le seraient les bons vers ; témoin ceux-ci, que j'ai entendus dans *Pierre de Médicis*, et qui me laissent rêveur encore aujourd'hui :

« La flamme qui nous éclaire
Fait pâlir l'éclat du jour,
Et du jour à son tour
Nous reviendra la lumière
Pour éclairer notre amour ! »

Impossible de se tirer de ce galimatias ; c'est pour moi l'emblème de l'éternité, un serpent qui se mord la queue.

Rien d'étonnant, en entendant de pareilles phrases, à l'exclamation de ce pompier qui, de service à l'Opéra, s'aperçoit que son casque, qu'il avait posé dans un coin, contenait d'épouvantables choses.

— Si je connaissais celui qui a fait cela, s'écria-t-il furieusement et à bout d'expressions, je lui prouverais le contraire !

De la même école ce brave cocher qui, rentrant le soir harassé de fatigue, s'exclame avec conviction : — Je voudrais être sûr d'avoir autant de pièces de quarante sous que je vais dormir dans une heure !

Impossible, pendant que je parle de théâtre, de ne pas citer ces vers dits par Mme Borghi-Mamo (qui prononçait le français à l'italienne), et qui ont fait le bonheur de bien des gens :

« Tu l'as touillé ça t'étouff'ra ! »

Qu'il faut ainsi traduire :

« Tu l'as tué, c'était ton frère ! »

La même cantatrice s'écriait dans *le Trouvère* aussi et sans qu'on s'y attendît un : *Patatras!* qui est resté légendaire. Elle voulait dire : *Peut-être!* Jamais on ne put arriver à lui faire prononcer autrement. Un de nos amis disait en parlant du langage qu'elle avait adopté : Ce n'est plus de l'italien et ce n'est pas encore du français.

Je retourne aux envieux qui ne s'occupent d'un homme de talent que pour chercher ce que son œuvre peut présenter de défectueux. A quoi ont servi leurs critiques contre Scribe et par qui l'a-t-on remplacé aujourd'hui?

A un degré moins élevé que Scribe, Jules Lecomte fut d'abord odieux à ses collègues parce qu'il faisait mieux qu'eux. Sans écrire dans la langue des dieux, il avait un style personnel et était admirablement informé et renseigné, ce qui est indispensable pour un journaliste. Personne mieux que lui ne savait passer d'un sujet à un autre; les transitions de ses causeries (l'écueil pour tous) étaient insensibles, et sans que le lecteur s'en fût douté, on lui avait raconté en un instant un enlèvement mystérieux dans une chaise de poste, dont les roues et les pieds des chevaux étaient tamponnés, en même temps que le mariage d'un violoncelliste avec une grande dame étrangère et la manière d'accommoder un plat nouveau.

Jamais les événements ne faisaient défaut à Jules Lecomte et pour n'être jamais à court il avait un procédé que je ne saurais trop recommander aux courriéristes. Ce procédé est du reste employé encore aujourd'hui par M. Émile de Girardin, un journaliste celui-là, s'il en fut jamais!

Toutes les fois qu'il trouvait une anecdote, un fait

intéressant dans quelque gazette, il le coupait, le gardait et le classait selon sa nature. Une appréciation artistique, la discussion d'une loi, un portrait, un mot, il recueillait tout et trouvait toujours l'occasion de les placer, en les modifiant, suivant les cadres qu'il leur donnait.

Ainsi je me souviens qu'un jour, me trouvant à la première représentation de la reprise de *Fra Diavolo* à l'Opéra-Comique, j'appris que le bruit de la mort de Rachel courait dans la salle. Effectivement, la grande artiste était malade depuis longtemps et sa fin n'était que trop vraisemblable. Je savais que Jules Lecomte la connaissait intimement et comme, à l'instant même où j'y pensais, je l'aperçus aux fauteuils d'orchestre, je lui fis signe de monter dans ma loge.

— Pouvez-vous, lui dis-je, me faire tout de suite un article sur Rachel ?

— Parfaitement, me répondit-il, il sera écrit demain.

Et effectivement, le lendemain, 7 janvier 1858, tout le numéro du *Figaro* était rempli de détails que Lecomte avait patiemment accumulés, articles de journaux, lettres autographes, etc. On s'imaginera l'intérêt que devait offrir cet article, au lendemain de la mort d'une aussi grande individualité.

Je fis précéder ce numéro des lignes suivantes :

« Mardi soir, 11 heures.

« Dans la soirée d'hier, nous apprenions, à l'Opéra-Comique, la mort de la grande tragédienne qui, très-probablement, ne sera jamais remplacée; — notre numéro de mercredi était terminé... mais nous savions le public toujours désireux de révélations sur les artistes qui ont charmé ses loisirs; persuadé qu'il lirait avec avidité des renseignements certains sur l'illustre femme qui sera pleurée de tous ceux qui ont eu le bonheur d'entrer dans son intimité, nous allions trouver l'écrivain d'esprit et de goût que sa position mettait plus particulièrement à même de nous fournir des renseignements inédits et précis, et nous obtenions l'étude qu'on va lire sur mademoiselle Rachel. — Les vingt-quatre colonnes de notre numéro ne suffisant pas à l'abondance des matériaux, nous avons ajouté un supplément; nos confrères qui connaissent les difficultés d'un tel travail, apprécieront un pareil tour de force accompli en moins de vingt-quatre heures. »



La grande quantité de renseignements que donnait Jules Lecomte était ainsi divisée : 1° Notice biographique; 2° Le pour et le contre ; 3° La correspondance ; 4° Ses portraits.

Cet énorme article commençait ainsi :

MADEMOISELLE RACHEL

« La France vient de perdre une de ses illustrations, mademoiselle Rachel est morte !

« Elle est morte hier à la villa Sardou, au Cannet de Cannes (Var), d'une maladie des poumons.

« Mademoiselle Rachel était née le 24 février 1820, d'une pauvre famille de colporteurs israélites, dans un petit village appelé Munf, canton d'Argovie, en Suisse, tout près de la ville d'Aarau. Son père s'appelait Félix, sa mère Esther Haya.

« Elle débuta en avril 1837, au Gymnase, par le rôle de Marie, dans *la Vendéenne*, ouvrage composé pour elle par M. Paul Duport.

« Elle débuta au Théâtre-Français, le 12 juin 1838, dans Camille, des *Horaces*, devant une recette de 753 francs.

« Au mois d'octobre suivant, avec *Andromaque*, le Théâtre-Français encaissait 6,296 francs !

« Sa dernière apparition sur cette scène est du 27 mars 1855, dans le rôle de *Phèdre*. Le total authentique des recettes réalisées par cette illustre femme, sur le seul Théâtre-Français, est de 4 millions 394,231 francs.

« En y comprenant des représentations à l'étranger, on peut, sans exagération, tripler la somme et porter ainsi à 12 millions l'impôt prélevé par cette grande artiste sur l'admiration ou la curiosité universelles ! »

*
* *

De la partie anecdotique de ce premier article j'extrais les lignes suivantes qui me tombent sous les yeux et qui sont à peu près inconnues aujourd'hui :

« Peu de jours après la mort du roi Louis-Philippe, le prince de Joinville apporta à sa mère un dessin qu'il venait de finir. Ce dessin, merveilleusement fait et tel que le pourraient signer les plus forts, représentait une allégorie. Dans le haut on voyait à droite Saint-Louis, recouvert de son manteau fleurdelisé, à genoux devant la Vierge, protectrice du royaume de France. Au loin, et sous la forme d'un ange vaporeusement estompé dans l'éther, on apercevait l'âme du roi s'envolant dans l'espace qui mène aux cieux. Et sous le nuage, l'océan... l'océan courroucé, portant le vaisseau de la France, battu des flots impétueux... (1848 !)

« Ce dessin, exécuté à l'encre de Chine avec une perfection inimaginable, et avec la patience et l'ins-

piration d'une œuvre de foi, avait été envoyé à Paris par l'auguste veuve du roi Louis-Philippe pour être gravé. Le royal artiste l'avait destiné au livre d'heures de sa mère. Mais la reine avait désiré en obtenir quelques reproductions au burin. Un des meilleurs graveurs de Paris reçut cette mission de confiance, et vingt épreuves seulement avaient été tirées.

« Les ordres de Marie-Amélie furent réalisés avec une religieuse bonne foi, une rigueur absolue. Les vingt exemplaires partirent pour Londres et le graveur n'osa même pas en garder un pour lui! Derrière la gravure, on lisait un *fac-simile*, en lettres rouges, des lignes que la reine avait écrites sous le touchant et magnifique dessin de son fils, paroles tirées des Saintes Écritures : « Le roi disparaîtra dans sa force et dans sa gloire, et les peuples seront couverts de deuil. »

« Mademoiselle Rachel sut, on ne sait comment, toutes ces circonstances ; elle désira ardemment posséder une de ces rares épreuves, et elle en écrivit au général de Rumigny. La reine Amélie fit répondre : « Mademoiselle Rachel aura le dessin de mon fils quand elle se convertira au catholicisme. »

Suivaient de courtes anecdotes, des traits qui pouvaient donner au public une idée de la nature intime de la grande artiste qui venait de succomber. Celles-ci, par exemple :

« Elle était pleine de contrastes et d'inconséquences. Aimant à jouer, elle saisissait toutes les occasions d'organiser chez elle, en famille, des parties de cartes, de loto même.

« Perdait-elle vingt ou trente sous, elle était furieuse; elle quittait le jeu, criait contre tout le monde! Puis son frère lui demandait 2,000 francs, dont il déclarait avoir le plus vif besoin..., et elle les donnait! Le fait nous a été rapporté par un témoin, stupéfait de cette avarice puérile et de cette prodigalité facile.



« Il lui est plusieurs fois arrivé d'inviter à dîner des gens avec lesquels elle n'était que médiocrement liée. Ils arrivaient au jour et à l'heure dits... Madame était sortie; elle dînait dehors.



« En 1846, elle déclara au foyer que, pour fêter le mardi-gras, elle voulait donner un bal à ses camarades. Le bal eut lieu, en effet... mais en pique-nique.



« Elle avait inventé un genre de bain qu'elle appelait le *bain de mariée*. C'est une eau de savon parfumé

qu'on bat avec les verges des œufs à la neige jusqu'à ce que la baignoire soit toute pleine de mousse et l'eau restant écoulée. Elle se plongeait délicieusement dans ces bulles irisées et faisait de ces sortes de bains vaporeux une de ses coquetteries les plus raffinéees. »

Un dernier trait :

« M. Arsène Houssaye n'était d'abord que *commissaire-administrateur près le Théâtre-Français*. Alors ministre de l'intérieur, S. Exc. M. Baroche constitua ce provisoire en définitif. Mademoiselle Rachel crut devoir écrire une lettre au ministre pour le remercier. Elle montra cette lettre à M. Houssaye qui l'engagea à la recommencer... pour en faire disparaître diverses fautes d'orthographe.

« — Bah ! laissez donc, s'écria-t-elle, comme ça ma lettre aura l'air bien plus sincère ! »

J'arrête là mes citations; ceux de mes lecteurs qui possèdent la collection du *Figaro*, peuvent se reporter à cet article et aux cinq autres qui les suivirent et d'après lesquels presque tous les articles nécrologiques de Rachel parus dans les autres journaux ont été faits. Ceux qui les ont pillés se sont, suivant l'usage, bien gardés d'indiquer leurs sources et ont peut-être été plus acharnés que d'autres contre celui à qui ils avaient fait cet empru t forcé.

*
* *

J'ai dit plus haut que Jules Lecomte était un rédacteur des plus importants de *l'Indépendance belge* et que le dimanche son courrier était un événement pour les lecteurs parisiens. Malheureusement, Jules Lecomte travailla trop en Belgique et la plupart des griefs, des rancunes qui éclatèrent à un certain moment contre lui ont pris racine dans un ouvrage qu'il publia en 1837. Ce livre, devenu une rareté aujourd'hui et que le hasard a fait tomber entre mes mains était intitulé :

LETTRES SUR LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS,

par Van Engelgom

de Bruxelles

Observateur très-fin, très-clairvoyant, Jules Lecomte avait réuni dans ce petit volume non signé, toutes ses remarques, ses études sur les écrivains du jour. On verra par les extraits que j'en vais donner que ce recueil n'était pas fait pour concilier des amitiés à son auteur, mais en même temps que Jules Lecomte était un écrivain hors ligne à ses heures. Toute la pléïade

des écrivains du règne de Louis-Philippe défile dans ce petit livre qu'il faudrait pouvoir citer en entier.

J'ai dit que *van Engelgom* était le pseudonyme derrière lequel Jules Lecomte abritait son nom et ses opinions littéraires.

Van Engelgom, dans le livre, est soi-disant un brave belge, qu'un de ses amis amène à Paris et pilote dans le monde artistique et littéraire. Van Engelgom fait son récit en homme naïf qu'il est ; tout excite sa profonde curiosité et son admiration. Naturellement son guide le conduit d'abord au foyer de l'Opéra de l'époque, où se réunissaient alors toutes les sommités du moment. Je passe la parole à Engelgom qui nous en donne la photographie suivante :

« Le foyer de l'Opéra se divise principalement en critiques, en poëtes, en romanciers et en auteurs dramatiques. Il y a aussi d'autres groupes formés de gérants de journaux, des artistes gens du monde, des employés supérieurs du ministère de l'intérieur, et enfin des industriels qu'on nomme ici les *faiseurs*, hommes dont le talent consiste à se servir de celui des autres, à l'exploiter et à en tirer, *pour eux*, des équipages et des cochers anglais. Les critiques seront, par exemple, Jules Janin, l'inévitable, soit qu'on lise quelque chose, soit qu'on aille quelque part ; Gustave

10.

Planche, qui est fort sale ; Capot de Feuillide, qui est fort brutal ; Nisard, l'inventeur, comme vous savez, de la littérature difficile (à lire), puis enfin MM. (je rends le substantif aux illustrations moins éminentes) Hippolyte Fortoul, du journal *le Droit ;* Charton, du *Temps ;* Hippolyte Lucas, du *Bon Sens ;* Chaudes-Aigues, de *la Chronique de Paris ;* Lassailly, de tous les journaux possibles ; Louis Viardot et Théophile Thoré, du journal *le Siècle.* Je reprendrai plus tard ceux de ces messieurs sur le compte desquels j'ai appris quelques particularités qui me semblent inédites par-dessus tout. »

Après la critique, critique de théâtre, de romans, de peinture ou de musique, le guide d'Engelgom lui signale les poëtes.

« ..... Ils sont là, chaussés de bottes plus ou moins crottées, comme de simples mortels, les immortels ! Voilà M. Victor Hugo, qui a un pantalon trop court et des cheveux trop longs. Je ne suis pas bien sûr que son crâne géant n'ait pas crevé le fond de son chapeau. Il dit à M. Granier de Cassagnac (que M. Hugo appelle son scorpion , parce que c'est avec lui qu'il piquait M. Dumas), que son amour relève une fille perdue. Voici M. Edgar Quinet, qui peut-être est plus ennuyeux encore à entendre qu'à lire, parce qu'on ne le quitte pas aussi facilement que ses

poésies. A côté de lui, ce petit homme qui appartient aux critiques complaisants autant qu'aux poëtes novateurs, c'est M. Sainte-Beuve ; il subit M. Quinet comme, deux jours plus tard, il subira peut-être la grippe ; l'auteur de *Volupté* est là comme s'il n'était pas le plus habile continuateur de la poésie du seizième siècle et de saint Augustin. »

Je passe sur un portrait de Lamartine qui, par exception, est tout à fait favorable au modèle ; évidemment Jules Lecomte trouve plus maigre pâture de critique avec l'auteur des *Harmonies* qu'avec Alfred de Musset pour qui il a évidemment moins de respect.

« Maintenant c'est sur un jeune blondin, que sa ceinture coupe en deux, que mon attention est attirée. Celui-là n'est pas riche, mais il a des goûts de millionnaire, et il s'est fait un système de vie qui participe à la fois des privations que sa position lui impose et de ses désirs qui luttent avec sa position. M. Alfred de Musset reste quelquefois trois mois sans sortir de son cabinet. Il y vit comme un garçon tailleur, et fait des économies et de beaux vers. Quand il a amassé quelque argent et quelques vers, il se montre au soleil. Quand il paraît des vers de M. de Musset quelque part, on est certain que M. de Musset va aussi paraître ; si M. de Musset se montre le premier, ce sont ses vers qui ne tarderont pas. Alors il vit joyeusement pendant tout le

temps que dure le produit de sa poésie ! Ce système de vie est à mon avis très-ingénieux ; vous sentez, mon cher monsieur, que Paris s'occupe bien davantage de M. de Musset lorsqu'il paraît et disparaît ainsi, avec son escorte de beaux vers et ses prodigalités d'un moment, que s'il vivait comme le commun des êtres, parmi lesquels sont d'aussi grands talents que lui. J'ai beaucoup examiné M. de Musset à cause de cette singularité de son humeur : il était d'une élégance écrasante, et rien n'est trop bien, trop beau, trop cher pour lui ! »]

Ne croirait-on pas revivre à l'époque que nous décrit Jules Lecomte, et les silhouettes qui vont suivre ne sont-elles pas assez nettement dessinées pour satisfaire ceux qui ont l'intelligente curiosité de voir nos hommes célèbres tels qu'ils sont ou qu'ils étaient.

Voici par exemple un petit portrait de Balzac que je certifie d'une ressemblance parfaite :

[« Quand je me vis auprès des romanciers, je demandai vivement M. de Balzac ; il était là ! Dieu, mon cher monsieur, quel plaisir j'ai éprouvé en voyant ce beau conteur, ce gros analyste de tant de découvertes physiologiques ! Voir M. de Balzac, concevez-vous mon bonheur ! Comme je le regardai et comme je tournai autour de lui !... Il n'est pas beau, je suis

bien contraint de vous le dire, mais qu'il est gros! mais qu'il est petit! c'est Falstaff. Je ne sais si c'est son habitude, mais il était court et rouge comme un œuf de Pâques; je ne me lassai pas de le regarder; quel œil noir, profond comme la mer! Lorsque j'eus bien tout regardé de lui, de ses bottes à son chapeau, qui ne sont pas fort loin les unes de l'autre. . . . .

. . . .

« Puisque j'en suis à M. de Balzac, je veux vous conter une anecdote que j'ai apprise dans la même soirée, et qui, m'a-t-on assuré, révèle un des traits distinctifs de son caractère.

« D'abord, je dois dire que M. de Balzac est bavard et menteur; mais il est menteur comme il est écrivain, et jamais ses mensonges ne sont dépourvus de littérature : ce sont des mensonges exorbitants qui ne peuvent tromper personne. Ainsi, il entra un dimanche dans le salon de Madame Sophie Gay, et cria qu'ayant passé huit jours sans sortir de son cabinet, il avait gagné 18,000 francs. Ce trait, au fond duquel on ne voit qu'une folle vanterie, est un trait de l'homme. M. de Balzac aime, par-dessus tout, à passer pour gagner considérablement d'argent. Mais l'anecdote, la voici :

« Un soir de janvier, M. de Balzac entra dans le même salon, disant à tout le monde qu'il avait donné à M. Sandeau un cheval blanc pour ses étrennes. Peu

de jours après, on parla du cheval blanc à M. Sandeau, qui ne sut ce qu'on voulait lui dire. M. de Balzac continua pourtant de parler du cheval blanc; et, un peu plus tard, se trouvant en face de M. Sandeau, il aborda effrontément le jeune écrivain, en lui demandant très-sérieusement s'il était content du cheval blanc qu'il lui avait envoyé. M. Sandeau accueillit spirituellement la plaisanterie, et se loua fort du cheval. M. de Balzac demeura, plus que jamais, convaincu. »

*
* *

Arrivent ensuite Roger de Beauvoir et Alphonse Karr. Le portrait de Beauvoir est parfait; mais celui d'Alphonse Karr, à vingt-huït ans, est particulièrement piquant :

« Dans le même groupe que celui où s'épanouissait l'auteur de *la Vieille Fille*, je reconnus M. Roger de Beauvoir, que nous avons vu tout un hiver à Bruxelles. M. de Beauvoir, m'a-t-on dit, est homme du monde avec les écrivains et écrivain avec les hommes du monde. C'est un étourdi que la régence a oublié d'emporter dans son linceuil et auquel la poudre et l'épée *en verrouil* manquent évidemment. Je ne vous en dirai rien parce que je crois que vous le connaissez; ici on le cite comme un homme aimable, et trop bavard pour ne pas rencontrer quelquefois l'esprit dans ses flots de paroles.

« L'ami de mon compatriote, l'auteur d'un acte de vaudeville, nous raconta un fait qui peint assez bien apparemment l'humeur de M. de Beauvoir. Il paraît que l'auteur de *l'Écolier de Cluny* (son premier et son meilleur ouvrage) a la manie d'inviter tout le monde à venir le visiter et surtout à déjeuner sans façon (il paraît, du reste, qu'il a une salle à manger parfaitement meublée dans le goût de la Renaissance).

« Fort sollicité par M. de Beauvoir, il prit enfin jour et heure, faisant promesse, sur les instances de la recommandation, d'être exact au rendez-vous. C'était le surlendemain qu'on avait choisi. L'invité se lève, quitte sa bonne robe de chambre et son déjeuner de travail, pour aller rue de la Paix céder à cette importunité gastronomique. Le domestique fait quelques façons pour recevoir, mais enfin la consigne est forcée, il est onze heures, et M. de Beauvoir dort encore : Ah! c'est vous, cher ami!... on ne vous voit pas!... Venez sans façons me demander à déjeuner un de ces matins!... j'ai passé la nuit au bal... excusez-moi si je me rendors! et M. de Beauvoir se tira l'édredon sur le nez.. »

Voici maintenant le croquis promis d'Alphonse Karr :

« Après s'être éclipsé derrière M. de Balzac, il reparut en nous amenant un jeune homme de 27 à 28 ans qu'on me dit être M. Alphonse Karr.

« M. Alphonse Karr n'est pas beau, je dirai même qu'il a un *tic* dont il abuse étonnamment et qui a pu lui causer plus d'une aventure, car on croirait qu'il fait la *nique* ou la grimace à ceux qui passent près de lui.

. . . .

« Voici, en substance, ce qui m'a été *dit* touchant l'auteur d'un roman que nous avions tort de ne pas connaître en Belgique jusqu'en 1837 (on vient de le réimprimer) et qui est intitulé : *Sous les tilleuls*.

« M. Karr est né en Bavière, a été professeur et maître d'études dans un collége. Il est entré dans la littérature par le journal *le Figaro*, qui a servi aux premières armes d'écrivains fort estimés aujourd'hui. M. Karr passe et aime à passer pour un original. Il s'entoure de toutes les choses qui doivent contribuer à constater ce *tic* moral. Il s'habillait autrefois tout de velours noir, ou bien tout de nankin, suivant la saison. Il ne se loge comme personne, il demeure aujourd'hui à un sixième ou à un septième étage de la rue *Vivienne;* la rue Vivienne, pour un artiste! Sa chambre est tendue de noir, il a des carreaux de vitres violets ou blancs dépolis. Il n'a ni table ni chaises (ou une chaise tout au plus pour les visiteurs trop extraordinaires) et il couche sur un divan, tout habillé, m'assure-t-on. Il vit à la turque, sur des coussins, et écrit sur le parquet, comme un choriste d'opéra-comique auquel on

a crié : *il bondo cani !* Ses murs sont garnis de vieilleries dont quelques-unes sont assez curieuses : des vases chinois, des têtes de mort, des fleurets, des pipes garnissant tous les coins. Il a pour domestique un mulâtre qu'il habille d'écarlate de fond en comble. »

On se rappelle qu'à cette époque Alphonse Karr s'enveloppait, dans son logis, d'une robe turque, et se coiffait d'une grecque en maroquin couvert de broderies d'or. Ses cheveux étaient ras comme du velours d'Utrecht. Il portait des moustaches et une mazarine.

« Un des titres littéraires les plus efficaces à la réputation de M. Karr, ce n'est ni *Sous les tilleuls*, charmante confession d'une vie de souffrances, ni *Une Heure trop tard*, ouvrage moins vanté que son aîné, ni *Fa Dièze*, ni enfin *le Chemin le plus court*, mais c'est *Frëychuts*... Qui *Frëychuts?* C'est son chien. Imaginez-vous, cher monsieur, que ce chien, qui, du reste, est un magnifique terre-neuve, est entre les mains de M. Karr un inestimable élément de réputation. »

Il est vrai que ce chien a joué à cette époque un rôle assez important pour lui assurer une place au Panthéon des animaux célèbres. Voici les particularités qui s'y rattachaient. En les lisant, on verra que ce n'est pas par la bienveillance que pèchait Jules Lecomte :

« Le chien est promené par un mulâtre, vêtu d'écar-

late (le mulâtre), dans tous les lieux publics; ce mulâtre est aussi pour beaucoup dans la combinaison. Tous deux font parler du maître : « C'est le chien d'Alphonse « Karr! C'est le mulâtre d'Alphonse Karr! » Lui-même, de même que son chien et son valet le rappellent sans cesse, rappelle aussi son valet et son chien, partout où il écrit. Si vous voyez dans un article quelque chien de Terre-Neuve, l'article est de M. Karr.

. . . .

« Doué d'infiniment d'esprit, il sait placer son nom à toute page, jusque dans les articles qu'il signe, et *le Nouveau Figaro*, qu'il rédige aujourd'hui, tinte chaque jour de cet autre tic qui va peut-être jusqu'au mauvais goût. Les murs des édifices publics, toute pierre de taille neuve, portent le nom de M. Karr au charbon, à la craie, en inscrustation. Le calembour y abonde, et cette seule circonstance donne à M. Karr des soupçons de se moquer de lui-même, au profit de je ne sais quelle manie de popularité. M. Karr est grand nageur, on a fait Karr-nage. Bien d'autres facéties plus ou moins ingénieuses : Karr-aime, Karr-naval, Karr-à-fond. »

J'ajouterai que cette supposition, qui n'a pour elle que sa malveillance, fut accueillie avec joie par tous les imbéciles qui n'avaient aucun intérêt à voir un nouvel homme d'esprit se joindre aux sommités littéraires du jour.

Engelgom a fait aussi un croquis de madame Émile de Girardin et de M. de Girardin ; le portrait de ce dernier paraîtra fort singulier aujourd'hui ; en cherchant bien cependant, on verra qu'il a dû être très-ressemblant.

« Je remarquai une dame grande, blonde et fort blanche, de trente ans environ, à l'air imposant et aux grands airs de tête ; c'était Delphine Gay, aujourd'hui la femme de l'inventeur de la presse à bon marché, M. Émile de Girardin, devenu célèbre par les ennemis que ses publications diverses lui ont suscités. Il a fallu tous les incidents (et la mort d'Armand Carrel me contraint de dire tous les événements) qui ont marqué la carrière de M. de Girardin, pour lui permettre de s'affranchir de n'être pas toute sa vie le *mari de Delphine Gay.* »

Voici maintenant le portrait de M. de Girardin :

« J'ai demandé avec empressement à voir l'industriel qui a tant fait parler de lui, et on me l'a montré, en partie dérobé par sa femme. C'est un jeune homme qui ne paraît pas avoir trente ans, bien qu'il soit député depuis deux ans. Il est blond et petit, fort myope et distingué. Mon ami et cicerone m'a assuré que M. de Girardin ne paraissait pas au foyer. »

Quelques pages plus loin, je trouve une silhouette

de Véron, qui n'a pas dû faire de lui un ami pour Jules Lecomte ; on a beau crier contre les personnalités que commet le journalisme aujourd'hui, il est bien rare qu'elles aillent aussi loin que celle-ci :

« Alors on me montra M. Véron, l'ancien apothicaire, l'ancien directeur de l'Opéra, le fondateur de *la Revue de Paris*, que M. Guizot, qui encourage les lettres, a décorée dans la personne du même M. Véron, pour *honorer et récompenser ses rédacteurs. La pâte Regnault*, si célèbre dans les annonces de nos feuilles, est également due à M. Véron.

« M. Véron a quarante ou quarante-cinq ans ; il est fort laid et porte jusque par delà les oreilles un col de chemise qui cache une infirmité que les rois de France guérissaient autrefois. Ils ont sans doute perdu ce privilége, car M. Véron aurait sans cela demandé l'imposition des mains à Louis-Philippe en place de la croix d'honneur. »

A propos de cette infirmité attribuée à Véron et qu'on s'est plu à répéter, il est juste de dire qu'elle n'a jamais existé, et que c'est là un trait qui peint assez la bienveillance que pratiquent entre eux les gens de lettres.

Il m'est arrivé plusieurs fois d'avoir à parler à Véron le matin. Presque toujours, je l'ai trouvé faisant sa toilette ; tout en causant, il agissait fort librement, bais-

sait le collet de sa chemise pour se nettoyer,et jamais je n'ai vu marque de plaies ou de cicatrices ; il avait la peau fort blanche, comme presque tous les hommes gras, et j'aurais bien distingué la moindre trace de ce mal s'il en avait été affligé.

C'est Roger de Beauvoir qui, lui voyant des cols qui lui donnaient l'air d'un *beau Nicolas* de village, avait en riant fait courir ce bruit. Ce qui prouve qu'il n'y avait pas mis grande méchanceté, c'est qu'il avait un jour écrit sur une lettre qu'il adressait à Véron, l'indication suivante :

A Monsieur Véron,

Dans sa cravate,

A Paris.

Au moment où Véron revenait de rendre visite à Mgr le comte de Chambord on racontait qu'il avait dit à un membre de son cercle : « J'ai vu monseigneur, il m'a vraiment ému, il m'a touché... — Vous êtes guéri ! lui aurait vivement répondu le membre du cercle. »

Une fois que la plaisanterie fut lancée dans le public, les petits journaux s'en emparèrent et en poursuivirent quotidiennement Véron.

Comme il avait loué à Auteuil la propriété des Tuileries, où il donnait de grands dîners, on fit courir le

bruit qu'une députation du village lui avait été envoyée pour le prier de quitter la localité.

— Et pourquoi? aurait-il demandé.

— C'est, aurait répondu la députation, parce que vous faites tourner le lait.

Enfin on racontait l'historiette suivante, rajeunie à son usage :

« On sait que M. Véron a de fort grosses joues et un nez d'une petitesse disproportionnée. Or voilà ce qui s'est passé hier soir dans son salon. On jouait aux jeux innocents ; Jacques Arago (l'aveugle) ayant perdu, dut embrasser Véron. On le conduisit près de lui et il embrassa. A peine avait-il effleuré la joue de Véron qu'il se releva brusquement et dit avec une certaine sécheresse : — Ce sont là de vilaines farces ! »



Voici en quelques pages une véritable biographie. Il s'agit d'un apôtre de la démocratie, d'un de ceux qui se sont le mieux moqués de la sottise de la plèbe, d'Eugène Sue, qui mieux que personne savait que les imbéciles des faubourgs payent d'un fauteuil à la Chambre des députés ceux qui les flagornent avec le plus d'impudence.

A l'époque où écrivait Jules Lecomte, Eugène Sue n'était encore qu'un bien maigre personnage ; on verra

cependant poindre en lui tous les germes de vanité, de *pose* qui devaient si bien se développer plus tard.

« Parmi d'autres lions qui n'ont pour titre de célébrité que leur fortune qu'ils mangent follement, je découvris enfin M. Eugène Sue. Un hasard adorable fit sortir M. Sue de sa loge, et je le croisai quelques instants dans les couloirs.

« M. Sue est un gros garçon d'enveloppe assez épaisse. Il porte des talons de bottes de deux ou trois pouces d'élévation ; mon compatriote me dit que le désespoir de M. Sue était que ses talons ne fussent pas rouges. C'est un dandy dans toute l'exagération du mot. Il est pâle, fort brun et fort abondant en cheveux et en barbe ; son nez est tourné de côté ; il porte une petite canne couverte de pierreries. M. Sue est assez riche, la fortune paternelle est, dit-on, de 25 à 30 mille livres de rentes. M. Sue est un des hommes sur lesquels j'ai reçu le plus de détails ; je vais, mon cher monsieur, essayer de me les rappeler. »

Voyez comment le démocrate à tous crins, l'ami du pauvre, entendait le confortable.

« L'hiver, M. Sue habite rue Caumartin, à Paris. L'été, il reste à la campagne que possède à Saint-Brieuc M. Caillard, son beau-frère, le Caillard, Lafitte-Caillard, des messageries si connues. A Paris, l'auteur de *Plick et Plock* est meublé avec un luxe inouï, dans le

goût de la Renaissance et du siècle de Louis XV... On dit que M. Sue a dépensé, pour son mobilier, plus de 100,000 francs. Son cabinet de travail est de vieux chêne sculpté, garni partout de bronzes antiques, de vieux tableaux flamands et de tous les ornements en armes et curiosités les plus sévères ; des vitraux antiques coloriés du quinzième siècle ne laissent parvenir dans cette sorte de cellule qu'un jour de crépuscule fort mystérieux ; on ne sait comment M. Sue y voit assez pour écrire ou même lire dans cette ombre qui a quelque chose de religieux. Son salon n'est que damas, meubles de rocailles dorées, meubles de Boule, marqueterie de cuivre, laques, tentures de lampas, vases japonais et autres ruineuses fantaisies. La salle à manger est du style transitoire de Louis XIII ; mais, par un caprice qui semblerait même une infirmité de l'hôte de ces brillants appartements, la même obscurité règne dans toutes les pièces ; le jour avare n'y pénètre que pour glisser coquettement sur une surface satinée d'étoffe, ou bien pour tirer un éclair d'or d'un cadre ou d'un vase précieux.

« M. Eugène Sue a, comme beaucoup de gens d'esprit, des travers et peut-être même des ridicules ; ainsi, son valet ne lui présente ses lettres que sur un plat d'argent. »

*
* *

Il est curieux de constater combien les usages chan-

gent vite dans notre pays, ce plat d'argent, qui a été tant reproché à Eugène Sue, était une incroyable recherche de luxe à l'époque à laquelle écrivait Jules Lecomte, c'est-à-dire sous le règne de Louis-Philippe.

De tous côtés on ne parlait que de ce romancier qui, dans son château des Bordes, se faisait servir par des domestiques en bas de soie et, pour comble de sybaritisme, se faisait apporter ses lettres sur un plateau. Les plus sensés disaient : « On exagère à plaisir. »

Et de fait c'était une chose tellement en dehors des coutumes parisiennes, que le fils de Kalkbrenner, le pianiste, s'était fait une réputation de dandysme en exigeant pour lui ce qui se fait aujourd'hui pour tout le monde dans les cafés.

Il avait l'habitude de prendre ses repas au café Leblond, au coin du passage de l'Opéra. Devenu fort jeune possesseur de sa fortune, il menait ce qu'on appelle la grande vie ; mais de tous les raffinements de son luxe, aucun n'étonnait autant que sa façon de se faire remettre sa correspondance. Quand il était à déjeuner ou à dîner, chacun le guettait du coin de l'œil on attendait le moment où viendrait son courrier. Des regards d'intelligence s'échangeaient entre tous les curieux dès que le garçon paraissait portant une lettre sur un plat d'argent. On était presque indigné.

Aujourd'hui le moindre gommeux pousserait des cris de paon si un garçon se permettait de lui remettre une missive de la main à la main.

Je passe des pages pleines d'anecdotes curieuses sur le futur auteur des *Mystères de Paris*. Ainsi, ce gros homme avait la prétention de ne rien manger presque ; c'était la mode du grand monde de cette époque, le comble de la distinction de n'avoir point de couleurs et de sembler ne vivre que des parfums des fleurs. Moi-même, qui vous parle en ce moment, et qui ai pris quelque embonpoint, j'étais enchanté d'être maigre, fort pâle, et je faisais tout ce que je pouvais pour paraître un peu maladif ; le comble du bon ton était d'avoir l'air poitrinaire ; on allait jusqu'à se cerner les yeux. Combien de ceux-là les ont aujourd'hui véritablement *pochés* par les années !

Les femmes surtout exagéraient cette singulière mode.

Eugène Sue poussait la chose plus loin, dit Jules Lecomte ; s'il recevait un ami à déjeuner, il lui offrait un œuf à la coque et deux mouillettes. — Je ne mange jamais plus ! disait-il en soupirant. L'ami partait à peu près à jeun. Dès que la porte s'était refermée sur lui, l'amphytrion se faisait apporter une volaille, un aloyau, et la fête commençait !

Cette anecdote d'Eugène Sue me rappelle celle-ci,

attribuée à un grand comédien de notre époque ; nous l'appellerons X..., si vous voulez bien.

Donc X... se trouvait obligé, en raison de sa notoriété, d'offrir à dîner de temps en temps à un ami ; en effet, si économe qu'on soit, comment laisser toujours sa porte et sa table fermés ?

Or, voici comment les choses se passaient :

Les mets étaient plus que modestes ; quant au vin, bien que l'amphitryon eût une réputation méritée de connaisseur, il était absolument mauvais. Il est vrai d'ajouter qu'on ne le voyait pas en porter seulement un verre à ses lèvres. Ce qui rendait le festin encore plus triste, c'est que X... était appelé toutes les cinq minutes par son domestique, qui venait lui dire :

— Monsieur, il y a encore là un pauvre qui demande à vous parler.

X... levait les yeux au ciel, poussait un soupir, remuait quelque menue monnaie dans son gousset, et sortait sa serviette à la main ; il rentrait un instant après, le front rayonnant, comme un homme qui vient de faire une bonne action.

Étonné de voir son intime devenu si bienfaisant, de ladre qu'on l'avait toujours connu, R..., qui mourait de soif à sa table, résolut un soir d'éclaircir le mystère

de ces périodiques aumônes, et à peine le domestique venait-il de refermer la porte, après avoir annoncé un nouvel indigent à X... qu'il avait emmené, que R... s'élança sur ses traces sous prétexte de participer à la bonne œuvre.

Il y participa !... Seulement, au lieu de donner, il prit... un verre de l'excellent bordeaux que X... allait avaler dans l'antichambre pendant que ses convives essayaient de boire son infâme piquette.

R... ne fut plus invité.

* * *

Me voilà bien loin d'Eugène Sue et des notes de Jules Lecomte.

Cette petite étude, très-curieuse, se terminait par ces lignes :

« Il y a, dit-on, quatre ans que M. Eugène Sue prémédite son *Histoire de la marine*. Longtemps avant la publication de la 1re livraison quelques fragments avaient paru dans les revues parisiennes : on les avait jugés. Un jour qu'il venait de livrer l'avant-goût de son siècle de Jean Bart, par un chapitre à la Walter Scott, qui avait été imprimé dans je ne sais quel recueil, M. Sue reçoit un paquet de Toulon, par l'entremise du cabinet du ministre de la marine. On déballe, on décachette,

on ouvre ; M. Sue trouve... une médaille dorée sur laquelle il lit :

A M. EUGÈNE SUE

La Marine française reconnaissante

« Et plus bas, une ligne imperceptible, qui semblait à première vue un trait de guillochage, et qui cependant portait cette petite conclusion à l'affaire :

De ce qu'il ne fait pas l'histoire de la marine !

« M. Eugène Sue avait déjà montré sa médaille à quarante personnes ; ce fut la quarante et unième qui découvrit la *conclusion*.

« On ne savait pas trop si M. Sue n'avait pas écrit les remerciements aux officiers de marine de Toulon. »

Sans être un des piliers du foyer de l'Opéra comme Roger de Beauvoir, Dujarrier, Bazancourt, etc., j'y allais le plus souvent que je pouvais ; j'ai toujours préféré la société des gens d'esprit à celles des autres et c'est ce qui m'a valu la jolie collection d'ennemis dont je suis fier.

Je rencontrai un jour Eugène Sue causant avec quelques-uns des amis que je viens de nommer ; c'était un charmant conteur, et je me rappelle deux anecdotes que je lui ai entendu dire avec une verve charmante.

Ces messieurs parlaient de cette chose si difficile dans la vie, de la façon dont un homme bien élevé devait s'y prendre quand il s'agissait de rompre une liaison de femme, alors que la passion s'était envolée.

Chacun émettait des opinions basées sur l'expérience.

— N'usez pas de la froideur, disait l'un ; rien n'attache une femme comme l'indifférence !

— Il y a bien, disait un autre, le moyen employé par Scribe ; on dit avec autorité : Madame, je sais tout ! — et comme il est bien rare qu'une femme n'ait pas quelque peccadille sur la conscience, elle n'en demande pas davantage !

— Le moyen est ingénieux, mais il est vieux, disait un troisième ; moi, je m'en suis tiré par l'insolence ; j'ai écrit à madame Z... que la vie que j'avais menée avec elle m'avait complétement ruiné, que je rompais publiquement et que je la priais de me renvoyer sans délai ma brosse à dents ; j'ajoutais que mes propriétés, grevées d'hypothèques, ne me permettaient pas d'en acheter une autre.

— Tout cela est bien, dit Eugène Sue, mais je crois que j'ai trouvé mieux. Voici mon moyen : J'étais, il y a deux ans, en plein succès ; je venais de donner un roman dont tout le monde parlait. Le hasard me fit rencontrer une femme du monde, une de ces espèces

de demi-bas-bleu qui attirent les réputations de toutes sortes. J'allai la voir plusieurs fois. Ces quelques visites ayant suffi à ma curiosité, je me détachai visiblement, je me raréfiai, je disparus. Aussitôt les lettres commencèrent à pleuvoir chez moi. Je répondis assez froidement pour bien faire comprendre ce que je désirais. Rien n'y fit, même l'impolitesse. Je pris un grand moyen : je lui écrivis de venir me voir le lendemain à 10 heures du matin. Quelques instants avant l'heure fixée je passai un gilet de serge rouge, je mis un tablier blanc, me coiffai d'une casquette écossaise à soufflet, me bouclai une brosse à frotter sous le pied et je me mis un plumeau sous le bras.

Ma toilette était à peine terminée qu'on sonna. C'était ma visiteuse.

J'ouvris aussitôt.

Elle entra vivement sans me regarder.

— M. Eugène Sue est ici ? demanda-t-elle fiévreusement.

— Oui, madame, fis-je tout bas d'une voix implorante, mais gardez-moi le secret !

— Quel secret ? et elle leva ses regards sur moi. — Ah ! fit-elle en ouvrant démesurément les yeux et avec toutes les marques de la plus violente surprise.

— Pardon, madame !... parlez plus bas, fis-je en me rapprochant d'elle... que mon maître ne sache pas que

je me suis fait passer pour lui auprès de vous! Soyez généreuse!

Jamais, continua Eugène Sue en finissant l'anecdote, je n'ai vu un effet aussi complet, même au théâtre. La dame me regarda de la tête aux pieds avec une expression de mépris indicible et disparut avec une rapidité vertigineuse.

— Oh! malheureuse, dit-elle, un domestique!

Voici la seconde anecdote que j'entendis raconter par Eugène Sue, toujours au foyer de l'Opéra. Elle roule sur le même sujet : de la difficulté qu'on éprouve à rompre une liaison féminine.

— Ce ne sont pas, nous dit Eugène Sue, les combinaisons les plus habilement préparées qui réussissent le mieux, témoin cette autre aventure :

Un de mes amis, Z..., homme du meilleur monde, bien connu dans le milieu des courses, des dépenses de toutes sortes, était affligé d'une *chaîne* comme celles que nous disons. Tous les moyens avaient été inutiles et pourtant, ajouta Eugène Sue, mon héros était un esprit froid, précis, jouant admirablement la comédie du monde et tellement maître de lui-même que cette compagne n'avait jamais su de quoi se composait sa fortune, si elle était en terres, en valeurs, etc.

Un matin, pendant qu'il causait les pieds sur les chenets avec madame, le domestique vint frapper à la porte de la chambre :

— Entrez ! fit mon ami, qu'est-ce que c'est ? J'avais dit, vous le savez bien, que je n'y étais pour personne !

— Mais, ajoute le domestique d'une voix plus basse : ce sont ces messieurs !

— Ah !... dites que j'y vais !

Et, en même temps, Z... se leva, jeta avant de partir un coup d'œil à la glace, comme un homme qui va recevoir une visite sérieuse.

Sa maîtresse avait suivi tous ses mouvements ; au moment où Z... allait sortir de la chambre, elle se mit devant la porte, étendant ses bras comme Valentine au quatrième acte des *Huguenots*.

— Tu ne sortiras pas ! lui dit-elle, je suis sûre que c'est un duel !

— Mais vous êtes folle, fit Z..., ce sont des amis !... il s'agit peut-être seulement d'un déjeuner.

— Non, tu ne me tromperas pas ! je lis la vérité dans tes yeux !

Z... protestait de son mieux ; enfin il se délivra, trouva des paroles à peu près rassurantes et passa dans le salon où on l'attendait.

A peine il avait fermé la porte du salon que la dame

avait l'oreille collée au trou de la serrure. Voilà ce qu'elle entendit :

— Non, mon cher Z..., vous n'êtez plus ce que vous étiez, disait l'un des personnages, on ne vous voit que de loin en loin et qu'apportez-vous ?... Presque rien !

— Mais j'espère me rattraper, répondit Z... à demi-voix.

— Voyons, fit le second visiteur, je veux bien encore vous proposer cette nouvelle affaire, mais n'oubliez pas que c'est pour ce soir !

— Je serai partout où vous voudrez !

— Eh bien, tous les Russes de distinction qui sont à Paris donnent un grand concert ; c'est assez vous dire qu'il y aura là les plus beaux diamants, les plus beaux bijoux qu'on puisse rêver. Nous nous sommes entendus avec un employé du gaz. A une heure du matin, la lumière manquera subitement. Le désordre sera tout de suite à son comble ; nous pouvons prendre là 500,000 francs de boucles d'oreilles, de colliers, de bagues, de bracelets.

A ce moment du récit, Z... entendit un petit frémissement derrière la porte ; un sourire de satisfaction éclaira sa physionomie.

— C'est convenu ! dit-il avec entrain, je serai des vôtres, et vous verrez que je n'ai rien perdu de mes mérites !

— Il y a si longtemps que tu n'as *travaillé !* fit observer un des deux complices.

— Longtemps ! fit Z... et on entendit ouvrir et refermer un meuble. Que dites-vous de ces montres, de cette châtelaine, de ce brillant ?

— Parfait, capitaine, firent les gredins. A ce soir donc ?

— A ce soir !

Et ils sortirent du salon par la porte opposée à celle par laquelle Z... était entré.

Enchanté de cette comédie qu'il venait de jouer avec deux de ses intimes du cercle, Z... ouvrit la porte où son *amie* s'était postée.

Elle se tenait debout au milieu du boudoir et le regardait avec de grands yeux brûlants d'expression.

— Elle va m'insulter, se dit Z..., me traiter de voleur et s'en aller. Subissons tous les outrages. Et il se rapprocha d'elle en lui disant : — Je vois à votre pâleur que vous avez écouté ; ah ! je suis bien malheureux !

— Pas un mot ! fit-elle avec violence et en l'attirant sur son sein ; je ne t'en aime que davantage... d'ailleurs, je m'en doutais !

Le : *Je m'en doutais !* ajouta Eugène Sue, fut un coup de foudre pour Z... ; sa maîtresse l'avait toujours pris pour un voleur !...

*
* *

Voici, par exemple, un portrait auquel je me garderais bien d'ajouter ou de retrancher une seule ligne ; c'est celui de Jules Lecomte par lui-même. Il feint de se rencontrer au foyer de l'Opéra et se juge ainsi :

« C'est un grand, mince et pâle qui porte moustache et mazarine ; ça lui donne l'air hautain et quelque peu fat, c'est un de ces hommes qu'on aime complétement ou qu'on hait complétement. Comme écrivain il a de l'imagination ; mais son style tâtonne encore et cherche une forme. Il fait des vers ridicules et menace d'en publier un volume sous le titre de : *les Goëlands*. Il a été officier de marine et s'est mis depuis trois ou quatre ans à *vulgariser* la marine, comme il le dit lui-même, en fondant des journaux maritimes qu'il rédige. M. Jules Lecomte a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et il porte à l'année un petit lorgnon d'écaille incrusté dans l'œil : une espèce de roman appelé *l'Abordage*, qu'il a publié il y a un ou deux ans, et dont on a fait tapage, m'a paru, dois-je le dire, assez médiocre, lorsque je l'ai lu.

« Ce livre ressemblait, à mon avis, à un *capharnaum* où l'on eût amoncelé un tas de choses gênantes et fastidieuses. Ainsi a peut-être fait l'inventeur des journaux maritimes (et aussi le pêcheur de baleines) pour son

roman. Il en aura fait une porte, par laquelle il a chassé tout le fatras qui lui encombrait le cerveau. En tous cas, le livre est mauvais. On cite de cet écrivain quelques à-propos qui sont ceux d'un homme d'esprit.

« Je vous en dirai un que mon compatriote tenait d'un témoin auriculaire, M. Alphonse Karr : M. Jules Lecomte se battait à l'épée avec un homme qui, peu après le croisement du fer, lui sembla plus faible en escrime que lui. Soit maladresse, soit que cet examen luit fit apporter plus de nonchalance dans son jeu, toujours est-il que l'adversaire de M. Lecomte parvint à lui porter, dans le bas-ventre, un furieux coup d'épée. Alors, s'adressant à ses témoins : « Il est évident que je « *tire* mieux que monsieur, cria le blessé, et pourtant « monsieur s'en est mieux *tiré* que moi ! » Et il tomba sur le dos, baigné dans son sang, avant que ses amis aient pu le rejoindre. »

Il est curieux d'apercevoir, sous cette forme dédaigneuse à dessein, l'importance que Jules Lecomte accordait à son propre personnage.



De la physionomie qu'il a tracée de Méry, je ne dirai rien ; trop de gens l'ont décrite pour que je prenne à Jules Lecomte autre chose qu'une anecdote que j'abrége autant que possible :

Méry passait donc sur le boulevard avec quelques amis dont l'un aperçut une enseigne de marchand de harnais qui portait ces mots : « *Mors Secundo* ». — Ce *Secundo* était l'inventeur du mors avec lesquels on se rendait promptement maître du cheval le plus fougueux.

Méry entra, suivi de ses amis, et avec son sang-froid et son naturel inimitables, demanda M. Secundo en se disant envoyé du gouvernement. On fit descendre M. Secundo qui se faisait la barbe. Méry se fit montrer les mors, mais feignit de n'en pas bien apprécier le système.

L'inventeur s'épuisait en démonstrations. Méry ne comprenait rien. Mais il jetait par-ci par-là des paroles si savantes sur la race chevaline, que M. Secundo, désolé de n'être pas apprécié d'un pareil amateur, prit, en désespéré, un de ses mors auquel pendait une bride, et le plaça avec entraînement entre ses propres mâchoires, ouvrant la bouche, tirant la langue, et rejetant sur son dos la bride en faisant toutes les contorsions possibles pour avancer son explication. C'est là que Méry voulait en venir. Alors il amena doucement le marchand jusque vis-à-vis la porte, ouverte sur le boulevard, couvert de promeneurs, et là fit manœuvrer l'inventeur dans sa machine, à l'aide de la bride, qu'il maniait avec un sérieux irrésistible. L'opération

terminée, Méry se trouva convaincu et dit qu'il allait faire un rapport favorable.

*
* *

Le portrait suivant de George Sand, peint d'après nature, donnera une idée bien juste de ce qu'était alors ce ou cette grand écrivain et de la curiosité *qu'il ou qu'elle* inspirait.

« En quittant M. X..., nous retournâmes sur notre banc afin de *regarder* d'autres romanciers; mais au même instant, madame la baronne Dudevand, dite George Sand, entra au foyer, au bras de M. Charles Didier, l'auteur nébuleux de *Rome souterraine.* A la vue de George Sand, Alfred de Musset, dont le voyage en Italie avec la célèbre femme est un fait interprété, se glissa derrière M. de Balzac et s'enfuit dans la salle.

« Madame George Sand me parut une petite femme d'un aspect assez délicat, de trente ans environ, ayant de beaux et nombreux cheveux et un visage fort noble. Son profil est de ceux que les Français appellent *bourbonniens.*

« Elle était mise avec un goût dont l'originalité n'a rien de forcé ; ce n'était que de la distinction. Une robe de soie très-bouffante, à manches plates, une mantille de velours vert émeraude, garnie de dentelles démesu-

rées, et un beau diamant sur le front; son pied est irréductible et sa main improbable. Elle avait une cour de jeunes artistes à sa suite, et les gens célèbres se rangeaient pour la saluer avec empressement. La chaude pâleur de son visage faisait briller dans tout leur éclat ses yeux noirs et luisants. »

Je passe quelques pages, et je trouve un petit tableau d'intérieur; la scène se passe chez madame George Sand, rue de la Chaussée-d'Antin.

« Elle était rentrée avant nous; nous la trouvâmes en pantalon à pieds de cachemire rouge, enveloppée dans une robe de chambre en velours brun et coiffée d'un bonnet aussi de velours de forme grecque et richement brodé. Elle était à demi-couchée dans une *ganache* de maroquin; ses petits pieds jouaient dans les petites mules chinoises qu'elle perdait, retrouvait incessamment sur le tapis. Elle était gantée, et faisait adroitement une *cigarette*. A notre arrivée, elle nous offrit la boîte au délicieux tabac de Smyrne et le *papel*. Je fis gauchement une cigarette qui fuyait, et je la fumai tant bien que mal, par contenance.

« Les invités de ce thé sans façons étaient M. Charles Didier, qui tenait le bras de George Sand à l'Opéra; M. Emmanuel Arago, de la famille de tous les Arago possibles; M. Alphonse Royer, un des spirituels auteurs

des *Mauvais garçons*, que nous avons vu à Bruxelles pendant tout un hiver; M. Calamatta, jeune graveur, qui vient de faire un beau portrait dont on a orné les œuvres complètes de George Sand, puis enfin mon ami et... moi.

« George Sand avait toute l'habitude d'un bien petit jeune homme qui babille avec ses amis. Chacun l'appelait simplement *George* et elle était fort simple; et si simple même que beaucoup de son esprit passait inaperçu.

« Quand on eut apporté l'eau pour le thé.— Charles, faites le thé! dit-elle à M. Didier; et elle reprit la conversation George Sand nous parla alors de M. de Lamennais qui était venu... »

Qui a lu ce portrait a vu la George Sand d'il y a trente-cinq ans, celle de qui de Vigny avait dit : « Si c'était ma fille, je la trouverais un peu trop avancée, et si c'était mon fils, je lui demanderais des conseils. »

*
* *

Dans le défilé des notabilités du moment je vois apparaître M. Jal, de qui Lecomte dit : « Je parlerai de M. Jal, le littérateur maritime qui, m'a-t-on assuré, est né *à l'âge de trois ans ex-officier de marine.* »

Celui qui avait le premier émis cette opinion, c'était Jules Sandeau, l'homme le moins agressif du monde cependant.

Plus loin, c'est Arnould Fremy, Paul Foucher, dont la mise bouleversait déjà toutes les saisons; le nankin l'hiver, le velours l'été et un plaid écossais par-dessus tout. A côté de Léon Gozlan, on voit se profiler Casimir Delavigne : « C'est, dit Jules Lecomte, un homme de 44 à 45 ans, d'un extérieur vulgaire et dont la vie fait peu de bruit. »

Dans les quelques paragraphes consacrés à Victor Hugo je lis ces lignes caractéristiques :

« Lorsqu'il reçoit, M. Hugo se tient dans le fauteuil; cela est un peu affecté, peut-être; mais c'est à coup sûr fort imposant. »

Tout ce qu'a dit Engelgom à propos de Victor Hugo ayant plus ou moins été répété partout, je passe une vingtaine de pages et j'arrive à un nom qui a joué un grand rôle dans la vie de Jules Lecomte. Je veux parler d'Alexandre Dumas.

Les relations que Jules Lecomte eut avec le grand romancier ont fait trop de bruit à cette époque pour que je ne cite pas quelques-uns des passages qui

lui sont consacrés. On y verra poindre la malveillance qui lui attira, alors qu'il était à Florence, les réponses de Dumas qu'on trouvera plus loin.

« M. Alexandre Dumas me parut avoir trente-deux ou trente-quatre ans, et cinq pieds sept à huit pouces ; son visage est brun, ses cheveux crépus et longs mériteraient peut-être un peu le nom de laine. Il n'a pas de barbe, mais de beaux yeux bleus, fort doux.

« L'ensemble de son visage est plus étrange que beau, et rappelle infiniment l'ossification du nègre. Plus tard, je le rencontrai dans les couloirs, et je lui reconnus une taille forte et élégante ; ses allures me semblèrent distinguées, sa mise était d'un bon tailleur. Quant à mademoiselle Ida, c'est une jeune femme petite et d'un embonpoint trop prononcé. Voici une anecdote que mon compatriote me raconta sur la liaison de M. Dumas avec cette actrice :

« L'auteur d'*Henri III* venait de composer *Thérésa*. Mademoiselle Ida eut le principal rôle de ce drame et s'y fit remarquer pour la première fois, d'obscure qu'elle avait été jusque-là au théâtre. Après la première représentation de la pièce, le public enthousiaste redemanda l'actrice, qui parut et rentra bientôt dans la coulisse, si émue que, rencontrant M. Dumas, elle

se jeta dans ses bras ou à ses pieds, lui disant, avec ce que le rôle et l'exaltation lui avaient laissé d'entraînement : Ah ! monsieur! vous venez de me rendre le plus grand service; moi, pauvre fille, vous me faites une réputation; je vous devrai mon avenir... et je ne sais comment vous remercier.....

« M. Dumas emmena souper l'actrice et devint son ami; il y a quatre ou cinq ans de cela. Après cette première liaison, mademoiselle Ida a improvisé quelque chose à peu près anologue avec M. Roger de Beauvoir, mais elle est revenue depuis à son premier protecteur. »

On voit par cet extrait que le but de Jules Lecomte n'était pas d'être agréable à Alexandre Dumas. Ce n'était là qu'un prélude, qu'une préface pour arriver à la lettre et à l'anecdote qui suivent. Jules Lecomte feint qu'Engelgom communique à celui qui l'accompagne une lettre adressée par Dumas à Jouslin de la Salle. Je cite cette fameuse pièce :

« Mon cher monsieur,

« Lorsque M. Jouslin de la Salle fut forcé de quitter la direction de la Comédie-Française, à la suite de discussions sur la répartition des billets d'entrée, il permit aux comédiens de recevoir et d'ouvrir les lettres qui lui seraient adressées après sa retraite. On vient de citer la suivante, signée Alexandre Dumas :

« Mon cher directeur, j'apprends ce qui vous arrive; je ne crois pas un mot de ce que l'on dit; mais rien ne m'étonne de la part des comédiens, qui sont aussi bêtes que méchants, etc. »

Voici l'anecdote qui est le fond de l'affaire et que Jules Lecomte brûlait du désir de raconter; on s'imagine facilement l'intérêt qu'y prit le public, qui aime tant à voir rapetisser ses grands hommes; je ne parle pas des confrères de Dumas, ce fut pour eux une véritable joie :

« J'ai omis de vous dire dans le temps, mon cher monsieur, une petite anecdote qui se réveille dans mon souvenir au bruit que fait autour de moi la lettre de M. Dumas, sur les comédiens; c'est que, en 1834, ce même M. Harel précité, proposa très-sérieusement à M. Alexandre Dumas de représenter sur son théâtre le personnage d'*Antony* dans le drame de ce nom qui avait alors un grand succès, et que Bocage abandonnait pour jouir de son congé dans les départements. M. Dumas *hésita*. Vous savez que le drame (qui à part l'idée première attribuée à M. Emile Souvestre, a, dit-on, été écrit dans le paroxysme d'une passion que M. Dumas éprouvait pour madame M... W...) est une création individuelle, une sorte d'exception dont l'acteur avec ses goûts, ses penchants, ses passions et toute sa fougue de jeune poëte, semblait

la personnification vivante; à le voir, à l'entendre alors, on ne pouvait plus douter que M. Dumas ne fût saisissant dans ce rôle.

« Je le répète, M. Dumas *hésita* pendant quelques jours; L. Harel offrit 2,000 francs par soirée à l'auteur-acteur; mais cette idée n'eut pas d'exécution, bien qu'on m'ait assuré qu'un jour l'affiche portant ces mots : « *Antony, drame en cinq actes, par* « *M. Alexandre Dumas; le rôle d'Antony sera représenté* « *par M. Dumas en personne,* » avait été commandée à l'imprimeur. Mais, pendant la nuit, M. Dumas se ravisa. Tout Paris serait passé par le théâtre de *la Porte Saint-Martin*. M. Dumas eût été sublime ou exécrable dans ce rôle : c'était sans terme moyen.

« On voit qu'il n'a, en bonne conscience, aucun droit d'appeler *bêtes et méchants* les comédiens parmi lesquels il a failli s'enrôler. Au fait, je crois qu'en ne jouant pas M. Dumas a prudemment agi. Dans cette nouvelle carrière qu'il franchissait au passage, il ne courait risque que de forger de nouvelles armes pour la critique, sans espoir d'attacher, même par le succès, un nouvel éclat à son nom. »

*
* *

Polémiste et agressif par nature, il eût fallu, pour être épargné par ceux qu'il avait blessés, que Jules Lecomte eût un passé sans reproches; il s'en fallait de

beaucoup, bien cependant que le fait qui a pesé sur toute sa vie et qui a probablement causé sa mort n'eût pas les proportions exagérées qu'on lui a prêtées. Certes, la faute qu'il commit fut grave, mais les rancunes amassées autour de lui la grandirent singulièrement.

Je ne saurais mieux expliquer ce qu'on a appelé le faux de Jules Lecomte qu'en reproduisant les paroles de M. Lachaud quand il le défendit :

« Les journaux belges disent que Jules Lecomte a été poursuivi pour faux. C'est vrai, c'est la rigide qualification, mais quel faux? Écoutez ! Nous sommes ici pièces en mains ; je ne puis rien dire que d'avéré. Il était alors en relations avec un M. Lépaulle, un peintre. Voici les faits et la conclusion s'en tire assez. M. Lépaulle avait prêté 100 francs à Lecomte. Celui-ci en était à ses débuts littéraires... partant peu riche ; il remboursa la moitié de la petite somme, qui semble aujourd'hui une misère dans la situation qu'il occupe; mais il ne pouvait se libérer au gré de son créancier, il lui devait encore la moitié de cette pauvre somme, c'est Lépaulle qui le déclare par la lettre qu'on a produite ; il n'était donc plus débiteur que de 50 francs. Voilà qu'il se brouille avec M. Lépaulle. Ce pauvre Lecomte! c'est de la vanité, vanité bien fatale, bien douloureuse, mais enfin ce n'est que de la vanité! Il se brouille donc avec Lépaulle qui,

plus étourdiment que méchamment, s'en va dire à leur petite société que Lecomte lui doit de l'argent... et qu'il ne le paye pas !

« Mon adversaire a eu raison sur un point ou deux dans le portrait qu'il faisait de Jules Lecomte ; je reconnais ce trait, il est fier, trop fier peut-être ! C'est que peut-être il se compare et se juge. Il doit à Lépaulle et alors une absurde pensée survient. Il devait toucher les 200 francs de ses appointements le 31 octobre, on était au 20... Il s'agissait de gagner dix jours, pas davantage ! Il avait connu un M. L***, officier de marine, qu'il avait obligé en l'admettant dans son journal même.

« M. L*** était absent pour longtemps ; Lecomte pensa que ce n'était pas un grand crime que de se servir du nom de M. L*** pour dix jours et de se débarrasser ainsi de la dette devenue si pénible qu'il avait contractée envers Lépaulle. Il fit alors un billet *dont voici le modèle :*

« Au dix février prochain je payerai à l'ordre de
« M. Lecomte la somme de cent dix francs, valeur
« reçue comptant.

« L***

« 18 rue de la Chaussée d'Antin. »

« Et plus bas ; notez bien ceci, tout est là !

« *Au cas de déménagement de M. L***, payable chez*
« *M. Jules Lecomte*, 13, *rue Notre-Dame-de-Lorette.* »

« Or, M. L*** avait déjà quitté Paris depuis plus d'un mois; comprenez-vous le mal? Le billet était présenté; il ne serait pas payé au domicile de M. L*** absent; on venait chez Lecomte qui payait sur-le-champ le billet avec son mois touché le matin même; son amour-propre était sauvé, il n'avait pas été coupable, car il n'avait pas voulu, il n'avait pas pu l'être. Voilà le crime.

« Quand il remit le billet à M. Lépaulle, il lui fit cette recommandation, qu'a citée M. Lépaulle : « Ne « donnez ce billet, si vous le donnez, qu'à quelqu'un « de votre connaissance, à votre tailleur. »

« *Évidemment parce qu'il voulait le retirer à l'échéance.*

« Mais voici ce qui se passa; c'est M. Lépaulle qui le révèle lui-même dans une lettre, celle qui a été produite par les adversaires, et dont j'ai ici la copie. A peine Lecomte était-il sorti, ayant remis le billet qui l'acquittait en lui faisant gagner dix jours, dix jours d'amour-propre sauvé, et de bien autre chose perdu, comme vous allez voir, que G*** entra. Lépaulle lui montre le billet, lui raconte ce qui vient de se passer... G*** voit sur-le-champ la fraude, car Lecomte n'a nullement cherché à imiter l'écriture de L***; G*** s'empare du billet, malgré les protestations que Lépaulle atteste avoir faites et il se sauve avec! Pourquoi? Vous allez voir!

« Et d'abord, finissons-en avec Lecomte et Lépaulle.

C'est encore ce dernier qui parle, dans ses déclarations à la justice :

« Le mardi 31 octobre, j'étais à l'Opéra. M. Lecomte « m'y rencontra... il me dit qu'il avait à me parler, et « m'emmena au café de l'Opéra, disant qu'il allait me « remettre 110 francs, montant du billet qu'il m'avait « donné. Je pris les 110 francs et lui remis un reçu « où j'expliquai que c'était pour le montant du billet « souscrit par L***.

« Le lendemain matin j'allai chez M. G*** lui rede- « mander le billet. Mais le sieur G*** me dit que c'était « hors de son pouvoir, qu'il l'avait envoyé à L***, à « Lorient, etc. »

« Vous voyez qu'il paye sa dette *avant l'échéance*, comme il l'a promis ! Voilà le crime, voilà l'infamie ! Il y a vingt ans de cela, et voilà ce qui le précipite toujours au bas de cette montagne au sommet de laquelle il est dix fois parvenu à s'asseoir ! Il avait vingt-deux ans ; il avait cette vanité, cet orgueil d'un jeune homme qui vivait dans une société plus riche que sa condition ne lui permettait de le faire ; il avait un ami qui lui prête 100 francs, il lui en avait rendu 50, il en devait 50 encore ; il se brouille avec lui. Pour ne pas rougir de sa misère et s'acquitter vite avec un bavard, il prend une signature qui n'est pas la sienne, met au bas : « *En cas d'absence* (absence certaine) « *payable chez lui...* » Il va demander sur cette signa-

ture crédit pour dix jours; il revient au bout des dix jours et il paye son billet! Mais un ennemi veillait à la porte!... L'ennemi s'empare du billet! Il a sa vengeance, sa haine sera satisfaite; cet homme ne devra plus rien, mais la plainte sera portée; cet homme n'aura pas été malhonnête, il n'aura pas trompé, il ne pouvait tromper personne, mais il sera perdu!

« Croyez-vous qu'il avait au moins imité la signature de M. L*** ? Nullement! Écoutez le rapport de M. Oudard :

« Il nous est démontré que le corps de ce billet et « la signature P. L*** dont il est souscrit, et les mots : « *En cas de déménagement, payable chez M. J. Le-* « *comte*... sont émanés de la main de l'inculpé; qu'il « les a tracés *sans déguisement, et sans imitation de* « *la signature L****. »

« Eh bien! dites, à présent, y a-t-il un crime? y avait-il une intention frauduleuse? Est-ce que cet homme a démontré autre chose que son étourderie? C'est ce qu'a bien vite reconnu M. L***, lui-même, dans une lettre que voilà, et dans laquelle il déplore ce qui a été fait :

« Si j'avais bien connu l'intention du coupable, « dit-il, intention clairement exprimée par la note « sur le lieu de payement, je n'aurais rien dit, car « cette note témoigne mieux l'embarras et l'étourderie « que l'intention de frustrer. »



Quoi qu'il en fût, Jules Lecomte se vit condamner. Parti en Belgique avant les poursuites, il revint à Paris pour purger sa contumace et fut acquitté.

Mais le coup était porté, tous les ennemis qu'il s'était faits se mirent à éplucher son passé, et, comme sa jeunesse avait été assez orageuse, les arguments ne manquèrent pas contre lui.

Au lieu de se faire oublier, Jules Lecomte, irrité contre tous, fut encore plus agressif qu'il n'avait jamais été. Même quand on ne pensait pas à lui, il croyait voir des allusions à ses antécédents.

Comme le *parricide* de la fable, il supposait qu'il était en butte à l'attention de tout le monde et, comme lui, eût dit en montrant ceux-là mêmes qui ne pensaient pas à sa personne :

> Ces oisillons menteurs, que confonde le ciel,
> Me reprochent d'avoir assassiné mon père !

Jules Lecomte, convaincu qu'on ne s'occupait que de lui, que de ses mésaventures, se retira du monde, bien que continuant à écrire. Au lieu de dédaigner les plaisanteries qu'on faisait sur ce procès d'où, en

résumé, il était sorti acquitté, il s'assombrit et regarda tout le monde avec soupçon.

Entrait-il dans un endroit où étaient réunies plusieurs personnes de sa connaissance, il était persuadé qu'on n'y parlait que de lui et qu'on changeait de conversation à son arrivée. Il hésitait à partir, convaincu qu'on s'occuperait de son passé dès qu'il serait sorti. Cela est si vrai que lorsqu'il donna *le Luxe* au Théâtre-Français (une pièce récompensée par le ministère), on disait dans les couloirs, le soir de la première représentation : « Il paraît qu'il n'y aura pas d'entr'actes à cette pièce. — Pourquoi ? demandaient les plus naïfs. — Parce que Jules Lecomte a peur qu'on ait le temps de parler de lui entre les *lever* et *baisser* de rideau ! »

On racontait aussi que, doutant du succès de sa pièce, il s'était écrié dans un moment d'expansion :

— Je me contenterais d'un succès d'estime !

— Vous n'êtes pas dégoûté ! lui avait soi-disant répondu un autre homme de lettres.

Les plaisanteries s'amoncelèrent contre lui, et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'elles étaient moins motivées par ses faiblesses que par la jalousie qu'excitait son talent. C'était à qui le prendrait pour cible, les uns par légèreté, les autres par méchanceté.

Par exemple : on supposait que Lecomte, à la recherche d'un logement, était monté dans une maison :

— Cet appartement me convient parfaitement, disait-il au concierge ; sur quelle rue donnent ces fenêtres ?

— Rue *Duphot*, répondait le portier.

Et Jules Lecomte se sauvait.

Un autre jour, il était en voyage et à la recherche d'un hôtel. Très-difficile pour la question de logement, il ne pouvait se décider pour aucune chambre. L'hôtelier, à bout d'offres et de propositions, se frappait tout à coup la tête en disant :

— J'ai ce qu'il vous faut ; conduisez monsieur à la sixième chambre !

J'en oublie et de plus terribles encore.

*
* *

On comprend aisément dans quel état de rage continue vivait Jules Lecomte quand ces plaisanteries lui tombaient sous les yeux. Au lieu de paraître les ignorer, il y répondait presque toujours directement ou indirectement, et quand il eût dû se retirer, rentrait encore plus acharné dans la lutte. D'un autre côté, ses adversaires, convaincus qu'il ferait un jour quelque

éclat, accumulaient notes sur notes pour les lui jeter au visage.

Bien que je ne fusse pas des amis de Jules Lecomte, qui gardait rancune au *Figaro* de n'avoir pas pris son parti dans certaines occasions et même d'avoir accueilli quelques mots piquants sur lui, la persécution organisée contre sa personne le rendait presque intéressant.

Un jour, passant rue Vivienne, je rencontrai Balathier, qui déjà à cette époque dirigeait le journal *le Voleur*.

— Savez-vous, me dit-il, la nouvelle sottise que fait Jules Lecomte : il va poursuivre devant les tribunaux M. Soubiranne, directeur du journal de modes *la Pénélope*.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

— Parce que, dans une polémique engagée entre eux, il a vu des allusions à son passé et qu'il veut en finir avec toutes les piqûres d'épingles qu'on lui adresse depuis longtemps.

— Soit, mais quel inconvénient voyez-vous à cela ?

— Quel inconvénient ! mais il est perdu s'il fait ce procès ! Ses ennemis profiteront de l'éclat de la publicité des tribunaux pour mettre au jour toutes les suppositions diffamatoires qu'ils ont amassées contre lui, pour

tourner sous un certain jour des actes blâmables, mais bien loin de la gravité qu'on cherchera à leur donner. En un mot, comme il a blessé tout le monde, jusqu'aux gens de justice, tout le monde sera contre lui et, entrant comme accusateur au tribunal, il aura l'air d'y comparaître comme accusé. Il m'a été donné de parcourir le dossier, il est formidable !

— C'est bien terrible, dis-je à Balathier, mais il n'y a rien à faire à tout cela.

— Si ! me dit-il, si un ami voulait lui donner le conseil de retirer sa plainte, tout serait fini.

— Je n'y puis rien, dis-je à Balathier en le quittant.

Je n'ai jamais, je l'ai dit plus haut, été des amis de Lecomte ; il voyait des gens plus *sérieux* que moi, des hommes politiques, etc., etc ; il était des rares qu'on admettait au foyer du Théâtre-Français, et nous n'avions que fort peu de relations.

En quittant Balathier, je pensais à toutes ces choses, et je me demandais, connaissant plus intimement Lecomte, si j'oserais lui donner le conseil de ne pas poursuivre.

Presque en même temps que je faisais ces réflexions, je me trouvai, au coin d'une rue, nez à nez avec lui.

En le voyant, je ne pus m'empêcher de pousser le cri de surprise que provoque la réalisation immédiate

et inattendue d'une idée qui est dans votre cerveau.

— Comment! vous voilà! lui dis-je.

— Mais oui, me répondit-il, et je suis dans tous mes tourments.

Je pensai d'abord qu'il faisait allusion à sa situation; mais je fus vite détrompé.

— Figurez-vous, me dit-il, que je donne un grand dîner ce soir; j'ai tel, tel et tel et aussi Lachaud.

Quelque petite rancune que j'eusse contre lui, à cause de nos demi-polémiques, le cœur prit le dessus, et je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Ma foi tant mieux, si vous avez Lachaud, il vous donnera un bon conseil, celui de ne pas plaider.

— Pourquoi? fit-il avec étonnement.

— Écoutez, lui dis-je, parlons franchement; je ne suis pas, moi, un juge d'instruction, je n'ai ni le droit ni le désir de fouiller dans votre vie, mais puisque le hasard fait que je vous rencontre aujourd'hui, ce ne doit pas être sans raison. Vous intentez en ce moment un procès qui va attirer l'attention de tout le public parisien; le hasard qui me fait vous trouver au coin de cette rue a voulu aussi que je sache une chose très-importante pour vous.

— Laquelle?

— C'est que vos ennemis ont recueilli des renseigne-

ments terribles pour vous ; qu'il n'est pas de légèreté de jeunesse qui n'y ait pris sa place, et que l'action que vous avez intentée ne peut que faire dégénérer en un scandale dont vous serez la victime. C'est en vain que vous pouvez avoir de bonnes raisons à donner, que Lachaud est un avocat de premier ordre, vous êtes perdu, car vous avez la Cour contre vous! Tout naturellement vous êtes le plaignant, vous gagnerez votre procès, mais vous n'obtiendrez qu'une réparation qui vous coûtera cher.

Pendant que je lui disais tout cela avec la conviction que m'avait donnée le récit de Balathier, je n'avais pas quitté des yeux le visage de Jules Lecomte. Il était devenu sérieux, triste même.

— Mais que faire? se demanda-t-il comme à lui-même.

— Retirer votre plainte, vous n'avez pas le choix.

Il resta près d'une minute sans me répondre, paraissant en proie à mille pensées.

— Eh bien? lui dis-je.

— Eh bien... eh bien, non ; je ne puis plus reculer à présent! il le faut ; il le faut, vous dis-je ; je veux en finir, il arrivera ce qu'il arrivera !

Nous nous quittâmes.

Je me demandais en m'en allant quelle raison pou-

vait pousser ainsi cet homme à courir au-devant de sa perte. J'ai su depuis que la direction de *l'Indépendance belge*, où il écrivait, comme je l'ai dit, lui avait fait signifier qu'il eût à prendre un parti dans cette affaire et que, s'il ne poursuivait pas, il ne devait plus compter au nombre de ses rédacteurs.

Le procès eut donc lieu.

La défense de M. Soubiranne fut présentée par Me Desmarets, celle de Jules Lecomte par Me Lachaud. Le tout Paris du monde des lettres et des arts était à l'audience. Surexcités par l'opinion publique, les notes des journaux, etc., les juges eux-mêmes considéraient comme un acte bien osé à Jules Lecomte d'amener quelqu'un devant eux. Il faut lire la *Gazette des Tribunaux* de l'époque pour savoir avec quel dédain la défense et le tribunal traitèrent Jules Lecomte; entré à l'audience comme accusateur, il y fut traité comme accusé dès la première question.

Pour donner idée de ce procès, qui fit scandale, je citerai d'abord le premier interrogatoire de Jules Lecomte. On verra, au ton du président, que la Cour était loin d'être prévenue en sa faveur.

Je copie :

A deux heures, l'un des huissiers annonce le tribunal.

M. le Président. Appelez la cause Soubiranne contre Lecomte.

Me Lachaud, *se levant brusquement.* Je prendrai la liberté de faire observer au tribunal que nous sommes demandeurs originaires...

M. le Président. Oui, mais le premier article dont se plaint M. Soubiranne étant le premier en date, c'est à Me Desmarets de s'expliquer le premier.

Me Lachaud, *visiblement contrarié.* Cette forme inusitée...

M. le Président. Le tribunal l'a ainsi décidé. — *S'adressant aussitôt à M. Soubiranne,* il l'interroge sur ses nom, prénoms, âge et motifs de la plainte reconventionnelle qu'il a cru devoir porter. — *Se tournant vers Jules Lecomte.* D. Votre nom? — R. Jules Lecomte.

D. (Après avoir jeté les yeux sur l'un des dossiers qu'il a devant lui.) Vous n'avez pas d'autres prénoms? — R. Je ne m'appelle que Jules.

(M. Marie, avocat impérial et le tribunal semblent se regarder avec étonnement.)

D. Votre âge? — R. 44 ans...

D. N'êtes-vous pas né le 27 juin 1810? — R. 45 ans, si vous voulez.

M. le Président. Non... vous avez 46 ans révolus.

(M. le greffier écrit 46 ans, d'après un document arrivé de Boulogne, qu'il semble consulter en ajoutant au prénom de *Jules* celui de *François*.)

D. Quels sont les rubans que je vois à votre boutonnière? — R. Celui de la Couronne de Chêne de Hollande et celui de Parme. L'un est vert et jaune, l'autre rouge et blanc...

D. Vous êtes autorisé à porter l'un? — R. Oui.

D. Le rouge domine dans l'autre, qui ne peut être que celui d'une médaille de sauvetage de Parme. (Vivement.) Ce n'est pas le ruban de la Légion d'honneur? — R. (Très-bas.) Non.

M. le Président. Me Desmarets, vous avez la parole.

Le fond du débat était une suite d'articles dirigés par Jules Lecomte contre madame Ristori pour défendre Rachel. On pourra juger d'après un des articles incriminés de l'aigreur qu'avait prise la question et du talent mordant que Jules Lecomte avait déployé. Jusqu'aux compliments, tout était perfide dans ces articles qui resteront comme les modèles du genre.

Voici l'article qui avait attiré ce funeste orage sur la tête de Jules Lecomte ; mes lecteurs constateront que son auteur savait avoir la dent aiguë quand il le voulait.

On parle des libertés de la presse d'aujourd'hui ; il y aura intérêt à la comparer avec celle d'il y a vingt ans.

Je prends seulement les passages principaux :

*
* *

« *Mademoiselle Rachel partit pour l'Amérique, laissant dédaigneusement madame Ristori s'envelopper d'une de ses chlamydes oubliées.*

« La femme dont elle venait troubler la gloire ainsi éloignée, madame Ristori, *en habile Italienne qu'elle est, ne perdit pas de temps. La Comédie-Française avait commis la haute inconvenance de laisser l'étrangère venir débiter un rôle de mademoiselle Rachel sur le théâtre de mademoiselle Rachel ;* madame Ristori abdiqua peu à peu *les premières modesties de son attitude* et résolut de s'emparer des rôles de son aînée en gloire, sinon en âge. Non contente de jouer *Marie-Stuart*, elle se fit traduire *Phèdre*, elle chercha à obtenir *Médée*, elle conçut bien d'autres projets encore !

« Il *était temps* pour *madame Ristori de trouver ce rôle ! son pâle et vide répertoire italien laissait pour ainsi dire affamées sa passion et son ardeur. Le public devenait indifférent aux appels de Myrrha, de la Pia, de Rosamunda, des œuvres où l'horreur lutte avec l'ennui profond.* Encore *quelques semaines* et madame Ristori était traitée en France comme en Italie ; M. Legouvé

l'a sauvée *de ce plus grand péril qui soit pour un artiste : l'indifférence. Avec Médée, le théâtre tragique italien verra probablement revenir tous ceux qui avaient précédemment vu la tragédienne étrangère dans l'un de ses cinq ou six rôles déjà usés.*

« ... Mais madame Ristori a de puissantes qualités naturelles qu'elle a largement répandues sur cette œuvre qu'elle peut considérer comme un bienfait dans sa carrière *déjà avancée.*

« Ces qualités sont *une vive sensibilité qui touche magnétiquement* lorsqu'elle n'arrive pas à l'afféterie, et une chaleureuse passion *qui émeut* lorsqu'elle ne s'égare pas *jusqu'à l'exagération.* L'afféterie dans les sentiments doux, l'exagération dans les passions violentes, tels sont les écueils de *ce grand talent,* qui s'est, l'autre soir, sauvé d'un *voisin abandon par une création superbe ;* madame Ristori est bien *cette actrice de proie qui remue la foule! Pour les gens de goût il lui manque évidemment les dons acquis d'une bonne éducation tragique,* l'élégance, la pureté, la sobriété, la distinction, toutes choses qui éclatent si uniquement dans Rachel. Madame Ristori, c'est Dorval! Dorval passionnée, déchaînée, impérieuse, avec des élans magnifiques et des manques de goût *absolus ;* une ardente enfant de la nature, une bohémienne! Elle a passé *vingt ans de sa carrière,* cette *Ristori,* à *cabotiner* dans son

pays, de *foire en foire*, apprenant un rôle par semaine, pour satisfaire un public à quinze sous par *paire d'oreilles*. Sa jeunesse et sa beauté se sont usées dans ce métier pénible, et Dieu sait combien, avant de se revêtir de cette tunique orange dessinée par Ary Scheffer, elle a endossé de *haillons mélodramatiques* pour attirer un peu de ce public *transalpin*, affolé de musique! *Elle les a joués par centaines, ces rôles traduits par un pître, ces pièces emportées de nos boulevards* et consommées ensuite, sans façon, par les librettistes italiens, insultant dans leurs préfaces les auteurs qu'ils *détroussent*...

« La soirée a donc été superbe, et une assistance brillante a accepté avec toute sympathie le *délire* que la Ristori a causé à ses nombreux compatriotes entassés à toutes les *petites places de la salle*. On l'a rappelée à l'italienne, sept ou huit fois. Des bottes de fleurs sont tombées des hauteurs amies ou *domestiques*, de toutes les avant-scènes.

« C'est un succès moitié naturel pour la France, moitié artificiel pour l'Italie, qui restera assez bruyant pour attirer la foule. Nous l'enregistrons en conscience comme une émotion de la semaine et comme le salut très-opportun de madame Ristori. Nous sommes même persuadé qu'aux représentations suivantes, elle y sera plus belle encore, car la fièvre du premier soir a dû

ajouter encore à l'exagération qui est le penchant naturel de la grande artiste italienne. Madame Ristori a, entre autres, une pose, une attitude qu'elle fera bien de surveiller. C'est aux instants de fureur haineuse, alors quelle rentre sa tête dans sa poitrine, arrondit le dos, se penche en avant et les bras étendus plus avant encore, qu'elle semble vouloir déchirer et mordre en montrant je ne sais quelles griffes qui s'emmanchent au bout des longs bras. Elle fera bien aussi de mieux dessiner ses mains, un peu grandes, et dont elle fait souvent un usage disgracieux. Quant à la continuelle cantilène de son débit, nous n'en parlons plus; c'est l'école italienne qu'il faut accuser de cette déclamation chromatique, de cette mélopée câline qui serait intolérable dans notre langue, tout en étant souvent fort agaçante dans l'idiome qu'on parle à Ventadour. Mais, ce qui rachète fort ces défauts, les uns italiens, les autres tout personnels à l'artiste, c'est sa passion, sa flamme, sa vive intelligence des détails, même lorsqu'ils sont trop puérilement cherchés; c'est enfin quelque chose de communicatif, de sympathique, qui se dégage de son jeu, de sa voix, et qui agit fortement sur les masses. Je le répète, c'est là un grand succès pour madame Ristori. »

*
* *

On juge de l'effet d'un tel article sur les enthou-

siastes de la tragédienne italienne ; les polémiques s'engagèrent. M. Soubiranne, ami de la Ristori, prit sa défense dans son journal; Lecomte répondit comme il savait répondre, avec autant de sous-entendus injurieux que d'esprit. Entre autres articles, il en publia un intitulé :

COURRIER DE PARIS

LES ABOYEURS DE MADAME RISTORI

et qui attaquait directement M. Soubiranne. On jugera de sa violence par ce début :

« ... Il arrive à Paris, avec MM. les Italiens, une chose qui serait fort *révoltante* si elle n'était avant tout ridicule et grotesque : il s'agit de madame Ristori.

« *La clique* qui entoure cette tragédienne, et qui lui fait le succès un peu forcé que vous savez, la pose en objet sacré, inviolable, inattaquable : arche sainte, hostie, Labarum ! Tandis que chez nous, les plus hauts talents, Ingres, Meyerbeer, Hugo, Rachel, sont soumis aux jugements des critiques auxquels la faveur publique confie le mandat d'éclairer l'opinion, *certaine séquelle* d'étrangers *voudrait soustraire* à l'appréciation des plumes imperturbables et indépendantes les

actrices qui leur font délivrer *du macaroni à la cuisine ou qui leur prêtent cent sous...*

« Les pauvres diables qui jappent fanatiquement au parterre *pour une croûte ou un écu*, serviraient mieux madame Ristori en se tenant tranquilles. Comme aucun d'eux n'a assez de *valeur* pour qu'on prenne souci de lui, il est naturel qu'on fasse remonter jusqu'à leur idole la responsabilité de ces ridicules violences...

« Maintenant que madame Ristori se pose en expression unique de l'art dramatique italien, c'est une vanité que ne lui pardonnent point ceux de ses compatriotes qui ne *vivent pas de ses dessertes*. L'Italie a dix artistes, hommes et femmes, d'un talent égal à celui de madame Ristori, c'est pourquoi elle a cabotiné vingt ans dans les foires italiennes, sans qu'on la posât en merveille, ainsi qu'on le fait ici, à Ventadour. Seulement, en femme très-habile, assez habile pour avoir d'abord joué toutes les modesties qu'elle abdique aujourd'hui peu à peu, madame Ristori s'est entourée de médiocrités déplorables, pour se faire un cadre, un repoussoir. Les journalistes qu'on lit au delà des Alpes, le disent bien, et rient de l'engouement français qui va applaudir ce qu'il ne comprend pas, et applaudirait moins s'il comprenait mieux.

« Maintenant encore, que *la meute qui entoure* ma-

dame Ristori aboie au passage des opinions libres et sincères, il n'y a pas à s'en occuper. Pour notre part, nous n'avons pas même de mépris... nous ne sentons que dédain et hauteur pour ces injures. Que *les valets de madame Ristori* les continuent à leur gré, dans on ne sait quelles *feuilles louches*, qu'on glisse le matin ténébreusement sous les portes ; vient l'heure où l'on balaye, il n'entre rien au logis. »

*
* *

Tous les articles écrits sur ce ton furent lus et soulignés à l'audience par Mᵉ Desmarets, qui ne ménagea guère le client de Mᵉ Lachaud. Chaque coup portait, et jamais plaidoiries ne furent plus curieuses. A un certain moment de la défense Mᵉ Desmarets, se tournant vers Jules Lecomte, lui dit :

« Pourquoi avez-vous attaqué M. Soubiranne ? Il lui était bien facile de se défendre. Il lui a suffi d'examiner votre passé, de placer un miroir devant vos yeux et de vous dire : Regardez-vous ! — pour que tout le monde comprît que vous n'avez le droit d'attaquer personne !

« Mon adversaire, continua-t-il, Mᵉ Lachaud, a obtenu de grands triomphes oratoires. Il en a obtenu pour M. Jules Lecomte lui-même à la Cour d'assises.

Mais ici, en police correctionnelle, il a dû comprendre que sa parole tombait dans le vide. Il a pris son client et sa cause de plusieurs tons trop haut. »

Toute la plaidoirie continua de même. Me Desmarets prit jour par jour tout le passé de Jules Lecomte; il le dépouilla pour ainsi dire des pieds à la tête. Il n'est pas jusqu'à un ruban de Juillet, que Jules Lecomte portait à sa boutonnière, qui fut épargné.

Je me rappelle l'effet foudroyant que produisirent ces paroles lorsque Me Desmarets les prononça :

« Il entre!.. il arrive!.. Le voilà! On aperçoit à sa boutonnière un signe, un ruban, et on a peur... Oui, on craint que ce ne soit l'insigne de la Légion d'honneur, et M. le président est obligé de lui demander la justification de sa décoration ! »

Les années de pension de Jules Lecomte, son embarquement forcé par sa famille, une accusation de faux en écriture de commerce, son adversaire rappela tout. L'auditoire était consterné; on ne pouvait croire, à entendre dérouler tous ces faits, que Jules Lecomte était venu là en accusateur.

Mais tout n'était pas encore fini pour lui.

Le petit livre de *Van Engelgom* ne fut point oublié dans l'affaire.

Nos lecteurs se rappellent l'extrait que j'en ai donné et qui est relatif à Alexandre Dumas. La méchante biographie que Lecomte avait faite du grand romancier avait occasionné une scène fort grave entre eux deux. Elle eut lieu à Florence et Alexandre Dumas en donna le récit un peu exagéré peut-être, dans une lettre qui fut lue à l'audience. Ce chef-d'œuvre d'esprit devait porter un terrible coup à Jules Lecomte.

Je transcris cette lettre sans en omettre une ligne :



« *A Monsieur Van Engelgom, correspondant du Cabinet de Lecture, à Bruxelles.*

« Monsieur,

« C'est chose si rare parmi nous que la littérature bruxelloise, que le peu qui passe la frontière pour entrer en France excite toujours notre curiosité ; ainsi, ne vous étonnez pas, monsieur, que les articles que vous avez fait insérer dans le *Cabinet de Lecture*, et qui probablement n'eussent pas été lus s'ils eussent été marqués d'une signature parisienne, aient produit quelque sensation en nous arrivant sous la rubrique belge. Chez nous autres, Français, gens curieux, indiscrets et médisants, l'anecdote, fût-elle apocryphe, est toujours la bienvenue. Cela vous explique une chose qui, sans cela, devrait vous paraître assez

inexplicable, c'est qu'un journal estimé vous ait donné place dans ses colonnes, au hasard de voir démentir le lendemain par la pudeur publique les scandaleux mensonges que cette fatale nécessité imposée à l'homme de vivre de quelque manière que ce soit, arrache à votre plume. Oui, monsieur, le journal a espéré qu'on vous pardonnerait en faveur du scandale, comme on a pardonné aux femmes de chambre et aux laquais les mémoires infâmes qu'ils ont depuis quelque temps publiés sur les grands seigneurs.

« Le tour des hommes de lettres est venu, monsieur, et cela grâce à vous. Vous avez judicieusement pensé que, puisqu'ils sont exposés aux sifflets, ils ne devaient point être à l'abri du venin, c'est une opinion de vipère qui, par le temps qui court, peut se défendre comme une autre. Vous n'avez pas moins le mérite de l'avoir soutenue le premier, monsieur, et je vous prie de croire qu'elle ne nous a pas surpris ; mais nous sommes étonnés seulement de ne pas reconnaître dans les séries des portraits que vous nous promettez, celui d'un homme qui, depuis deux ans, a fait quelque bruit, je ne dirai pas précisément dans la littérature, mais parmi les littérateurs. Vous devinez sans doute que nous voulons parler de votre collaborateur, M. Jules Lecomte qui, si nous devons vous en croire, voyage en ce moment pour son plaisir en Italie. Il serait fâcheux que les relations qui vous unissent à cet

aventureux jeune homme nous privassent de détails assez curieux que votre modestie de confrère et votre pudeur d'ami hésiteraient peut-être à nous donner. Nous avons donc pris sur nous, monsieur, de vous les transmettre par la voie de notre journal, afin que la publicité qu'ils acquerront ainsi vous autorise à les reproduire, et pour que cette fois, du moins, le public sache à quelle source vous les avéz puisés. Les anecdotes que vous lui transmettrez, nous les signons, monsieur, de toutes les lettres de notre vrai nom, chose que nous vous défions de faire.



« ... Ce fut vers la fin de l'année 1834, et un mois avant mon départ pour le midi de la France, que j'eus l'honneur de faire connaissance de M. Jules Lecomte.

« Voici de quelle manière et à quelle occasion :

« Un de mes bons amis, un homme de distinction et de cœur, M. Amédée Gréhan... vous permettrez que je suive votre exemple, monsieur, et que renonçant aux initiales j'appelle les hommes par leur nom.

« M. Amédée Gréhan, dis-je, vint me prier de donner asile à un jeune homme dont il connaissait le père, digne, brave et honnête marin, il faut le dire, et qui était compromis dans une affaire politique.

« Quand mes opinions, qui appartiennent, comme

vous le savez peut-être, monsieur, à l'opposition sociale, ne m'eussent point fait un devoir de cacher le suspect, la pitié, qui n'a pas de couleur politique, eût plaidé sa cause auprès de moi; je répondis donc à mon ami, M. Amédée Gréhan, que mon appartement, ma table, et à la rigueur ma bourse étaient à la disposition de son protégé; celui-ci accepta immédiatement mon offre dans toute son étendue, et vint s'établir chez moi, prenant pour logement la chambre de mon secrétaire; ce jeune homme était M. Jules Lecomte.

« Pendant un mois, j'eus le plaisir de l'avoir pour hôte et pour hôte d'autant plus sédentaire que le prétendu mandat politique qui le menaçait lui ouvrait à peine les battants des fenêtres et lui fermait tout à fait les portes de la rue.

« Pendant ce mois, M. Jules Lecomte, comme disent poétiquement les peuplades primitives qu'il va visiter dans ses courses maritimes, partagea mon pain et mon sel.

« Un jour qu'il mangeait prosaïquement quelque chose avec moi, mon tailleur entra; il venait m'apporter quelques costumes de voyage. M. Jules Lecomte me pria de lui dire qu'il désirait lui donner sa pratique. Chevreuil m'interrogea de l'œil : je lui répondis dans mon innocence qu'il pouvait accepter, et M. Jules Lecomte, bravant pour cette fois le danger d'une sortie,

se rendit lui-même au passage Choiseul pour faire sa commande.

« Quatre ou cinq jours après, ses craintes redoublant, il me demanda si je pourrais lui rendre le service de l'emmener avec moi. Je crus devoir à l'amitié de Gréhan, aux services qu'il m'avait rendus, d'accorder à M. Jules Lecomte cette nouvelle demande. Mais comme je devais rester encore à Paris quatre ou cinq jours et que mon hôte prétendait apercevoir à travers mes persiennes des figures de sergents de ville et d'agents de police, il me demanda la permission d'aller m'attendre à Fontainebleau.

*
* *

« C'était chose toute simple : il ne s'agissait pour cela que de lui procurer un passe-port sous un nom supposé. J'allai trouver un autre de mes amis, que vous connaissez sans doute de nom, M. Adolphe de Leuven, je lui expliquai le motif de ma visite, et, empressé de prendre sa part d'une bonne action, dùt-elle le compromettre dans sa position bureaucratique, il monta en cabriolet, se rendit à la préfecture de police, prétexta un voyage dans le Midi, et se fit délivrer un passeport qu'il m'apporta le soir même. Au moment de partir, M. Jules Lecomte, qui avait écrit à son père pour lui demander l'argent nécessaire à son voyage

avec moi, et qui ne l'avait pas encore reçu, me fit part de son embarras : c'était la chose la plus simple. Je lui avait pris quelques jours auparavant trois ou quatre pièces d'or pour les joindre à ma bourse de voyage, je les lui rendis en argent, j'ajoutai cent francs à cette somme, je le mis en gondole, et il partit.

« Le surlendemain de ce départ, Chevreuil vint régler son compte avec moi. Il apportait en même temps celui de M. Jules Lecomte, qui se montait à 900 francs ! J'eus la curiosité de connaître quels étaient les vêtements que mon hôte avait pu commander pour cette somme, et je vis que c'était un habit de lieutenant de vaisseau, brodé d'or au collet et aux parements avec les épaulettes et l'épée. Je fis observer à Chevreuil que la note était un peu lourde, mais il me répondit que M. Jules Lecomte avait recommandé que les broderies et les épaulettes fussent de l'or le plus fin et le plus compacte que l'on pût trouver ; il s'était conformé à son instruction. Il en résultait que toutes ces broderies, vendues au fondeur, avaient une valeur de 300 à 400 francs ; je reconnus dans cette recommandation le bon esprit d'un homme qui vise au solide ; ma considération pour M. Lecomte en augmenta. Je répondis à Chevreuil du payement de cette somme, et, moyennant cette caution, il ne fit pas même à notre lieutenant de marine l'injure de lui faire passer sa note.

« Je passai la soirée à mettre de l'ordre chez moi ; dans ce rangement, je m'aperçus qu'il me manquait deux objets auxquels je tenais beaucoup : un poignard monté en agathe, que m'avait donné un réfugié espagnol à qui j'avais rendu quelques services et une bague antique dont le chaton était un camée représentant Antinoüs.

« Je soupçonnai mon domestique d'être pour quelque chose dans cette disparition. En conséquence, je réglai son compte et le renvoyai.

« Le lendemain de ce règlement, nous partîmes à notre tour, Jadin et moi. Nous étions en chaise de poste; cette chaise de poste avait été achetée par moi, au moment où je ne comptais que sur un compagnon de voyage. Il en résultait qu'une troisième personne prenant place entre nous deux devait cruellement nous gêner, mais il s'agissait de rendre un service à un ami politique, de faire quelque chose de pareil à ce qu'avaient fait les sauveurs de M. de Lavalette, et qu'est-ce qu'un torticolis ou une côte enfoncée devant une pareille considération ?

*
* *

« Nous arrivâmes à Fontainebleau. Je ne parlai à M. Jules Lecomte que fort discrètement de l'habit d'officier que lui avait fait faire mon tailleur. Il me

répondit qu'ayant été aspirant dans la marine militaire, ce grade lui donnait celui de lieutenant dans la marine marchande. Comme je ne suis pas de première force en hiérarchie nautique, je trouvai toutes ces raisons excellentes et je lui demandai s'il voulait venir avec nous visiter le château. Malheureusement, il avait mal au pied, de sorte qu'il refusa.

« Il faut que vous sachiez, monsieur, que l'inspecteur de la forêt de Fontainebleau, M. Félix Deviolaine, est l'un de mes parents; vous trouverez donc tout simple que nous ayons été droit à lui pour le prier de nous faire les honneurs du palais; il nous annonça une nouvelle que nous ignorions : c'est que notre jeune et nerveux poëte Alfred de Musset était depuis quelques jours à Fontainebleau, et demeurait dans l'hôtel même où nous étions descendus. J'appris, avec grand plaisir, qu'il avait dignement soutenu l'honneur de la littérature parisienne en rendant aux jeunes gens de Fontainebleau les dîners qu'ils lui avaient donnés, en brodant les albums des dames de ses poétiques romances, et en faisant voir à tout le monde, comme preuves d'identité, des vers que lui avait adressés M. Jules Lecomte, ex-officier de marine, et, pour le moment, poëte et romancier de la plus belle espérance. Nous nous regardâmes, Jadin et moi, et nous échangeâmes un sourire; cependant nous étions encore bien loin de soupçonner la vérité.

*
* *

« Félix Deviolaine revint tout naturellement dîner avec nous à l'hôtel. Nous fîmes prévenir M. Jules Lecomte que le dîner était servi et que nous avions pour convive l'inspecteur de la forêt.

« M. Jules Lecomte nous fit répondre qu'il était désolé, mais que ses douleurs étaient devenues telles qu'il ne pouvait faire un pas, et qu'il priait en conséquence qu'on le servît dans sa chambre. Félix regretta beaucoup de ne pas faire la connaissance du poëte romancier qui avait adressé de si charmants vers à l'auteur de *l'Andalouse, de Rolla* et de *la Camargo;* cela nous fit penser qu'à défaut de Boileau nous pouvions avoir Louis XIV, et nous fîmes demander à Alfred de Musset s'il voulait bien partager notre dîner de voyageurs. L'hôte revint nous annoncer qu'il était sorti et ne rentrerait probablement pas de la journée. Nous jouions véritablement de malheur.

« Au milieu du repas, un jeune monsieur, ami de M. Félix Deviolaine, ayant appris qu'il était à table avec nous, nous fit demander la permission d'entrer.

« J'allai au-devant de lui et le saluai comme le bienvenu.

« Il venait, nous dit-il, de présenter à M. de Musset de la musique qu'il avait faite sur ses vers.

« — Et vous ne l'avez pas trouvé ? lui dis-je.

« — Je vous demande pardon, répondit-il, il est dans sa chambre.

« Cela nous étonna fort ; nous connaissions Alfred pour homme de trop bon goût et de trop excellentes relations pour se celer ainsi, sinon à des amis intimes, du moins à des admirateurs, des confrères. — Je me levai, demandant au jeune monsieur quel était le numéro de la chambre où il avait trouvé le misanthrope voyageur, visible pour lui seul.

« Il nous indiqua le n° 3. Je retombai sur ma chaise la sueur au front : cette chambre était celle de M. Jules Lecomte !

*
* *

« Nous échangeâmes un second regard, Jadin et moi. Cette fois, nous avions deviné ; cependant, nous eûmes, moitié pour nous, il faut l'avouer, moitié pour M. Jules Lecomte, la délicatesse de ne rien dire de cette petite supercherie que l'admiration, si grande qu'elle fût pour l'homme dont il avait pris le nom, ne pouvait, en conscience, faire excuser.

« Cette circonstance nous détermina à partir la même nuit de Fontainebleau ; nous fîmes demander à

M. Jules Lecomte si ses douleurs lui permettaient d'être toujours des nôtres ; il descendit alors pour nous assurer du soulagement qu'il éprouvait; le mieux avait même fait des progrès si rapides depuis l'annonce de notre départ, qu'il boitait à peine.

« Ce qui tenait du miracle, vous en conviendrez, tout huguenot que vous êtes, sans doute, pour un homme qui, deux heures auparavant, n'avait pas pu descendre un étage pour venir dîner avec nous.

« Au moment de monter en voiture, M. Jules Lecomte me prit à part. L'argent n'était pas encore arrivé. J'allai trouver l'hôtelier pour lui demander le compte de la dépense de mon compagnon de voyage ; elle se montait, pour quatre jours, à 400 francs !

« L'addition me parut lourde, mais tout me fut expliqué par le détail : ce qui enflait si considérablement la carte, c'étaient les deux dîners rendus par M. Alfred de Musset aux jeunes gens de Fontainebleau !

« Il n'y avait rien à dire. Une politesse en méritait une autre, quoique ce ne soit pas toujours vos avis, messieurs de la Belgique, car nous vous avons fait la politesse de battre les Hollandais, et Dieu sait comment vous nous l'avez rendue. En conséquence, je payai.

« Pardon, monsieur, d'entrer dans tous ces petits détails, mais puisque vous en faites collection, monsieur, il est probable que vous les aimez.

« A mon grand regret, je suis forcé de m'interrompre, monsieur; l'histoire est longue, et nos colonnes sont courtes, mais vous ne perdrez rien pour attendre, et d'ailleurs, vous n'attendrez que jusqu'à demain.

« A. DUMAS. »

*
* *

L'effet produit à l'audience par la lecture de la lettre d'Alexandre Dumas fut terrible pour Jules Lecomte; d'autant plus qu'on eut soin d'en lire une autre par laquelle ce dernier écrivait à Dumas comme un fils soumis et repentant demandant grâce à son père; tant bien que mal, il cherchait à se justifier des faits qu'on vient de lire.

J'arrive à la scène violente qui eut lieu à Florence et dont j'ai parlé plus haut. En voici le récit tel qu'il a été fait devant le tribunal. Naturellement chacun des adversaires prétendait avoir donné les meilleurs coups à l'autre :

M. Alexandre Dumas était à Florence, Jules Lecomte, expatrié, y était également, *il avait généreusement oublié* ses peccadilles de Fontainebleau et il crut pouvoir

faire à M. A. Dumas des avances que celui-ci repoussa en disant tout haut ses motifs d'éloignement pour cet homme.

M. Lecomte résolut de se venger et il se passa alors des faits que je vais vous laisser raconter par un témoin oculaire :

« Le 11 mai 1843, M. Alexandre Dumas fut appelé à l'ambassade pour donner des renseignements sur M. Jules Lecomte, déjà sous le poids d'accusations injurieuses.

« M. Alexandre Dumas confirma ces accusations.

« Comme ces accusations ne tendaient à rien moins qu'à faire chasser M. Jules Lecomte de la Toscane, M. Dumas se douta que celui qu'il avait accusé ne quitterait pas Florence sans se livrer contre lui à quelques voies de fait.

« En conséquence, et dans la prévoyance de ce cas, il emprunta une canne à l'un de ses amis.

« En effet, le soir même, vers les sept heures, M. Jules Lecomte, accompagné du prince Doudoukoff Korsakoff, descendit d'une voiture fermée, et, suivi du prince, s'avança sur la place des Cascines vers M. Dumas, qui causait à la portière de la voiture de madame la comtesse de Wurtemberg.

« M. Dumas vit venir M. Jules Lecomte et se mit en défense.

« En effet, arrivé près de M. Dumas, M. Jules Lecomte leva la main sur lui. M. Dumas para le coup avec le bras gauche, et rendit de la main droite un coup de canne qui lui ensanglanta la figure.

« Puis, comme il ne voulait pas faire de cette insulte une lutte de crocheteurs, il se retourna vers le prince Korsakoff, et lui posant la main sur l'épaule :

« — Mon prince, lui dit-il, vous avez accompagné monsieur, donc vous êtes son second. Je ne me bats pas avec monsieur qui est un escroc ; mais je me battrai avec vous, mon prince, et cela sans retard, à l'instant même, si vous le voulez bien !

« Le prince Korsakoff accepta le défi, remonta dans sa voiture avec M. Jules Lecomte, tandis que M. Dumas, avec deux de ses amis, remontait dans la sienne, et tous quatre entrèrent à Florence.

« Voici le récit exact de ce qui s'est passé à notre connaissance et sous nos yeux, dans la journée et dans la soirée du 11 mai 1843.

« Florence, 12 mai 1843.

« *Signé :* comte Octavien VIMERCATY,
Aide de camp du roi de Sardaigne. »

A la suite de cette scène, le prince Korsakoff prit des

informations, et le résultat fut de telle nature qu'il changea de résolution et écrivit à M. Dumas la lettre suivante :

« Route de Marouli, 11 heures du soir,
11 mai 1843.

« Monsieur,

« Je me suis malheureusement trouvé accompagner M. Jules Lecomte au moment de l'insulte qu'il vous a faite. Vous m'avez déclaré que, ne pouvant vous battre avec un homme déshonoré, c'était à moi que vous vouliez en demander raison.

« D'après les renseignements que vous m'avez donnés sur la conduite antérieure de ce monsieur et sur des faits que j'avais jusqu'alors ignorés, je viens vous dire, monsieur, que je récuse toute responsabilité de la conduite de M. Jules Lecomte en cette circonstance, et que pour preuve je cesse avec lui toute relation !

« *Signé :* Prince Nicolas DOUDOUKOFF
KORSAKOFF. »

*
* *

On juge du scandale produit dans le monde des lettres par un procès qui révélait tant de choses, tant d'événements habilement exploités pour perdre Jules Lecomte. Le but ne fut pas manqué et malgré une

condamnation dérisoire des deux parties, l'écrivain fut mortellement frappé.

Voici les conclusions du tribunal :

Vu, etc., etc.

Condamne, savoir :

Soubiranne à 100 francs d'amende, et Jules Lecomte à 100 francs d'amende...

En ce qui touche la demande de dommages-intérêts, Jules Lecomte, qui avait demandé 20,000 francs contre MM. Soubiranne et Marius Vidal, obtint 125 francs; les dépens furent partagés.

*
* *

Certainement les défaillances de la jeunesse de Jules Lecomte, les incroyables légèretés de son âge mûr, lui prescrivaient une grande réserve; mais son talent, la situation qu'il occupait dans les lettres, vingt ans de travail, auraient dû faire oublier bien des choses, si la nature de son caractère ne les eût incessamment rappelées.

A partir de ce jour, l'opinion publique se déclara ouvertement contre lui. Ceux-là mêmes qu'il avait le droit de considérer comme des amis l'évitaient du plus loin qu'ils l'apercevaient; d'autres, plus cruels, le prirent comme point de mire de leurs traits. C'était à

qui blesserait le plus profondément cet homme. La sensibilité qu'il avait montrée, l'orgueil qu'on lui savait semblaient encore aiguiser les épigrammes dans le genre de celles que j'ai citées plus haut.

On allait jusqu'à lui reprocher d'avoir exercé à l'étranger la profession de comédien. La vérité c'est que, doué d'une très-jolie voix de ténor, il avait, étant jeune et poussé par une passion pour une chanteuse, monté sur un ou deux théâtres de l'étranger.

Toutes ces plaisanteries le minaient sourdement. Il ne désirait qu'une chose, s'en venger, et tout lui était permis excepté d'y répondre. Dévoré par cette lutte incessante, il se retira dans un chalet qu'il avait fait construire à Passy, près du Ranelagh, et qu'il avait orné et meublé avec un goût exquis. Rares faïences (enchâssées dans des panneaux taillés pour recevoir telle ou telle pièce), objets d'art de toutes les époques, il avait tout réuni dans cette demeure où ne venaient guère que ses amis les plus intimes, Gozlan, Lurine et Albéric Second.

J'allai l'y voir une fois pendant sa dernière maladie; je le trouvai étendu sur une chaise longue, habillé d'un pantalon et d'une veste de chambre ; il était fort changé et portait déjà sur son visage les marques d'une fin prochaine.

*
* *

Arrivé à ce point des pages que j'ai consacrées à Jules Lecomte, je m'aperçois que les haines comme les amitiés littéraires sont plus vivaces qu'on ne le croirait. Un grand nombre de lettres me sont adressées, les unes pour me fournir des anecdotes contre lui, les autres pour excuser sa conduite.

Comme la plupart n'ajouteraient pas grand chose à ce que j'ai dit, je les passe sous silence ; en voici une cependant qui m'est adressée par M. Alphonse Brot et dont je tiendrai compte en raison des bons sentiments qu'elle renferme :

« Monsieur,

« Vous avez commencé la publication d'articles sur Jules Lecomte ; soyez-lui indulgent. Il a expié par sa mort, comme vous le dites si bien, une erreur de jeunesse. Lorsqu'il a dû quitter Paris, deux de ses amis l'ont accompagné à Bruxelles, afin de protéger autant que possible son départ forcé : l'un était Hippolyte Souverain, son éditeur et le mien ; l'autre, c'était moi. Ceci vous explique pourquoi j'ai recours à votre indulgence bien connue.

« Agréez, etc.

« Alphonse BROT. »

Je n'avais du reste pas attendu cette lettre pour faire moi-même certaines suppressions dans ces notes. D'autant plus qu'il faut toujours craindre d'accuser ceux qui ne sont plus là pour se défendre ; tel fait paraît bien établi qu'un mot peut réduire au néant. Ce que je puis dire à la louange de Jules Lecomte c'est que, malgré tout ce qui lui a été reproché, jamais il n'a vendu sa plume. Rien que son immense orgueil lui eût défendu cette improbité littéraire.

Ce que désirait surtout Jules Lecomte quand il avait fait un article, c'était un remerciement, une carte, une marque de cette considération qu'il recherchait tant et qui lui échappait chaque jour.

Le remerciement est du reste une chose plus recherchée qu'on ne croit par les journalistes ; je citerai un exemple de ce que j'avance.

Jules Janin, dont la délicatesse n'a jamais été mise en doute, était très-flatté de voir qu'on reconnût sa souveraineté de prince des critiques ; une carte et deux mots de reconnaissance étaient une excellente note pour ceux qui pensaient à les lui adresser. Bressant, quoique homme parfaitement élevé, ayant refusé un jour de se soumettre à cet usage, Jules Janin fut si froissé que jamais depuis il n'écrivit le nom du comédien et ne le désigna plus autrement que par ces mots : l'acteur chargé de jouer tel rôle, etc., etc.



J'ai dit plus haut que Jules Lecomte s'était retiré dans son chalet de Passy.

Il s'y reposait des tortures que sa vie publique lui faisait souffrir. Ce chalet était si bien installé, si élégamment disposé, que bien des passants demandaient à le visiter. Une dame de ma famille fit comme tout le monde et y rencontra Jules Lecomte. Celui-ci, bien que sachant qui elle était, feignit de ne point la reconnaître et montra avec une rare complaisance et la politesse la plus exquise jusqu'aux moindres détails de son habitation.

Quand la visite fut terminée et que la personne fut sur le point de se retirer, il se contenta de lui dire d'une voix très-peinée : — Je suis très-heureux de vous avoir reçue, madame, quoique le journal de M. de Villemessant soit quelquefois bien sévère pour moi !

Il faisait allusion aux plaisanteries de quelques-uns de mes rédacteurs.

Vers la fin de sa vie, il fut obligé de vendre cette habitation, et ce fut pour lui un ennui ajouté à ses autres chagrins. Un de ses amis a bien voulu nous communiquer une lettre de cette époque; on comprendra en la lisant les tortures de ses derniers jours :

« 73, rue Taitbout, hôtel de Touraine.

« 3 avril 1864.

« Toujours du lit à la chaise longue, ne pouvant entrer en convalescence, tout ce qu'il y a de plus las, découragé et exténué de manque de sommeil ; la villa de Passy vendue, un déménagement à faire faire du fond de ma chambre, voilà, cher confrère, l'état où vous ne me croyez pas..... J'ai de *grands chagrins*. — J'ai su (d'ensemble, JE N'AI RIEN LU (1), on a fait grande vigilance) les attaques de X..., que j'ai toujours traité en ami et reçu avec des conseils paternels (2)... j'ai eu mille cruautés à subir, malade... ces attaques me navrent, me tuent !

« La place manque, aussi la force.

« A vous,

« Jules LECOMTE. »

Cette lettre douloureuse peint bien l'état moral de Jules Lecomte à la fin de sa vie ; il mourut peu de temps après l'avoir écrite, et si j'en ai supprimé certains passages, c'est qu'ils faisaient allusion à des haines que je ne veux pas réveiller au delà de sa tombe.

(1) Bien au contraire, le malheureux lisait et relisait tout ce qu'on écrivait contre lui.

(2) Si je suis bien renseigné, Jules Lecomte fut ainsi attaqué par cette personne qui devait se marier et sur laquelle il avait donné de mauvais renseignements à la famille.

Par son testament, qui a été publié par les journaux de cette époque, il faisait des legs de 5 à 10,000 francs à ceux de ses amis qui ne l'avaient point abandonné, et entre autres à Albéric Second, à qui il laissa une somme de 15,000 francs. Il savait si bien la valeur des objets qu'il possédait que, lorsque sa vente fut faite, le prix qu'elle produisit couvrit exactement le chiffre de ses legs.

Son œuvre se compose non-seulement de ses chroniques, mais encore de romans, parmi lesquels des nouvelles maritimes, une *Histoire de la Révolution de février*, une *Description de Venise*, *les Folies Parisiennes*, *le Perron de Tortoni* et quelques pièces de théâtre, entre autres *les Eaux de Spa*, *le Paratonnerre*, *la Loge d'Opéra* et *le Luxe*, au Théâtre-Français, dont nous avons parlé plus haut.

N'oublions pas *Van Engelgom*, cause première de tous ses malheurs.

*
* *

Dans cette sorte d'étude de la personnalité de Jules Lecomte, je me suis efforcé d'être absolument impartial et de toujours donner, en même temps, le *pour* et le *contre*.

Je ne voudrais pas qu'on pût m'accuser de haine ou

de rancune, moi qui n'en ai jamais eu contre personne, par tempérament, et qui ne saurais trouver le moyen de leur faire place au milieu de mes occupations. On peut bien être blessé, blesser soi-même, dans le monde du journalisme; mais s'en souvenir, c'est le plus difficile.

Je me rappelle qu'un jour que je me trouvais à une première représentation des Variétés, je vis venir à moi Théophile Gautier, que mes rédacteurs attaquaient quelquefois.

— Sommes-nous bien, ou sommes-nous mal? me demanda-t-il gaiement et comme un homme qui se renseigne d'un fait indifférent.

— Ma foi, je n'en sais rien, lui répondis-je sur le même ton.

— Vous comprenez, me dit-il, en me serrant affectueusement les deux mains, que nous autres, qui sommes si occupés, nous n'avons pas le temps de tenir un registre de *Doit* et *Avoir* pour nos rancunes ou notre reconnaissance. Un mot n'est qu'un mot, il passe, mais la vieille amitié reste!

Et c'est ainsi qu'il en devrait toujours être.

Pour moi, je le répète, je n'ai point de rancune et ne comprends guère les vengeances...

Un exemple :

L'année dernière nous eûmes avec M. Veuillot une querelle de journalistes. Le rédacteur de *l'Univers*, furieux de voir que le clergé s'abonnait au *Figaro*, chercha à attirer sur moi toutes les foudres de l'Église; mais, comment faire ? Il était peut-être difficile, indiscret même de demander au Pape le service d'une excommunication : et pourtant il fallait quelque chose. Certainement, si l'on pouvait engager dans la lutte de hauts dignitaires du clergé, saupoudrer la querelle de quelques évêques, ce serait très-piquant ! Et pourquoi pas ? se dit M. Veuillot ; une main d'évêque est lourde, je l'ai appris à mes dépens avec Mgr Dupanloup et autres.

Et voilà des évêques intervenant dans cette dispute d'abonnements et mêlant une affaire de bandes de journaux à leurs mandements, etc. L'un d'eux, que je ne nommerai pas, se jeta mitre baissée dans la mêlée, uniquement parce que mon collaborateur d'Aulnay, se trouvant en voyage, n'avait inséré dans *le Figaro* que quelques lignes de certain discours qu'il lui avait envoyé *in extenso* à son hôtel.

En présence d'un homme qui portait un costume aussi respectable, j'arrêtai aussitôt la polémique, et pourtant j'avais de quoi répondre triomphalement. Qu'on en juge par la lettre suivante, qui me fut adressée à cette époque et qui eût singulièrement nourri le débat.

« Cher monsieur,

« Au moment de l'étrange campagne dirigée contre *le Figaro* par Mgr***, je voulais vous voir, vous fournir quelques détails non dépourvus d'intérêt et d'actualité ; je vous aurais dit, entre autres choses : 1° que le jour de la nomination de M. de Cumont, comme ministre de l'instruction publique, la première lettre de félicitation lui fut adressée par son évêque, Mgr*** qui se réjouissait en termes chaleureux et félicitait avec enthousiasme l'Église et le pays du choix d'un homme éminent, etc., je cite textuellement. (Ajoutez les épithètes les plus élogieuses et vous serez encore au-dessous de la lettre épiscopale) ; 2° que le même jour Mgr*** écrivait à un homme politique une lettre où il ne pardonnait pas au maréchal une nomination si déplorable, et qui se terminait par ces mots soulignés dans la lettre : « *Jamais je n'aurais cru que le pays pouvait descendre aussi bas* » ; 3° j'ajoute que quelques jours après M. de Cumont avait en ses mains cette seconde lettre, qu'il montrait à ses amis, et notamment à Mgr Dupanloup, en compagnie de la première.

« Veuillez agréer, etc.

« X...
« Curé de*** »

Que pensez-vous qu'eût produit une pareille pièce comme épilogue à tout ce débat, et, je le demande en

bonne foi, si M. Louis Veuillot avait été à ma place, ayant une pareille arme sous la main, eût-il été aussi dédaigneux d'une petite vengeance?

Mais, je le répète, je n'ai pas le temps de me donner le plaisir de la *vendetta*.



Je continuerai cette cinquième série par la suite des anecdotes de la vie intime du *Figaro*. Je parlerai particulièrement de deux numéros du journal qui firent grande sensation dans le public et des conditions dans lesquelles ils furent écrits.

Ceux de mes lecteurs qui ont parcouru ces notes doivent se rappeler qu'il y a quelques mois, j'ai commencé une série de souvenirs intitulé : *l'Intérieur des bureaux du Figaro*. Ce serait une trop longue histoire à conter, s'il fallait dire toutes les choses étranges qui se passent autour d'un journal comme le nôtre. Je ne veux aujourd'hui parler que de quelques événements qui concernent directement *le Figaro* et que nos lecteurs se rappellent sans doute.

Il s'agit de plusieurs numéros, dans lesquels, cédant à une fantaisie qui est permise au seul *Figaro*, nous avons trompé pour quelques heures seulement nos abonnés et nos lecteurs. La première de ces innocentes

mystifications (qui d'ailleurs nous ont valu plus d'amis que d'ennemis) remonte au 26 octobre 1869.

En lisant une chronique de mon excellent rédacteur Jules Richard, j'avais été frappé par ces paragraphes pleins de bon sens :

« Si l'empereur, bien conseillé, bien secondé, avait, il y a deux ans et neuf mois, donné tout d'un coup tout ce qu'il a donné, ou rendu ce qu'il s'est laissé reprendre en détail... la religion irréconciliable ne serait pas née.

« Est-ce qu'un banquier qui lance un chemin de fer commence par dire un jour que ses actions rapporteront des intérêts?

« Puis, le lendemain, que cet intérêt sera de vingt pour cent ;

« Puis, après, qu'elles donneront droit à des primes, à des loteries, etc.?

« Non!

« Le même jour il donne tout ce qu'il peut donner. Pan! pan! pan! il jette de la poudre aux yeux, il crie à la foule : Entrez, messieurs! entrez, mesdames! il n'y a plus d'actions! Il n'y en a plus! elles sont prises toutes! toutes! toutes! Mais je me dépouillerai pour vous, je vous donnerai les miennes; la souscription est close, mais elle est rouverte! elle ne sera jamais fermée pour vous! Entrez, messieurs! entrez, mesdames! »

Cette lecture fit naître en mon esprit une idée fantaisiste qui me séduisit d'autant plus qu'elle est bien du domaine du *Figaro*. Et je me dis : — Si les gouvernements, au lieu d'avoir à leurs gages des journaux qu'ils paient très-cher, sans en retirer des avantages proportionnels, et dont les éloges intéressés n'ont pas plus d'autorité que les bravos de la claque, du moment que le public ne s'y associe point; si, me dis-je, les gouvernements imitaient les grandes maisons qui font elles-mêmes et sans intermédiaire leur réclame à la quatrième page des journaux, ils y gagneraient évidemment en considération, en économie; leur publicité serait mieux faite et surtout plus efficace, puisqu'ils pourraient, par un heureux choix de caractères, faire miroiter aux yeux des administrés les points sur lesquels il importerait d'attirer plus particulièrement l'attention.

De ces réflexions à leur réalisation, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi. Je décidai la confection immédiate d'un numéro du *Figaro* exécuté d'après ces données.

A l'aide de mes collaborateurs, et surtout de Jules Richard et de Vitu, le plan du travail fut dressé et son exécution mise en train. J'étais d'autant plus pressé de voir mon projet réalisé que les frères et amis commençaient leurs émeutes et que je craignais avec un retard de faire une chose de mauvais goût.

*
* *

Chacun arriva avec sa besogne. Jules Richard nous lut la *Proclamation de l'Empereur au peuple Français*, avec tant de conviction qu'il en était tout pâle et avait l'air persuadé.

Le lendemain nos lecteurs virent apparaître leur *Figaro* avec ce sous-titre :

JOURNAL OFFICIEL DE DEMAIN

En tête on lisait la proclamation de Jules Richard dont je viens de parler ; elle tenait deux colonnes en gros caractères et finissait ainsi :

« Français !

« Après dix-huit ans de règne, je viens vous dire : « Voulez-vous reprendre toutes vos libertés ? Je les « ai toutes suspendues en 1852, au moment où elles « allaient définitivement périr sous les coups de la « démagogie ; je les ai gardées précieusement et je veux « vous les rendre.

« C'est la première fois qu'un souverain parle ainsi ; « mais lorsque mes successeurs administreront paisi- « blement cette belle France, dont la prospérité est le « but constant de mes efforts, vos petits-enfants pour-

« ront dire, sans crainte de recevoir un démenti :
« L'Empire, c'est la liberté !

« Au palais de Compiègne, le 24 octobre 1869.

« NAPOLÉON. »

Suivait un article de cinq colonnes intitulé : *la Crise ministérielle*, et contenant tous les nouveaux cabinets tentés par le gouvernement.

Je ne puis citer ici tous ces cabinets de fantaisie dont la nomenclature avait d'autant plus de succès qu'on ne soupçonnait pas que les noms qui y figuraient étaient véritablement ceux de ministres de l'avenir.

L'empereur découragé avait soi-disant demandé aux exilés un ministère qu'il était impossible de former dans le pays.

Je passe et j'arrive aux réponses par télégrammes, parmi lesquelles celles-ci :

1er *télégramme.*

« Abdication de Napoléon III. Régence de Victor Hugo, qui élèvera le prince en bon républicain. Reprise de mon répertoire. Droits d'auteur à 20 0/0. Billets doublés.

« VICTOR HUGO. »

3e *télégramme.*

« Il faudrait d'abord que la liste civile me remboursât les 50,000 francs que j'ai promis à celui qui me délivrerait du tyran. On jouera mon répertoire.

« Félix PYAT. »

Impossible de mentionner tous les décrets et changements de ministères qui suivaient ; voici le résumé de l'un d'eux :

NAPOLÉON,

Par la grâce, etc.

A tous présents, etc.

Sur la proposition de notre ministre des travaux publics,

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Le ministère de la guerre prend le titre et les attributions de ministère de désarmement ; le ministère des finances prend le titre et les attributions de ministère des finances et du dégrèvement de l'impôt.

ART. 2. — M. E. de Girardin est nommé ministre de l'initiative ;

M. le général Trochu *ministre du désarmement ;*

. . . .

M. Jules Simon est nommé ministre de l'instruction publique ;

M. Jules Favre est nommé ministre de la justice.

Fait au palais de Compiègne, etc.

Je ferai remarquer, chemin faisant, que ces nominations, qui ont été pour la plupart ratifiées au 4 septembre, ont été imprimées le 26 octobre 1869. Celles de MM. Jules Simon et Jules Favre sont assez curieuses, mais celle du général Trochu nous vaudrait bien un brevet de prophète, si le monde était juste.

Je passe deux colonnes de détails et je constate qu'aux *nominations de préfets*, *le Figaro* ne s'est pas non plus trompé de beaucoup.

A la partie non officielle figurait une grande cantate d'Albert Millaud, en l'honneur de Raspail ; j'en extrais ces quelques vers dignes d'être sauvés de l'oubli :

CHŒUR DE GRÉVISTES.

Non, non, ne faites pas un pas,
Sa volonté ne pliera pas,
On *f'rait* plutôt plier un *arbe.*
Vive Raspail, chimiste à barbe !
Vive Raspail, chimiste à barbe !

Suppression de l'École de Rome, remplacement des directeurs de théâtre, rédacteurs en chef, nous avions

tout prévu. Un grand article financier précédait quatre colonnes de Saint-Genest, puis venait le programme des théâtres qui donnaient leur spectacle gratis ; il était ainsi composé :

OPÉRA. — *Esmeralda,* ballet de MM. Victor Hugo et Petipa, musique de mademoiselle Bertin, cantate de Raspail ;

FRANÇAIS. — *Les Burgraves,* par M. Victor Hugo, cantate de Raspail ;

ITALIENS. — *Lucrezzia Borgia,* de M. Victor Hugo, musique de Donizetti, cantate de Raspail ;

LYRIQUE. — *Rigoletto,* de M. Victor Hugo, musique de Verdi, cantate de Raspail ;

ODÉON. — *Ruy-Blas,* par M. Victor Hugo, cantate de Raspail ;

PALAIS-ROYAL. — *Cadio,* de M. Paul Meurice, cantate de Raspail ;

GYMNASE. — *François les bas bleus,* de M. Paul Meurice, cantate de Raspail ;

VAUDEVILLE. — *Jean Baudry,* de M. Auguste Vacquerie, cantate de Raspail ;

VARIÉTÉS. — *La Jeunesse de Brididi,* de M. H. Rochefort, cantate de Raspail ;

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Tragaldabas,* de M. Vacquerie, cantate de Raspail ;

THÉATRE SAINT-PIERRE. — *Chiffonnier de Paris,* par M. Félix Pyat, cantate de Raspail ;

Et ainsi de suite pour tous les théâtres.

A la quatrième page enfin, où les lecteurs ont l'habitude de trouver les annonces, il y en avait une, et celle-là gigantesque, dont je vais essayer la reproduction en plus petits caractères et en supprimant les passages les moins importants :

COMBINAISON SANS PRÉCÉDENT

APPLICATION DES PROCÉDÉS DE L'INDUSTRIE MODERNE A LA POLITIQUE SOCIALE

LA FRANCE

Société en commandite à capital variable

SIÉGE SOCIAL : A PARIS

Succursales dans toutes les villes, bourgs, villages et hameaux

ÉMISSION D'UNE PREMIÈRE SÉRIE DE

UN MILLIARD DE FRANCS

divisé en 2,000,000 d'actions de 500 francs
et de

QUATRE MILLIARDS D'OBLIGATIONS

en obligations avec lots et primes

DIRECTEURS-GÉRANTS

Charles-Louis-Napoléon **BONAPARTE** et Fils

G. ✻, médaille militaire,
grand prix de l'Exposition universelle de 1867,
etc., etc., etc.

CONSEIL DE SURVEILLANCE

S. G. Mgr l'ARCHEVÊQUE DE PARIS, G. ※. — M. RENAN, de l'institut. — M. GUIZOT, G. ※. — M. le premier président DEVIENNE, G. ※. — M. SÉGUIER, ancien avocat général. — M. le GRAND-RABBIN DE PARIS. — M. DENIÈRE. — M. le marquis de la SEIGLIÈRE, C. ✠, G. O. ※, G. C. — M. le général comte de WALDNER DE FREUNDSTEIN, sénateur, G. O., C. ✠. — M. ACHILLE JUBINAL, député, O. ✠, G. ※, C., O., O. — ∴.

Chef du contentieux : J. MIRÈS

Conseil judiciaire : MM. Allou, Emmanuel Arago, Andral, Gambetta, Hébert, Laurier. — *Agréé :* M. Schayé fils.

Voyageur pour le compte de la Société dans toutes les parties du monde : le prince NAPOLÉON (JÉROME).

*
* *

L'effet produit par cette annonce fantastique fut énorme, on en rit beaucoup, surtout aux Tuileries; un passage seulement avait fait froncer le sourcil à l'empereur, c'était la fameuse ligne : *Directeurs gérants : Charles-Louis-Napoléon Bonaparte et fils.* Bonaparte et fils avait paru un peu irrévérencieux. N'importe, la plaisanterie passa.

Ce qu'on ne croira pas, c'est que pour constituer entre nous ces ministères, ces préfectures de fantaisie, nous eûmes autant de difficultés que les gouvernements pour constituer les leurs.

Par exemple, lorsque, après avoir installé M. Ernest Picard à l'Hôtel-de-Ville, il fallut trouver à M. Haussmann, le préfet dépossédé, une compensation suffisante :

— Il a bien mérité du pays, dit une voix... Il a fait de Paris la première ville du monde.

— Oui, mais les quatre cent millions ?

— Que vous importe ? ce n'est pas vous qui payerez, ce sont vos petits-enfants !

Bref, moi qui suis un de ses grands admirateurs, j'eus toutes les peines du monde à faire nommer M. Haussmann ministre des travaux publics.

J'ajouterai comme détail pittoresque, que tant qu'a duré la confection de notre numéro, Jules Richard, auteur de la proclamation impériale, fut l'objet des plus flatteuses déférences, des plus profonds respects. — On ne l'appelait que « Sire ! » et quand les plateaux circulèrent, personne n'osa boire avant lui. Il riait beaucoup et semblait prendre goût à la chose, quoique, à franchement parler, la situation dont il jouissait au *Figaro* fût bien préférable à celle de n'importe quel souverain.

Ce n'est pas tout : le maire d'une commune de Normandie, qui venait de lire notre numéro, fit tambouriner pour rassembler ses administrés. Dès qu'ils furent arrivés, il prit la parole en ces termes :

« Mes chers concitoyens,

« L'empereur a enfin compris que le temps était venu de faire des réformes libérales ; le journal qui m'arrive de Paris et qui contient les nouveaux décrets en est une preuve. Je suis heureux d'annoncer à mes concitoyens que grâce à ces sages et prudentes concessions, en se retrempant dans le peuple, Napoléon III vient de consolider l'empire. »

Ce petit discours, ajoutait notre correspondant, fut accueilli par des applaudissements unanimes, et les plus vieux se retirèrent en disant en hommes expérimentés : Nous savions bien que cela finirait comme ça !

*
* *

Après le succès obtenu par ce numéro exceptionnel, je me promis bien de n'en point refaire d'autre. Une surprise n'est agréable que parce qu'elle est une surprise ; le mot d'une charade une fois connu, la charade n'a plus d'intérêt. Il fut donc bien arrêté dans mon esprit que je me contenterais de cette épreuve décisive.

Mais qui peut répondre de rien dans la vie ?

Un matin du mois de juin 1870, je fus appelé avec d'autres directeurs de journaux au ministère des finances. En arrivant nous trouvâmes chez le ministre, M. Plichon, M. Chevandier de Valdrôme, alors ministre de l'intérieur.

Il s'agissait de la fameuse question du timbre. J'avais amené avec moi mon associé, M. Dumont ; parmi les autres directeurs de journaux figurait Alphonse Millaud pour *le Petit Journal,* Dalloz pour *le Moniteur.*

M. Plichon, penché sur son bureau, faisait et redéfaisait des additions, dont le but était de prouver qu'il était impossible d'équilibrer le budget si l'on touchait au timbre.

— Mon Dieu, monsieur le ministre, lui dis-je, vous vous donnez là bien du mal pour arriver à nous faire peut-être bénéficier d'un centime, je suis persuadé que si un nouveau gouvernement arrivait, il trouverait le moyen de supprimer tout à fait le timbre et que les affaires iraient tout de même ! Reconnaissez que c'est un impôt bien dur que celui qui coûte plus cher que la matière qu'il frappe : la feuille de papier ne vaut pas le timbre de six centimes que vous y faites appliquer. Je ne parle pas pour *le Figaro* seulement, qui fait ses affaires, mais pour de bons journaux dévoués au principe d'ordre que vous défendez et qui souffrent

beaucoup de cet état de choses ; les mauvais journaux ne souffrent pas ; une feuille qui crie après tout le monde et qui attaque sans cesse est toujours sûre de trouver des lecteurs !

A ce moment, M. Chevandier de Valdrôme, homme d'ailleurs très-aimable et fort bien élevé, ne put s'empêcher de me demander en souriant :

— Et à quoi, monsieur de Villemessant, reconnaît-on qu'un journal est bon ou mauvais ?

Je me sentis subitement froissé par cette question ; je ne comprenais pas, en effet, qu'elle fût adressée au directeur du *Figaro*, qui, sentant bien quels étaient les plans des ennemis du gouvernement, n'avait jamais voulu faire chorus avec eux.

— Monsieur le ministre, répondis-je un peu sèchement et en prenant ce certain air peu aimable que mes intimes appellent ma *tête de bois*, monsieur le ministre, je suis convaincu que s'il me plaisait de faire du *Figaro* un mauvais journal, vous pourriez juger de la différence !

M. Chevandier de Valdrôme vit qu'il m'avait blessé involontairement ; en homme du monde qu'il était, il voulut, comme on dit, *rarranger l'affaire.*

— Quel est le tirage du *Petit Journal ?* demanda-t-il à Alphonse Millaud.

— Environ deux cent quatre-vingt mille.

— Et celui du *Figaro*, monsieur de Villemessant ? fit-il en se tournant vers moi avec la plus grande amabilité.

— Trente mille en temps ordinaire, lui répondis-je, et quarante mille quand il y a *l'éreintement* d'un ministre...

Je m'arrêtai un quart de seconde ; M. Chevandier de Valdrôme ouvrait de grands yeux ; je continuai :

— Voici pourquoi : c'est que, comme un ministre ne doit jamais se tromper, si cela lui arrivait par hasard, le public serait désireux de savoir comment il s'y est pris.

Le ministre sourit, et nous nous retirâmes avec l'espoir qu'on nous dégrèverait du timbre qui, ainsi que je l'avais dit, fut enlevé au premier changement de gouvernement.

Quant au pauvre budget de M. Plichon, il a subi cent autres assauts auprès desquels la suppression du droit de timbre est bien peu de chose ; nous nous séparâmes sans que la question eût avancé d'un pas, mais en d'excellents termes.



Le lendemain, comme je faisais le tour du lac d'Enghien avec Jules Richard :

— Pourquoi, me dit-il, ne nous faites-vous pas un second numéro à surprise? tout le monde a été ravi du premier.

— On n'invente pas tous les jours des plaisanteries comme celle-là, lui répondis-je ; et, tout en causant, il me vint une idée : « Attendez, lui dis-je, je crois que j'ai votre affaire. »

Et je lui racontai l'entrevue que j'avais eue au ministère, et le petit dialogue échangé entre M. Chevandier de Valdrôme et moi.

Dès lors, le plan du numéro était arrêté dans mon esprit ; le lendemain, tous mes collaborateurs déjeunaient à Enghien.

La besogne fut distribuée à chacun selon ses aptitudes. De même que pour faire le coup d'État du 2 décembre, on avait interdit aux compositeurs de l'imprimerie nationale de sortir avant que toutes les affiches et proclamations fussent imprimées, et cela en pourvoyant à tous leurs besoins, de même je *chambrai* ma rédaction, et personne ne put sortir avant que le numéro entier fût écrit et composé. La moindre indiscrétion eût tout fait manquer. Je recommandai bien de rester dans les limites du possible ; il ne fallait pas faire un numéro *charge*, mais un journal qui pût être pris au sérieux par tout le monde.

— En résumé, dis-je à mes rédacteurs, il est indispensable que ce que nous allons dire nous attire des plaintes de nos abonnés, sans quoi notre effet est manqué. Tout doit être vraisemblable, depuis le premier Paris jusqu'au moindre fait divers.

Mes recommandations furent admirablement écoutées, et le lendemain, 8 juin 1870, les lecteurs du *Figaro* recevaient leur journal, en tête duquel ils lurent avec étonnement les lignes suivantes :

« A MES LECTEURS

« Depuis trente ans je fais du journalisme, et je ne songeais cependant pas à quitter *le Figaro*, quand on est venu me proposer de l'acheter à des conditions telles que, dans l'intérêt de ma famille, je ne me suis pas cru le droit de refuser.

« Le chagrin que j'éprouve en cédant mon bien-aimé journal à un parti qui n'a point mes sympathies, on le sait, est compensé par la certitude que nos rédacteurs et amis, en quittant *le Figaro*, n'en resteront pas moins sur la brèche, car ils seront accueillis à bras ouverts par les autres journaux.

« Les lecteurs du *Figaro* seront probablement surpris de voir mon nom en tête de ce numéro, à la rédaction duquel je suis étranger. Demain, le nouveau

gérant, qui n'a pas encore eu le temps de remplir les formalités légales, me remplacera définitivement. En attendant, je n'ai pas pu refuser à mes successeurs de rester gérant du journal un jour de plus, pour leur permettre de paraître sans retard.

« Un mot encore !

« Je n'ai jamais su faire de phrases ; mais, avant de quitter mon cher *Figaro*, je veux dire tout simplement à mes collaborateurs, ainsi qu'à mes lecteurs :

« — C'est à vous que j'ai dû le succès et que je dois aujourd'hui le repos. Merci! merci!

« H. de Villemessant. »

Cette note mélancolique était suivie d'un entrefilet des soi-disants nouveaux propriétaires du *Figaro*, dont voici le premier paragraphe :

« A NOS AMIS

« Le gouvernement fort, qui fait en ce moment le bonheur du peuple français, a cru qu'il lui serait facile de tuer la presse républicaine sous les condamnations. Comme toujours, il s'est trompé. Au point où nous en sommes, c'est folie que de vouloir étouffer la discussion, car au-dessus du bon plaisir de l'administration, il y a les droits du peuple français que nous défendons. Entre ceux qui ont étranglé la liberté en France

et nous qui voulons la rétablir, c'est une lutte à outrance. Soutenus par tous les citoyens intelligents, des villes, appuyés sur la sympathie publique, secondés par nos frères des ateliers, nous ne périrons pas plus que l'impérissable principe que nous représentons...

« Le Figaro républicain.

« 19 prairial, an 78. »

*
* *

Comme on le voit, *le Rappel* n'eût pas mieux dit; j'avais bien recommandé à mes rédacteurs de ne pas forcer la note, comme on dit, et de respecter les banalités et les clichés des journaux démocratiques.

A cette déclaration de principe succédait un premier Paris intitulé *Courrier de Pélagie.* Pas de Sainte-Pélagie, bien entendu. Dans cet article signé : *le numéro 445*, on remarquait les passages suivants, que tout le monde reconnut pour être sortis de la plume de Rochefort :

« Quoique nous n'ayons pas, comme la presse policière, nos entrées dans toutes les antichambres ministérielles, je propose de parier cinq ans de prison, sortant des ateliers de la cinquième ou sixième chambre, au choix, contre le faux chignon de la mère de l'enfant, que, dans le procès de Blois, nous retrouverons Zan-

giacomi le Juste à côté de Grandperret l'Aimable, doué par la nature d'une jaunisse de naissance qui lui permet de prononcer les réquisitoires les plus invraisemblables sans rougir de ses propos folâtres...

« C'est à Blois que siégera la haute Cour d'injustice, chère à Ollivier. Ainsi, la troupe judiciaire de Son Insolence premier paraît destinée à parcourir successivement tous les départements... En effet, après avoir acquitté le prince Revolver, assassin du citoyen Victor Noir, et condamné notre cher ami et confrère Ulrich de Fonvielle pour avoir reçu une balle napoléonienne dans son paletot, la magistrature de la haute Còur, fidèle à son programme de Tours, serait forcée maintenant, ne fût-ce que pour sauver les apparences, d'acquitter les républicains accusés de complots imaginaires, et de condamner les honorables témoins de M. le préfet de police qui déposeront à sa barre. »

Naturellement les frères et amis ayant dû écrire des lettres d'adhésion aux nouveaux rédacteurs, si *le Figaro* avait pu devenir radical, nous fabriquâmes des lettres signées : Jules Simon, Garibaldi, George Sand, Ledru-Rollin, Ed. Quinet, Arago et Félix Pyat.

Voici la lettre de George Sand.

« Toutes mes caresses et tous mes encouragements. Si peu que peut faire une femme, je le ferai.

« GEORGE SAND. »

Voici celle de Félix Pyat, en partie du moins :

« ..... Désespoir, lamentations, souffrances de l'artisan, misères de l'amour, et plus haut, au-dessus des tortures du prolétaire, le rire des grands, gorgés de festins, l'escarcelle bruyante des Robert Macaire de la finance, la valse qui entraîne dans ses tourbillons les mondaines dont le cavalier insolent déchire la robe de mousseline, où tant de mains de jeunes filles ont cousu pendant tant de nuits les fleurs fanées en un instant !

« O justice ! à quand ton tour ! O représailles, quand viendrez-vous ! Certes, quoi qu'on dise, je hais le meurtre, le sang, la poudre èt les balles, mais je hais encore plus les tyrans de la terre et je veux anéantir les uns par les autres !

« Félix PYAT. »

Si l'on examine bien cet extrait de la lettre d'adhésion de Félix Pyat, on reconnaîtra qu'elle est bien échantillonnée au style du *Chiffonnier* et des autres élucubrations de l'homme dont Rochefort a dévoilé l'excessive prudence.

Pour rester dans le ton des citoyens, j'avais fait faire par Millaud une pièce de vers intitulée :

LA PRESSE DES MOUCHARDS !

Voici quelques alexandrins de cette œuvre sœur des *Châtiments*. Qu'on se rappelle les vers indignés de Victor Hugo (une indignation qui lui a valu au moins cent mille francs), et l'on jugera du soin avec lequel était écrit ce numéro qui aurait acquis au *Figaro*, s'il les avait voulues, les sympathies de la partie véreuse de la population parisienne :

Parce que dix-huit ans sur ce règne ont passé
La honte serait bue et le crime effacé ?
Et que le plébiscite absout le fils d'Hortense,
Décembre et Lambessa sont de peu d'importance ;
Parce que ce Cesar, roi des bourgeois félons,
Sur le peuple qui râle a mis ses deux talons,
Il faudrait bâillonner la Némésis-tonnerre !
Et laisser le vautour bien repu dans son aire !...

Non, il n'a point fini. Le Despotisme-Mort
A besoin d'étouffer le gendarme-Remord,
Et rêve dans l'obscur d'autres gredineries.
L'orgie échevelée est reine aux Tuileries,
Les sénateurs poussifs se gavent de festins ;
Antre des ruffians ! aurore des catins !...
Et César moustachu, Tibère sabretache,
Caressant les poils teints de sa fausse moustache,
Assemble autour de lui ses courtisans rampants
Et leur dit : « Il nous faut encore des guet-apens ! »

. . . .

Ne me laissez pas voir la France pâle et maigre
Livrée aux appétits de cette haute pègre !
Ne me laissez pas voir mes amis aux tombeaux,
Et sur leurs corps souillés le bec de ces corbeaux !
Car je suis seul et vieux, pâle proscrit, sans armes,
Les yeux levés au ciel et tout gonflés de larmes !

Victor Hugo.

Hauteville-House, mai 1870.

Il y avait au moins cent cinquante vers dans ce style.

J'avais aussi fait faire une quinzaine de portraits à la plume des principaux coryphées de la radicaille, tels que ceux de Vallès, de Meurice, de Vacquerie, d'Antonin Poulet, etc., etc.

Quelques articles intitulés : *Organisons la défiance. — La Question du timbre. — Il faut en finir ! — La Question sociale. — Le Complot de nos adversaires. — Les Jupons noirs. — Le Dossier de l'armée*, etc., venaient agrémenter les colonnes de ce journal qui, aujourd'hui que je l'ai devant les yeux, me semble un calque, un chef-d'œuvre de contrefaçon.

J'avais aussi réservé une colonne aux Échos, qui auraient fait pâmer de joie tous les frères et amis. En voici deux ou trois pris au hasard :

Voulez-vous que je vous dise comment je me représente la conscience des membres de la majorité?

Comme un rond élastique sur lequel ils s'assoient.

Dans un de nos prochains numéros, nous publierons, autographié, le reçu que l'un des importants collaborateurs d'un journal complaisant a laissé entre les mains du préfet de police, en échange d'une somme fort ronde que M. de Jérusalem lui a payée pour ses nombreux et dévoués services.

On verra que ces honorables gens de lettres ne donnent pas précisément leur prose pour rien.

Pourquoi les abeilles sont-elles l'emblème du gouvernement impérial ?

C'est que, comme l'abeille, le gouvernement impérial a une prédilection marquée pour le système cellulaire.

Encore un accident de chemin de fer!

Comme toujours, le sinistre a frappé — non pas un express — mais un train-omnibus, et encore les wagons de première classe n'ont-ils subi que des dommages insignifiants.

Par contre, les wagons de troisième ont été littéralement mis en morceaux.

Sous les régimes monarchiques, ce sont toujours les misérables qui pâtissent!

La même bonne foi présidait aux emprunts faits aux journaux, aux informations. Tout était interprété selon l'usage de la presse des faubourgs: il y avait des lettres de soldats qui témoignaient de leurs sentiments démocratiques. Ils étaient tous toujours prêts à déserter et à mettre la crosse en l'air. Si un ouvrier mourait subitement, c'était toujours de faim et juste sous les fenêtres d'un hôtel du faubourg Saint-Germain où l'on dansait. Un sergent de ville avait été surpris donnant des coups d'épée à un enfant d'ouvrier, etc., etc.

Nous n'avions pas non plus oublié les mariages et les enterrements civils. Nous donnions le programme des réunions publiques ; en voici un entre dix :

SALLE DE LA MARSEILLAISE

Ordre du jour :

1° Les mouchards du journalisme et le moyen de les bâillonner.

2° Requête à l'effet d'obtenir des trains express de troisième classe seulement, sur les chemins de fer.

3° Suppression de la peine de mort, sauf pour les fonctionnaires qui ont plusieurs traitements.

4° Quête pour offrir une couronne civique au citoyen Mégy.

L'article *Théâtres* était à l'avenant, on y publiait

une chanson bien connue : *la Petite Balle*, de Félix Pyat.

Salut à toi, petite balle,
Plomb mortel qui dans chaque pli
Contient la vengeance loyale,
Le pardon, la paix et l'oubli !

Bref, tout le numéro avait une allure si républicaine qu'un cocher s'y fût trompé.

Je savais bien que nous avions fait de notre mieux, mais il m'était impossible de prévoir l'effet que produirait sur le public l'apparition d'un *Figaro* radical. D'autant plus que fort adroitement l'un des nôtres, qui avait rencontré Antonin Poulet, lui avait *avoué confidentiellement* que *le Figaro* était vendu au parti républicain. Des journaux *bien informés* (par lui !) avaient révélé le grand événement dès le matin à leurs lecteurs.

Je résolus de juger les choses par moi-même, et je me rendis de bonne heure aux bureaux du journal, qui se trouvaient alors rue Rossini.

De loin j'aperçus, se promenant sur le trottoir, M. Jacquemin, un financier bien connu. Il avait laissé sa voiture à une certaine distance du *Figaro*. Dès qu'il m'aperçut, il se dirigea vers moi et me dit sans me tendre la main.

— Mon cher ami, je vous attendais.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis un des premiers, un des plus anciens abonnés du *Figaro* et que je n'en veux plus aujourd'hui.

— Et la raison ?

— La raison c'est que vous l'avez vendu aux rouges, et que je ne veux pas recevoir un journal pareil ! Certes, vous avez bien le droit, fatigué par votre travail, par les jalousies, les criailleries qui vous assaillent de tous côtés, de céder votre journal, mais, permettez-moi de vous le dire, vous vous deviez à vous-même de ne le remettre qu'en des mains honnêtes ?

— Entrez donc, lui dis-je en riant et en me dirigeant vers le bureau...

— Moi ! entrer là-dedans ! dans un journal où je puis rencontrer M. Millière, que j'ai connu à la Compagnie du *Soleil*, vous n'y songez pas, j'espère !

— Venez toujours !

— Jamais ! j'ai toujours fréquenté des gens honorables, et je ne mettrai pas les pieds dans un journal rouge.

— Jacquemin, lui dis-je en riant, regardez-moi bien dans les yeux.

— Eh bien ! quoi ? oui je les regarde vos yeux ; qu'est-ce qu'ils ont ?

— Vous n'y lisez rien ?

— Non.

— Vous n'y lisez pas que vous êtes un naïf et que Villemessant n'est pas de ceux qui font de ces sortes de trafics ! Tenez, regardez à la quatrième page de votre journal !

Et je lui expliquai le mot de cette mystification.

— Que le diable vous emporte ! s'écria-t-il en me prenant les deux mains ; je ne sais pas où j'avais la tête ! oui, vous avez raison, mais j'aime mieux m'être trompé que de voir *le Figaro* passé aux mains de ces gens-là !

Cette fois je le fis sans peine entrer aux bureaux du journal, à peine y avais-je fait quatre pas que j'entendis le dialogue suivant engagé entre le petit père Legendre et un grand monsieur, officier de la Légion d'honneur et à l'allure militaire.

— Je ne vous écouterai pas ! disait le monsieur au père Legendre, dont la voix ne pouvait parvenir à se faire entendre. Je ne vous écouterai pas ; je me suis abonné à un journal qui partage mes opinions et non pas à une feuille de républicains et de socialistes ; rendez-moi mes six mois, et dites à M. de Villemessant que c'est le colonel X... qui est venu lui-même se désabonner !

En entendant prononcer mon nom, je m'avançai vers le colonel.

— C'est moi, lui dis-je, qui suis M. de Villemessant.

— Je ne vous en fais pas mon compliment, monsieur ! me répondit-il en me regardant avec des yeux pleins de courroux.

— Eh bien, ni moi non plus, mon colonel, je ne vous fais pas de compliments !

— Et pourquoi ça ?

— Parce que vous vous êtes laissé fourrer dedans par un simple pékin comme moi.

— Vous, vous m'avez fourré dedans ?

Pour toute réponse, je pris le journal que M. Legendre s'efforçait de lui montrer depuis cinq minutes et qu'il ne voulait pas voir. Je lui indiquai du doigt le passage de la quatrième page, où il lut les lignes suivantes :

« Avant-hier, je causais avec mon collaborateur Jules Richard.

« — J'ai dîné hier, me dit-il, avec des officiers de turcos. Ils m'ont reparlé de votre fameux numéro à surprise, et l'ont trouvé si drôle, que cela les a mis en goût, et qu'ils seraient ravis de vous voir lui donner un pendant.

« — Ce n'est pas aussi facile que cela, lui répondis-je, de composer un numéro à surprise. Il faut trouver d'abord une idée originale, puis la faire accepter du

public, qui n'a pas toujours le même goût pour ces fantaisies...

« A ce moment, il me vint une inspiration subite.

« — J'ai trouvé! m'écriai-je avec la joie d'Archimède.

« — Bah ! comme cela ?...

« — Vous allez voir. Hier, je causais journaux avec un haut fonctionnaire. « — Quelle différence, me demanda-t-il, faites-vous entre un bon et un mauvais journal ? — Monsieur le ministre, lui répondis-je, si vous voulez que je vous l'établisse au moyen du *Figaro*, vous serez pleinement édifié. » Mon interlocuteur et moi nous nous séparâmes sur ce propos, auquel je n'attachais pas une autre importance. Mais ce que vous venez de me dire révèle tout le parti qu'on peut en tirer, et me décide à fournir au haut fonctionnaire la démonstration qu'il m'a demandée.

« Dès lors, le plan du numéro que vous venez de lire était arrêté dans mon esprit ; le lendemain tous mes collaborateurs déjeunèrent à Enghien, et, deux heures après ils rentraient à Paris, chacun avec le sujet de son article respectif, et la formule suivante comme criterium :

Formule

Mauvaise foi distillée.	50 grammes
Injures au vitriol.	18 —
Extrait de socialisme.	13 —

Excitations au picrate.	21	grammes
Elixir d'admiration mutuelle.	17	—
Huile épurée d'amandes amères.	49	—
Teinture de niaiserie.	11	—
Essence d'athéisme.	14	—
Sublimé corrosif de tout pouvoir établi. . . .	30	—
Sirop de mensonge.	43	—
Ellébore.	7	grains

Agitez le tout, et prenez garde de n'en pas répandre sur vos vêtements ; ça laisse des marques indélébiles.

« Le soir même, le numéro que vous venez de lire était prêt à paraître.

« Eh bien, je dois le dire, si rompu que je sois à ces prodiges d'improvisation, j'ai été presque épouvanté de l'aisance merveilleuse avec laquelle mes collaborateurs s'étaient assimilé, non-seulement les théories, mais encore la manière de ceux qu'ils ont parodiés.

« C'est à croire que ces pastiches sont des œuvres personnelles.

« Et, maintenant, supposez que nos rédacteurs, avec leur talent, s'avisent de faire un journal monté à ce diapason, qu'arriverait-il ?

« Sans être prophète, on peut affirmer qu'au bout d'un mois d'une semblable propagande, les citoyens les plus paisibles, les plus satisfaits du régime im-

périal prendraient un fusil et descendraient dans la rue.

« Mais, dorénavant, le *truc est débiné.* Après une expérience aussi concluante, les lecteurs français, chez lesquels le bon sens prime encore la passion politique, ne se laisseraient plus prendre à ces ficelles grossières. Par ce que mes collaborateurs ont fait en quelques heures, ils jugeront de ce qu'ils auraient pu faire après quelques jours d'étude. Ce n'est pas de la prétention que d'affirmer qu'ils ne seraient bientôt haussés au niveau de ces honorables citoyens. »

— Sapristi! s'écria-t-il en riant bien franchement, dès qu'il eut fini sa lecture, ai-je été assez bête! je vais tout de suite au café du Helder pour en flanquer d'autres dedans!

Et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Le succès était certain, je le voyais bien, d'autant mieux que le bureau ne désemplissait pas de lecteurs émus qui venaient réclamer avec autant d'énergie que les précédents.

Je me rappelle, entr'autres, un jeune homme, un étudiant qui rapportait la bande du journal de son père.

— Monsieur, dit-il très-sèchement, vous comprenez que mon père n'est pas un homme à recevoir un journal de la démagogie. Reprenez-le donc, mais sachez que je considère l'envoi du numéro d'aujourd'hui, comme une injure personnelle.

— Ma foi, monsieur, lui dis-je, je félicite votre père d'avoir un brave et honnête fils comme vous !

Et je lui fis lire la fameuse quatrième page.

Cette fois je m'aperçus que le succès dépassait mon attente, le bureau était rempli de cris furieux, et je ne pouvais pas aller parler à chacun de ceux qui les poussaient.

Ma plaisanterie avait trop bien pris, les désabonnements pleuvaient. Les uns m'écrivaient, et c'était le plus grand nombre : — « Je vous retourne mon journal, ne me renvoyez pas d'autre exemplaire, je le brûlerais sans le lire ! »

Cette circonstance surtout était terrible ; comment faire savoir la vérité à des gens qui ne veulent pas vous entendre ?

Les lettres de reproches, d'injures même, se succédaient sans relâche ; on me menaçait du procureur impérial.

De Rouen, je reçus la dépêche suivante :

Paris-Rouen, 2 *h.* 49, *soir. — Monsieur le directeur* Figaro, *rue Rossini, Paris.*

« Défense absolue de m'envoyer votre exécrable journal, sinon vous le recevrez par huissier. Villemessant vendant journal ne peut livrer avec conscience des gens ayant foi en lui. Triste fin d'honorable carrière. -- N° 15407. — BÉNARD LEDUC. »

Il est vrai qu'une heure après, M. Leduc m'envoyait la dépêche rectificative qui suit :

« Mille félicitations ; cru chose possible jusqu'à quatrième page. Toutes mes excuses, je vous prie, cher monsieur, pour les mots amers de la fin. Vous estimant et vous appréciant pour tout ce que vous valez, je n'aurais pas dû douter ; mais la colère aveugle et j'étais furieux. — BÉNARD LEDUC.

Dans les nombreuses dépêches reçues je choisis celle-ci :

« *Paris-Chevreuse. — Monsieur de Villemessant,* 3, *rue Rossini.*

« Je reçois à l'instant le n° 159 ; veuillez me faire rayer immédiatement de la liste des abonnés du *Figaro.* — DUC DE LUYNES. »

Décidément, j'avais trop réussi ma plaisanterie. Je

m'étais bien volontairement attiré cette tempête. Comment détromper des gens qui ne veulent plus vous lire et qui, rien qu'en voyant arriver le journal contenant votre justification, le repoussent avec des pincettes?

Je trouvai un moyen que je mis immédiatement à exécution.

Je pris la liste de tous mes abonnés et leur adressai, sous un pli blanc, qu'on ne pouvait soupçonner provenir du *Figaro*, l'explication de ma mystification. Je leur dis qu'ils n'avaient pas lu le passage intéressant qui du reste serait réimprimé dans le numéro du lendemain.

Grâce à ce moyen, je rentrai en faveur auprès des lecteurs du *Figaro*, mais je me jurai bien de ne plus faire de farces aussi complétement réussies.

Le lendemain, Villemot me disait :

— Eh bien, mon cher ami, c'est là votre dernière mystification ; tout le monde se défiera de vous, maintenant, et c'est à peine si l'on vous croira quand vous direz vrai.

— Allons donc, lui répondis-je, vous serez pris tout le premier quand je voudrai.

— Pas par une mystification de votre journal, fit-il en riant, car l'on y écrirait que vous êtes mort

et enterré, les témoins les plus sérieux attesteraient le fait, que je n'y croirais pas.

— Vous serez repris avant trois mois, mon cher Villemot !

— Ah ! je parie bien que non !

— Soit, je tiens le pari.

Comme je ne voulais pas avoir le démenti de ce que j'avais avancé, je réfléchis aux moyens d'exécution.

Naturellement je pensai que c'était au lendemain d'une plaisanterie comme celle du numéro rouge que Villemot se défierait le moins. Il ne devait pas supposer que j'oserais avant longtemps recommencer une mystification.

Le numéro républicain était daté du 8 juin 1870.

Le 11 du même mois on lisait ce qui suit aux Échos de Paris :

« On vient de trouver dans les papiers de Nestor Roqueplan une lettre des plus curieuses. Nous n'aurions pu la reproduire *in extenso* sans inconvénient...

« Nos lecteurs ne s'en seraient probablement pas plaints, ni nos lectrices en puissance de mari ; mais il eût été impossible de laisser le journal entre les mains des jeunes filles.

« Aussi avons-nous pensé à faire imprimer la partie

scabreuse de cette lettre avec de l'encre sympathique, ne devenant visible que sous l'action de la chaleur. C'est la correspondance de madame la duchesse de Berri avec Berryer qui nous a donné cette idée. »

Voici maintenant cette curieuse lettre :

« Merci encore une fois, cher monsieur Roqueplan ; vous m'avez sauvé plus que la vie. Je n'oublierai jamais ce que je vous dois. J'ai suivi votre conseil et je suis allée chez Cabarrus. Mon secret est à vous deux ; mais je sais qu'il est votre digne ami. Votre lettre a fait merveille ; je lui ai tout dit comme à un confesseur. Pour me rendre l'aveu moins pénible, il a eu recours à toutes les ressources de son charmant esprit. Ma confession se faisait peu à peu et presque sans rougir. Je suis entrée triste et désespérée dans son cabinet, et j'ai failli rire aux éclats en sortant. C'est que la solution qu'il a trouvée est si drôle que je dois vous la dire. Tout cela ressemble à ce que vous appelez un mot de la fin.

« Chère madame, me dit-il, je crois que

direz si j'avais raison. »

Cet écho était suivi d'un autre écho imprimé dans le même caractère et laissant le blanc qui précède aussi net, aussi visible que possible. On y parlait de l'accueil maussade que les journaux rouges avaient fait au *Figaro* radical. On y expliquait qu'ils ne pouvaient applaudir à notre essai, et que le blâmer c'était le faire remarquer à leurs dupes qui auraient, en le lisant, pu se rendre compte des procédés de flagornerie et de mauvaise foi qu'on leur débite tous les jours moyennant finance.

Une nouvelle plaisanterie était si invraisemblable de ma part que personne n'y crut et Villemot tout le premier.

Toute la journée des lecteurs vinrent pour expliquer aux employés des bureaux, qui n'y comprenaient goutte, que leurs efforts avaient été infructueux.

A quelques-uns (ceux de nos amis) je disais qu'ils auraient dû repasser la partie restée en blanc avec un fer chaud. Bien vite ils allaient se livrer à leurs expériences. Mais le fer était trop chaud ou point assez. Le numéro était brûlé, sali, il fallait recommencer.

Puis c'était un système d'épongement, que sais-je !

Le lendemain, à l'endroit même où avait paru la fameuse lettre on lisait :

« Nous avons reçu au sujet de la lettre tronquée insérée hier à cette place, de nombreuses visites et de nombreuses lettres. Beaucoup de personnes trouvent que nous aurions pu tout imprimer avec notre encre ordinaire, sans inconvénient : « *Figaro*, nous disent-elles, en a fait bien d'autres ! » Ce qui nous surprend moins, c'est qu'un certain nombre de lecteurs n'aient pu parvenir à rendre lisibles les lignes imprimées en encre sympathique.

« D'abord, on a cru qu'il fallait employer du sulfate de cuivre pour faire sortir les caractères, par suite d'un alinéa mal placé dans notre note, tandis qu'il suffisait ou de chauffer, comme nous l'avons dit, dès le matin, le numéro non encore absolument sec, ou, plus tard, de promener la partie blanche au-dessus d'un flacon d'ammoniaque débouché, moyen que nous ne connaissions pas.

« Inutile d'ajouter qu'il est peu probable que l'opération réussisse aujourd'hui.

« Il est trop tard !... »



Deux ou trois jours après cette dernière explication, je vis arriver Villemot au bureau. Il vint à moi d'un air semi-embarrassé. Il tira le fameux numéro du *Figaro*, me montra la place blanche toute rongée,

percée, jaunie par toutes les expériences, tous les acides, tous les réactifs.

— Jurez-moi, me dit-il, avec ce bon rire que se rappelleront tous ceux qui l'ont connu, — jurez-moi que vous ne me mépriserez pas trop !

Il constatait d'un air si soumis la perte de son pari et mon succès que j'eus la modestie de ne pas trop souligner ce nouveau triomphe.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME

TABLE

FIN DE LA TABLE.

CLICHY. — Imp. PAUL DUPONT, rue du Bac-d'Asnières, 12. (1522, 7-5.)

